
VITT. EMANUELE III
Digitized by Google



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
V
278
NAPOLI
PROVINCIALE
Palchetto
Num.º d' ordine

B Prov
V
278

117
49

Digitized by Google


Digitized by Google

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

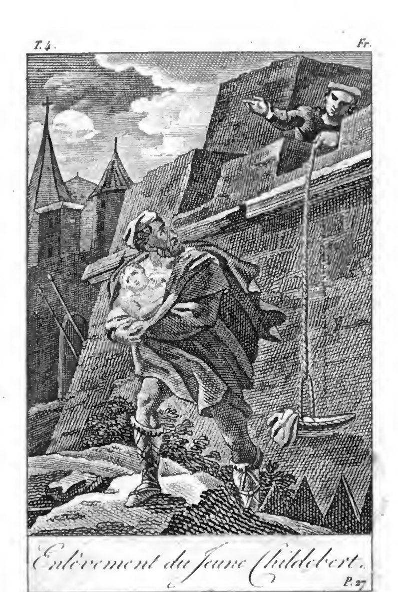
ANCIENNE ET MODERNE.

IVᵉ LIVRAISON. — TOME XXIX.

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE, N° 5.

Digitized by Google


Biblioteca Nazionale
NAPOLI



Enlèvement du Jeune Childebert.

P. 27

Digitized by Google

615374

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE;

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Avec cent cinquante cartes ou gravures.

Histoire Moderne.

TOME QUATRIÈME,

contenant la suite de l'histoire de France.



PARIS,

A la librairie d'Éducation d'Alexis EYMERY,

rue Mazarine, nº 30.

1821.

Digitized by Google

HISTOIRE
MODERNE.

HISTOIRE DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

CLOTAIRE Ier.

(558.)

Ce fut à l'époque où Clotaire tint seul les rênes du gouvernement que quelques auteurs ont placé la fondation en Normandie du petit royaume d'Yvetot, en faveur de la famille d'un *sénieur*, qu'il avait fait injustement périr : aucun acte, aucun fait constaté ne peut faire regarder comme his-

torique ce récit qui passe aujourd'hui pour une fable.

La vie entière du roi avait été souillée par ses cruautés; ses dernières années furent troublées par les discordes que la haine répandait dans sa famille. Son fils Chramne se révolte de nouveau ; Clotaire marche contre lui; le père et le fils se trouvèrent en présence sur les côtes de la Bretagne. Au premier choc les Bretons, alliés du prince rebelle, cèdent au courage des Francs; leur comte est renversé et tué; Chramne, abandonné, cherche vainement à fuir un père implacable; il est pris; l'impitoyable roi le fait enfermer avec sa femme et ses filles dans une chaumière que par ses ordres on livra aux flammes.

Ce monstre, moins lâche, mais aussi atroce que Néron, étouffa ainsi tous les sentimens de la nature; mais il ne put de même étouffer ses remords : depuis ce jour fatal le souvenir de ses perfidies, l'image de ses neveux massacrés, la honte de ses incestes, les cris de son fils dévoré par les flammes l'assiégeaient sur son trône, le poursuivaient dans son lit; il n'est ni gardes ni puissance qui mettent à l'abri de pareils

ennemis. Vainement il fuyait dans les forêts les reproches des hommes et ceux de sa conscience ; superstitieux autant que cruel, chaque objet lui paraissait un fantôme, chaque ombre un spectre. Comme il chassait un jour dans la forêt de Guise, une fièvre ardente s'alluma dans ses entrailles ; semblable au feu qui avait consumé son fils, elle termina son existence ; il mourut un an après le supplice de Chramne, le même jour et à la même heure où son ordre barbare avait été exécuté. Conformément à ses volontés, on l'enterra dans l'église de Saint-Médard de Soissons ; il l'avait fondée pour honorer la mémoire de ce saint évêque, dont il respecta la vertu et dont il méprisa les conseils.

Clotaire, avide d'argent comme de pouvoir, avait ordonné qu'à un jour fixe on apportât à son trésor le tiers des revenus des évêchés ; la plupart des évêques n'osèrent résister à ce prince sanguinaire : l'évêque de Tours, Injuriosus, éleva seul la voix contre lui, non pour défendre la justice et les droits d'une nation jusque là exempte d'impôts, mais pour soutenir les

prétentions d'un ordre que l'ambition éloignait déjà des voies évangéliques.

« Roi, lui dit-il, si vous voulez vous em-
» parer des biens qui appartiennent à Dieu,
» Dieu vous enlevera promptement les
» vôtres et votre couronne; car il est sou-
» verainement injuste que vous qui devez
» remplir de vos grains les granges des
» pauvres, vous preniez ceux qu'ils pos-
» sèdent pour les entasser dans les vôtres. »
Après ces paroles il sortit audacieusement du conseil.

Clotaire, effrayé de ses menaces, lui envoya des messagers pour apaiser son ressentiment, et renonça au projet qu'il avait formé. Il connaissait l'influence des prêtres sur les peuples, et craignait, non sans raison, de donner à la révolte une arme révérée. Ses dernières paroles furent une reconnaissance tardive de la force d'un Dieu vengeur; on l'entendit s'écrier d'une voix agitée et mourante : « Ah! que
» le roi des cieux est puissant, lui qui donne
» la mort, quand il lui plaît, au plus grand
» roi de la terre. »

Ce roi, comme beaucoup de tyrans, montra souvent dans ses discours et dans

Digitized by Google

ses lois une sagesse que démentaient ses actions. Réformateur de la loi salique par un édit donné l'an 560, on entendit sortir de sa bouche cruelle ces belles paroles : *Plus on manifeste d'amour pour la justice et l'intégrité, plus les peuples y répondent par leur affection et leur dévouement.* L'article V de cet édit commande de regarder comme nulles toutes les ordonnances royales contraires aux lois ; l'article VI, trop favorable à la puissance du clergé, donne aux évêques, en l'absence du roi, le droit de reviser et d'annuler les arrêts des juges. Le même édit remet à l'église toutes les dîmes levées précédemment sur ses biens; enfin il établit l'incommutabilité de toute propriété quelconque, lorsqu'elle aura été possédée pendant trente ans.

Digitized by Google

CHAPITRE SECOND.

CARIBERT, roi de Paris, agé de 40 ans.
GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, agé de 26 ans.
SIGEBERT, roi de Metz et d'Austrasie, agé de 30 ans.
CHILPÉRIC, roi de Soissons, agé de 25 ans.

(562.)

Les fils de Clotaire partagèrent entre eux la France, selon le droit du temps, et ce partage annonçait suffisamment une nouvelle série de querelles, de trahisons et de guerres civiles : les lots furent tirés au sort. Aucun historien ne parle à cette occasion d'élection de la part du peuple ; mais les actes de Childebert et de Clotaire II rappellent que tous les ans ils convoquaient au Champ-de-Mars l'assemblée des Francs ; et là on sanctionnait, par le consentement national, toutes les grandes mesures légis-

latives prises dans le conseil des rois et des leudes.

Le premier des nouveaux rois qui fit éclater son ambition fut Chilpéric; il s'empara du trésor de son père, et entra dans Paris dont il espérait rester le maître; mais les menaces de ses frères le forcèrent bientôt d'en sortir.

Nos anciennes chroniques parlent à cette époque, pour la première fois, des maires du palais qui, peu de temps après, usurpèrent l'autorité royale. Depuis la conquête de la France les rois cherchaient à imiter dans leur cour la pompe et l'étiquette des empereurs d'Orient: le maire commandait dans le palais; le comte y rendait la justice; le grand référendaire scellait les actes; les chevaux et les armes étaient confiés aux comtes de l'écurie, *comes stabuli*, que depuis on nomma *connétables;* à la suite de ces grands officiers, on voyait autour du prince un cortége nombreux d'écuyers, de référendaires, de camériers ou chambellans; les leudes, les antrustions et commensaux du roi, ainsi que les évêques, rendaient le conseil imposant par leur nombre, et la cour brillante par la quan-

tité de serviteurs et de chevaux qui les suivaient. Le monarque nommait des ducs, des patrices, ainsi que des comtes, pour commander les armées et pour gouverner les provinces.

Ce qui prouve la puissance des grands c'est qu'ils s'étaient réservé le choix des maires du palais. Lorsque Sigebert monta sur le trône d'Austrasie, ses leudes élurent pour maire Chrodin, le plus distingué d'entre eux; mais il refusa cette charge importante : « Je ne suis point, dit-il, » l'homme que vous devez choisir; croyez » à ma sincérité : il me serait impossible » de maintenir la paix dans ce royaume; » le sang me lie aux seigneurs les plus » puissans; et vous savez que tous les » hommes sont enclins à abuser du pou- » voir. Si mes parens commettaient quel- » ques excès, je me trouverais obligé de » sévir contre eux, et la sévérité d'un de » leurs proches les révolterait; si, au con- » traire, je leur montrais une trop grande » indulgence, elle m'exposerait au cour- » roux de Dieu et à la haine publique. » Par amitié pour moi consultez mieux vos » intérêts, et faites un choix qui vous soit

» utile. » Ils suivirent son conseil, et ils élurent Gogon.

Une attaque imprévue des Huns donna bientôt à Sigebert l'occasion de prouver par sa vaillance que le sang de Clovis coulait dans ses veines. En 567 ils envahirent la Thuringe : Sigebert les chassa, leur livra bataille sur les bords de l'Elbe, les défit et les poursuivit jusqu'au Danube.

Pendant son absence Chilpéric s'était emparé de Reims ; il était entré dans l'Austrasie ; le vainqueur des Huns, revenu en France, combattit Chilpéric, lui reprit ses injustes conquêtes, s'empara même de Soissons, se rendit maître de la personne de Théodebert, fils de Chilpéric ; et, prouvant ensuite que sa modération égalait son courage, il accorda la paix à son injuste frère, et lui rendit ses États.

L'orgueil insensé d'une femme opérait alors une nouvelle révolution en Italie : l'impératrice Sophie, femme de l'empereur Justin, prodiguant ses mépris à l'eunuque Narsès, libérateur de Rome et vainqueur des Goths, lui avait écrit de venir rendre compte à Constantinople de ses richesses ; et elle lui envoya en même temps avec

insolence des ciseaux et une quenouille. Narsès, pour se venger, appela en Italie les Lombards, peuple scandinave qui s'était établi depuis quelque temps sur les rives du Danube. Alboin, leur roi, conquit rapidement la plus grande partie de la Péninsule, et y fonda une puissance qui dura jusqu'au règne de Charlemagne.

L'empire ne conserva que l'exarchat de Ravennes, le pays de Naples, la Calabre et Rome, qui depuis ce temps ne connut plus d'autorité réelle que celle des papes. Le voisinage des Lombards amena bientôt la guerre entre eux et les Francs. Après la mort d'Alboin et de son successeur, ces Lombards avaient aboli la royauté ; un gouvernement oligarchique de trente ducs la remplaça ; ceux-ci franchirent les Alpes, entrèrent dans le royaume de Bourgogne, défirent l'armée de Gontran, commandée par Amatus, patrice d'Arles, et remportèrent en Italie un immense butin.

L'année suivante, 571, ils y revinrent; mais leur course y fut arrêtée par le patrice Mummol, successeur d'Amatus. Ce général, le plus célèbre de ce temps, était un Romain nommé d'abord Eunius, fils

de Péonius, et comte d'Auxerre : à la tête de l'armée de Gontran, il surprit les Lombards, les entoura et les attaqua avec une telle furie qu'il les détruisit presqu'entièrement.

Tandis qu'il relevait la gloire des Francs, les rois Gontran, Chilpéric et Caribert la souillaient par leurs désordres : Gontran prit pour maîtresse une villageoise, épousa ensuite la fille du duc Magnacaire, la répudia bientôt après par amour pour une de ses suivantes qu'il couronna. Chilpéric, épris d'une plus fatale flamme pour une fille nommée Frédégonde, qui était aussi de basse extraction, lui laissa prendre sur son esprit le plus funeste ascendant. Il était marié avec Audovère, dont il avait déjà trois fils, Mérovée, Théodebert et Clovis : le roi voulait tenir un enfant sur les fonts de baptême ; la marraine se trouvait absente ; Frédégonde conseille perfidement à Audovère de la remplacer ; bientôt après elle persuade à Chilpéric qu'il a par cet acte dissous son mariage suivant les lois de l'église. Chilpéric, entraîné par sa passion, adopte cette fausse interprétation que la flatterie confirme ; il relègue Audovère dans

un couvent. Cependant, après s'être livré sans frein à l'amour de Frédégonde, honteux de ce lien scandaleux et voulant imiter son frère Sigebert qui venait d'épouser Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, il demanda en mariage Galsuinde, sœur de cette princesse.

Athanagilde, qui se méfiait de son inconstance, ne lui accorda sa fille qu'après lui avoir fait jurer de ne jamais la répudier. Cette princesse arriva en France, suivie d'un pompeux cortége et portée sur un char d'argent; c'était une victime parée que le Néron de la France devait bientôt immoler aux fureurs de Frédégonde.

Le roi de Paris, Caribert, scandalisait aussi les peuples par le choix et par la multiplicité de ses amours; après avoir répudié sa femme Ingoberge, il épousa successivement la fille d'un ouvrier en laine, sa sœur qui était religieuse, et enfin la fille d'un pâtre. Saint-Germain, évêque de Paris, l'accusa hautement d'inceste, d'adultère et de sacrilége; le roi méprisa ses remontrances, et brava son excommunication: le clergé seul alors commençait à opposer quelque résistance au pouvoir.

Digitized by Google

Clotaire, par un simple édit, avait nommé Euménius évêque de Saintes sans le consentement du métropolitain; les évêques de la province, rassemblés, cassent cette nomination, élisent Héraclius à la place d'Eumène, et l'envoient à Caribert pour obtenir de lui la confirmation de ce choix. A sa vue le roi, indigné, s'emporte et s'écrie : *Les prêtres sont bien hardis de destituer un évêque nommé par mon père. Croient-ils que les fils de Clotaire ne sauront pas soutenir ses actes et faire respecter son autorité?* A ces mots il chasse Héraclius de son palais, et l'envoie en exil sur un chariot rempli d'épines; en même temps il ordonne à des clercs de rétablir Eumène sur son siége; et quelques camériers, revêtus de ses pouvoirs, condamnent les évêques d'Aquitaine à de fortes amendes: celle de Léontius, évêque de Bordeaux, fut de mille pièces d'or.

Dans ce siècle l'audace et la force décidaient de tout; les faibles cédaient aux menaces des grands et obéissaient au clergé, tandis que les rois, impérieux et favorisés par la fortune, exerçaient sans obstacle le pouvoir arbitraire. C'est par cette raison

que les historiens ont trouvé chacun beaucoup de faits pour appuyer leurs systèmes opposés sur les droits de la couronne, et sur ceux des peuples à cette époque où rien n'était constant que le désordre.

Si plusieurs personnages célèbres illustrèrent alors l'église par leur courage, leur modestie et leurs vertus, la masse du clergé n'était pas d'ailleurs plus exempte de vices que les patriciens romains et que les leudes des Francs. On voit par les lettres du pape saint Grégoire au roi Childebert, à Brunehaut et à plusieurs évêques, combien ce pontife gémissait de l'avidité, de la simonie, de l'orgueil, des vices, des incestes, des adultères qui souillaient alors une partie du clergé de France. Quelques-uns même n'avaient point horreur de l'effusion du sang : dans la bataille livrée par le patrice Mummol contre les Lombards, deux évêques, Salonius et Sagittaire, se mêlèrent aux combattans : *Ils n'y parurent point*, dit Grégoire de Tours, *armés de la croix, mais le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine ; et, ce qui est pis encore, on rapporte qu'ils tuèrent de leurs mains plusieurs ennemis.*

Digitized by Google

Caribert, qui n'avait montré sur le trône que des vices, tomba malade à Blaye en 572, et y mourut. Il avait régné neuf ans, et ne laissa que trois filles ; l'une, nommée Berthe, fut mariée à Ethelberg, roi de Cantorbéry, qu'elle convertit au christianisme ; les deux autres prirent le voile.

Dès que Caribert eut expiré, l'une de ses veuves, Théodégilde, offrit à Gontran de lui remettre les trésors de son mari, s'il voulait l'épouser ; il la trompa en lui donnant de fausses espérances, s'empara de l'argent, et relégua sa belle-sœur dans un monastère.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHILPÉRIC, roi de Soissons et de Paris.
GONTRAN, roi de Bourgogne.
SIGEBERT, roi d'Austrasie.

(572.)

Les trois frères de Caribert partagèrent son héritage; mais comme Paris semblait déjà devoir donner une trop grande prépondérance à celui qui en serait le maître, il fut convenu que chacun n'en posséderait que le tiers. Ils jurèrent même en présence de leurs leudes, sur les châsses des martyrs, qu'aucun d'eux n'y entrerait sans le consentement de ses frères.

Chilpéric prouva bientôt qu'il ne respectait ni les traités, ni les liens du sang, ni les sermens les plus sacrés. Frédégonde voulait être reine : Galsuinde opposait un obstacle importun à son ambition; on la

Digitized by Google

trouva un matin étranglée dans son lit. Chilpéric, tyran de son peuple et esclave de sa maîtresse, épousa et couronna Frédégonde. Ce mariage et ce crime indignèrent la France ; le peuple frémit et se tut ; le clergé gémit ; Brunehaut jura de venger sa sœur ; les rois d'Austrasie et de Bourgogne prirent les armes ; les flambeaux de l'hymen de Frédégonde, semblables aux torches des furies, allumèrent une guerre féconde en malheurs et en crimes.

Chilpéric montra moins de courage après son forfait qu'il n'avait mis d'audace à le commettre : il demanda la paix à ses frères, et offrit une composition pour le meurtre de Galsuinde. Par ce traité, il céda à la reine Brunehaut, Bordeaux, le Limousin, le Quercy, le Béarn et le Bigorre, que Galsuinde avait reçus de lui en don nuptial, appelé par les Francs *morgen-gab*, ou présent du matin. Les dispositions de ce pacte prouvent, contre l'opinion de plusieurs auteurs, que déjà les femmes en France pouvaient posséder non-seulement quelques revenus du fisc, mais des cités et des terres saliques.

Tandis que le royaume jouissait intérieurement d'un calme passager, les Huns ou Avarés firent une nouvelle invasion en Thuringe. Le vaillant Sigebert marche pour les combattre; mais, suivant les chroniques du temps, son armée se voit investie au milieu d'une vaste forêt, où elle est saisie d'une terreur panique par le pouvoir des fées, par des feux follets, par des enchantemens, enfin par l'apparition d'un grand nombre de spectres ou plutôt d'hommes couverts de masques hideux, qui semblaient vomir des flammes. Les Francs épouvantés restent immobiles, et laissent tomber leurs armes; vainement le roi veut ranimer leur courage, il est obligé de se rendre; mais sa présence d'esprit ne l'abandonne pas; son adresse supplée à la force qui lui manque; son éloquence, son audace, sa gaîté séduisent les chefs des Barbares; leur haine se change en amitié; ils accordent au roi captif une paix honorable.

Sigebert, de retour en France, déclara la guerre à Gontran qui lui avait enlevé une partie de la Provence. La fortune fut encore contraire aux Austrasiens; le pa-

trice Celsus les battit et en noya un grand nombre dans le Rhône; le danger commun ramena la paix entre les Francs, car ce fut à cette époque qu'eurent lieu la seconde invasion des Lombards et la victoire décisive de Mummol.

Cependant Chilpéric, cédant à la haine implacable de Frédégonde pour Brunehaut, prit possession de Paris, et entra en armes dans la Touraine et dans le Poitou. Le faible Gontran s'unit à lui; vainement les leudes employèrent tous leurs efforts pour prévenir les funestes effets de ces discordes sanglantes; trois trèves furent successivement signées et rompues; les évêques, convoqués par Gontran, recommandent la paix aux princes, mais ils refusent de se rendre médiateurs et garans d'une foi si souvent violée.

Les généraux d'Austrasie, Gontran-Boson et Gondésigile attaquent dans le Poitou Théodebert, fils de Chilpéric. Ce jeune prince, abandonné dans la mêlée par les siens, persiste seul témérairement à combattre; après des prodiges de valeur il succombe. Gontran-Boson le dépouille, le tue, et cherche ensuite près du tombeau

de saint Martin de Tours un asile contre la vengeance de Chilpéric.

Le roi d'Austrasie n'aurait pas protégé la tête du meurtrier d'un prince royal ; mais il restait à Gontran-Boson un appui secret plus sûr que le tombeau du saint ; car la mort d'un fils d'Audovère était un service rendu à l'ambitieuse Frédégonde. Tandis que le Poitou était ainsi reconquis par les généraux de Sigebert, ce roi, ayant rassemblé autour de lui tous les guerriers des nations germaines qui lui étaient soumises, s'avança à leur tête sur les rives de la Seine, et cette armée, composée de guerriers féroces, dévasta tous les environs de Paris.

Le roi Gontran, effrayé de l'approche de ce torrent, fit sa paix avec Sigebert. Chilpéric, abandonné de tous et poursuivi par la haine publique, se trouvait sans ressource et menacé d'une ruine inévitable ; il ne lui restait, pour le soutenir au bord de l'abîme, que le courage ou plutôt la fureur de Frédégonde. Cette femme, fuyant alors comme Médée, en semant ses poisons et en préparant ses poignards, emmena son époux dans Tournai, où ils s'enfermèrent avec leur famille.

Paris ouvrit ses portes à Sigebert; et la fière Brunehaut s'assit avec l'orgueil d'une vengeance satisfaite sur le trône de son indigne rivale. Le roi d'Austrasie envoya une armée chargée d'investir et d'assiéger Tournai. Saint Germain, évêque de Paris, montrant alors une noble et vertueuse hardiesse, dit à Sigebert : « Respectez les lois
» divines, et ne souillez point votre gloire
» par une cruauté impie ; si vous marchez
» à Tournai dans l'intention de forcer votre
» frère à la paix, vous reviendrez vain-
» queur; mais si vous attentez à ses jours,
» le ciel vous abandonnera ; votre mort
» vérifiera ces paroles de Salomon : *Vous*
» *tomberez vous-même dans la fosse*
» *que vous aurez préparée pour votre*
» *frère.* » L'évêque prévoyait peut-être dès lors les crimes que produirait le désespoir de Frédégonde. Au reste, s'il était une crédulité excusable, ce serait celle qui regarderait comme des oracles les conseils de l'humanité et les prédictions de la vertu.

Toute la France semblait alors conjurée contre les assassins de Galsuinde. Sigebert réunit autour de lui, à Vitry, tous les sé-

nieurs neustriens qui déposèrent Chilpéric, élevèrent sur un pavois le roi d'Austrasie, et le proclamèrent monarque aux acclamations du peuple : mais ce triomphe éclatant précéda de peu d'heures la plus funeste catastrophe ; à peine Sigebert était proclamé que deux émissaires de Frédégonde arrivent, s'approchent du roi pour lui rendre hommage au nom de la ville de Térouenne, et le poignardent. A l'instant où il est frappé, Charégisilus, son grand chambellan, lève le glaive pour le venger ; il expire lui-même sur le corps de son prince ; et des soldats inconnus massacrent aussitôt les deux meurtriers pour faire disparaître toutes les preuves qui auraient pu dévoiler le véritable auteur du crime.

Ainsi mourut Sigebert en 575, dans la quatorzième année de son règne ; il était âgé de quarante-quatre ans. Tous les historiens s'accordent pour vanter l'étendue de son esprit, l'ardeur de son courage, la douceur de sa piété, la générosité de son caractère et la chasteté de ses mœurs. Il fut le plus illustre des princes mérovingiens ; et, malgré l'excès de sa tendresse pour Brunehaut, aucune tache ne

ternit sa gloire. Sigebert laissait un fils âgé de quatre ans nommé Childebert, et deux filles.

L'assassinat d'un roi généralement aimé aurait dû redoubler l'horreur des Français pour Frédégonde, et rendre la chute de Chilpéric plus certaine ; mais ce crime produisit un effet contraire : l'audace des coupables glaça les peuples d'une stupeur qui disposait plus à la soumission qu'à la vengeance. La révolution fut soudaine et totale ; les Austrasiens levèrent précipitamment le siége de Tournai, et prirent la fuite comme s'ils étaient vaincus ; les Neustriens jurèrent de nouveau fidélité à Chilpéric ; Paris se révolta contre Brunehaut ; elle s'y vit retenue prisonnière avec ses enfans ; on devait les offrir comme victimes à la sanguinaire Frédégonde pour se réconcilier avec elle ; mais le courage d'un sénieur austrasien nommé Gonbaud sauva ces captifs en rendant leur mort inutile et dangereuse ; il déroba le jeune Childebert à ses gardiens, le cacha dans une corbeille, le descendit la nuit par-dessus les murs de Paris ; un homme affidé reçut ce dépôt précieux, et le porta

à Metz. A la vue de cet enfant royal, les Austrasiens, qui étaient consternés et préparés à subir le joug de Chilpéric, reprennent courage, se rassemblent, s'arment, élevent Childebert sur le pavois, le proclament roi, et le placent sous la protection de Gontran son oncle.

Chilpéric accourait dans l'espoir de consommer ses crimes et sa conquête; mais, à la nouvelle du couronnement de Childebert, il s'effraie, s'arrête, renonce à l'Austrasie, et revient à Paris où Frédégonde se voit forcée d'épargner les jours d'une rivale qu'elle abhorrait. Elle ne pouvait plus frapper Brunehaut sans attirer sur elle les armes de l'Austrasie et de la Bourgogne : ainsi le sort de la reine captive fut changé; Chilpéric la relégua dans la ville de Rouen, et il envoya ses deux filles à Meaux dans un monastère.

En 576, la reine d'Austrasie, exilée, prisonnière, dénuée de secours, trouva, dans son esprit adroit et dans les charmes dangereux dont la nature l'avait douée, des armes secrètes et des moyens assurés de vengeance contre ses oppresseurs; les fils de Chilpéric et d'Audovère connaissaient

trop le caractère et l'ambition de Frédégonde pour ne pas prévoir qu'ils périraient tous ses victimes, s'ils ne prévenaient ses coups. Théodebert, l'aîné de ces princes, était déjà tombé sous le glaive de Gontran-Boson secrètement dévoué à cette reine barbare ; et sa haine en toute occasion éclatait contre Mérovée, le plus haï de tous par elle, parce qu'il était le plus aimé de son père. Ce prince commandait l'armée neustrienne ; Chilpéric l'avait chargé de maintenir le Poitou dans l'obéissance ; mais, au lieu d'exécuter cet ordre, il vient à Tours et de là à Rouen, pressé par le désir de voir Brunehaut ; il plaignait ses malheurs ; on vantait sa beauté ; et Frédégonde était leur commune ennemie : la reine d'Austrasie n'avait alors que vingt-huit ans ; orgueilleuse de sa haute naissance, fière dans l'adversité, elle attirait le respect par la noblesse de son maintien, commandait l'admiration par son courage dans le malheur, et savait en même temps par les artifices de son esprit et par une éloquence douce et insinuante inspirer à ceux qui l'approchaient des sentimens tendres, que son âme artificieuse savait feindre

et non partager. Il était important pour elle de séduire Mérovée ; elle fit briller à ses yeux et l'éclat de tous ses charmes et l'espoir d'une couronne ; elle le captiva. Mérovée, en s'unissant à elle, espérait régner en Austrasie sous le nom de Childebert dont il serait le tuteur, et, revêtu de la puissance souveraine, braver en paix la haine de Frédégonde ; d'un autre côté, par cette union, Brunehaut portait le trouble dans la famille de ses ennemis, armait le fils contre le père, et donnait un jeune vengeur à l'époux qu'elle avait perdu.

Chilpéric et Frédégonde étaient généralement détestés ; l'évêque de Rouen, Prétextat, écoutant plus cette haine que ses devoirs, favorisa les amours de Brunehaut et de Mérovée, reçut leurs sermens, et les unit.

Les émissaires de Frédégonde l'informèrent promptement de cet hymen secret. Chilpéric ne laissa pas aux deux époux le temps de fuir ; il accourut à Rouen, resserra les chaînes de Brunehaut, menaça l'évêque de sa vengeance, et emmena son fils avec lui.

Cependant plusieurs sénieurs austra–

siens, qui jusque là semblaient fidèles à la cause de Chilpéric, dans l'intention réelle de délivrer Brunehaut, déclarent au roi qu'ils veulent retourner en Austrasie près de Childebert : ils partent, rassemblent quelques partisans, et s'emparent de Soissons où ils faillirent surprendre Frédégonde, juste objet de leur ressentiment.

Cette reine, échappée au péril, accourt près de son époux ; elle accuse Mérovée et Brunehaut d'avoir tramé ce complot contre sa vie. Chilpéric, asservi par elle, fit resserrer plus étroitement Brunehaut. Par ses ordres Mérovée fut privé de ses droits au trône, rasé et relégué dans le monastère de Saint-Calais.

Les Austrasiens, indignés, coururent aux armes ; Gontran, au nom de son pupille Childebert, exigea hautement la délivrance de Brunehaut ; partout la guerre civile éclata avec furie. Frédégonde conseilla à Chilpéric d'envoyer son troisième fils Clovis en Saintonge pour s'emparer de la capitale de cette province ; elle espérait que la guerre la délivrerait de ce dernier rival qui s'opposait encore à la grandeur future de son propre fils ; son espoir fut

cette fois trompé ; la fortune favorisa Clovis ; il échappa aux poignards de sa belle-mère, aux glaives de ses ennemis, et prit la ville de Saintes.

Dans le même temps Didier, à la tête des principales forces de Chilpéric, assiégea Limoges ; mais le patrice Mummol, envoyé contre lui par Gontran, lui livra une bataille. Elle fut longue, sanglante et décisive : les Neustriens y perdirent vingt mille hommes ; cette victoire n'en coûta que cinq mille aux Austrasiens et aux Bourguignons. Didier, abandonné des siens, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

La fortune semblait alors se rapprocher momentanément de la justice pour traverser les coupables desseins de Frédégonde. Mérovée s'échappe de son monastère, et cherche un asile près du tombeau de saint Martin de Tours ; il y trouva pour son malheur le fameux Gontran-Boson, proscrit par Chilpéric pour la mort de Théodebert, et secrètement protégé par Frédégonde. Le roi de Soissons veut forcer l'évêque Grégoire de Tours à lui livrer les fugitifs ; Grégoire défend courageusement

Digitized by Google

et le droit d'asile de son église et le malheur du prince qu'une marâtre voulait sacrifier à sa fureur ; il ose même plus, il donne les *eulogies* ou la communion à Mérovée, et lui prodigue les respects dus à son rang.

Chilpéric n'osa violer le sanctuaire de saint Martin ; mais il se vengea des habitans de Tours en envoyant dans cette ville un de ses comtes, nommé Leudaste, qui la ruina par ses concussions. Gontran-Boson, fidèle aux instructions de Frédégonde, persuada au jeune Mérovée de sortir avec lui du monastère de Tours, et de se rendre secrètement en Austrasie ; il espérait trouver en chemin le moyen de le faire périr. Cependant le prince échappa d'abord par son courage aux ennemis qui le poursuivaient ; il parvint même au but de sa course ; mais les Austrasiens, craignant qu'il ne vînt enlever à Childebert son sceptre, refusèrent de le recevoir. Il erra quelque temps dans la Champagne, cherchant vainement des défenseurs, et ne trouvant partout que des cœurs glacés par la crainte qu'inspirait Frédégonde. Enfin Gontran-Boson et l'archevêque de Reims per-

suadèrent à cet infortuné que la ville de Térouenne voulait se livrer à lui; il s'y rendit sans défiance, et y fut arrêté. Chilpéric ne tarda pas à venir dans cette ville pour prononcer sur le sort de son fils; mais il le trouva poignardé. Frédégonde avait craint le réveil de la tendresse paternelle; et, fourbe autant que cruelle, elle sut persuader au roi que Mérovée, réduit au désespoir, avait contraint Gailen, l'un de ses serviteurs, à lui donner la mort.

Chilpéric attribuait les égaremens, la révolte et l'infortune de son fils à la faiblesse coupable de l'évêque Prétextat qui l'avait marié avec Brunehaut. Il cherchait quelques prétextes pour punir ce prélat; Frédégonde lui en suggéra un promptement.

Ses émissaires l'avertirent que l'évêque s'était rendu maître des trésors de Brunehaut. Cette reine, après la défaite de Didier, était redevenue libre; et Chilpéric s'était vu contraint de la renvoyer en Austrasie.

Le roi de Soissons convoque à Paris, dans l'église de sainte Geneviève, les évêques de son royaume, et ordonne à Pré-

Digitized by Google

textat d'y comparaître devant eux. Au milieu de cette assemblée le roi, qui prétendait à l'éloquence, accuse lui-même l'évêque d'avoir conspiré contre le trône ; il lui reproche dans un long discours d'avoir violé les lois de l'église, d'avoir, au mépris de l'autorité paternelle, uni le neveu et la tante, de s'être emparé d'un trésor qui ne lui appartenait pas, et d'avoir distribué des sommes considérables pour soulever le peuple ; enfin il implore contre le coupable la rigueur des lois et la sévérité du clergé.

Après avoir prononcé sa harangue d'un ton menaçant, il se retire ; l'effroi qu'il inspirait règne encore après son départ. Tous les prélats, posant simultanément le doigt sur leurs lèvres, indiquent par ce geste la terreur qui enchaîne leur langue. Un archidiacre, Aétius, rompt enfin le silence, et représente au synode la nécessité de ne point condamner un évêque sans entendre sa défense : chacun reste muet.

Grégoire de Tours seul se lève : « Prêtres » du Seigneur, dit-il, résistez à l'injustice; » soutenez la dignité de l'église; défendez

» l'innocence contre la calomnie; et donnez
» courageusement de sages conseils au roi.
» Dites-lui que, s'il se montre injuste et
» inflexible contre un ministre de Dieu,
» il armera la vengeance du ciel, souil-
» lera sa gloire, perdra son royaume et
» périra. »

Ces paroles, loin de réveiller le courage des évêques, semblent redoubler leur stupeur. « Eh! quoi donc, continua alors
» Grégoire, avez-vous oublié ces paroles
» du prophète : *Quiconque voit un*
» *homme près de commettre une injus-*
» *tice, et qui ne s'y oppose pas, en*
» *devient le complice*. Parlez donc har-
» diment au roi; souvenez-vous que ré-
» cemment, lorsque Clodomir jeta dans
» les fers le roi Sigismond, l'évêque Avitus
» lui dit avec une sainte audace : *Si vous*
» *épargnez votre captif, vous revien-*
» *drez vainqueur des Bourguignons;*
» *si vous versez son sang, le ciel vous*
» *punira* : Clodomir méprisa cet avis, fut
» vaincu, et périt. »

Les prélats, ranimés par ce discours, l'approuvèrent par leurs acclamations; et cependant ils se séparèrent ce jour-là sans

rien résoudre. Deux évêques courtisans vinrent rapporter au roi ce qui s'était passé ; aussitôt Chilpéric appele Grégoire devant lui : il était debout près d'un pavillon formé de branches d'arbres ; à ses côtés se tenaient Bertrand, évêque de Bordeaux, et Ragnemonde, évêque de Paris ; une table était devant eux couverte de pain et de différentes sortes de mets.

« Evêque, dit le roi à Grégoire, vous » devez la justice à tous, et c'est à moi » que vous la refusez. Mais je sais pour» quoi vous favorisez l'iniquité : *le cor-* » *beau*, dit le proverbe, *ne crève pas* » *l'œil d'un corbeau.* » —

« Roi, répondit Grégoire, vous pouvez » punir celui de nous qui manque à la jus» tice ; mais vous, qui vous punira, si » vous y manquez : lorsque nous vous par» lons son langage, il dépend de vous » de l'entendre ; si vous lui fermez votre » oreille, savez-vous qui vous condamnera, » celui qui est le principe de toute jus« tice. »

Le murmure des flatteurs qui se trouvaient près du roi, désapprouvait la reponse hardie de l'évêque. Excité par eux,

Chilpéric s'écrie: « Je sais ce qui me reste » à faire ; les peuples vont vous connaî- » tre ; je ferai éclater votre iniquité à leurs » regards ; oui, je cours assembler les » habitans de Tours, et je leur dis: Que » vos cris, que vos huées poursuivent ce » Grégoire, cet ennemi de la justice. Lors- » qu'il me la refuse cette justice à moi » qui suis roi, vous, peuples, espérez-vous » que jamais il vous la rende ? » —

« Si je suis injuste, répliqua Grégoire » avec fermeté, vous l'ignorez ; celui-là » seul le sait qui lit dans le fond des cœurs. » Je supporterai vos outrages ; et les vaines » clameurs du peuple ne pourront m'émou- » voir ; on saura que vous les excitez ; ce » n'est point sur moi, c'est sur vous que » leur haine tombera. Mais pourquoi tous » ces vains discours ? Vous avez pour règle » les lois et les canons, il vous importe » de les consulter avec soin ; et si vous les » violez, la justice du ciel vous attend. »

Chilpéric, changeant tout à coup de formes et de langage, prit alors avec moi, dit l'historien Grégoire dans son récit, un ton presque caressant ; et, croyant que je n'apercevrais pas le piége qu'il me

tendait, il se tourne vers la table, regarde le plat qui est devant lui et me dit : C'est pour vous que j'ai fait apprêter ces mets;des *volailles* et quelques *pois chiches* composent mon dîner.

Je répondis : « Ce qui doit nous suffire » c'est d'obéir aux ordres de Dieu, et non » de nous complaire aux délices de la table. Mais vous qui accusez les autres, » promettez d'observer les lois et les canons, nous croirons alors à votre justice. » A ces mots Chilpéric leva la main et jura, par le nom de Dieu, qu'il respecterait les canons et les lois. Grégoire ne se mit point à table; il accepta seulement, selon l'usage, le pain et le vin, et il se retira.

Au milieu de la nuit des émissaires de Frédégonde viennent le trouver et lui disent : « La reine vous offre deux cents livres d'argent, si vous vous déclarez » contre Prétextat. Nous avons reçu la » promesse des autres évêques; la vôtre » seule nous manque. » —

« Quand vous m'offririez mille talens » d'or et d'argent, répondit Grégoire avec » autant d'adresse que de fermeté, je ne

» pourrais faire que ce que la loi me pres-
» crit. Tout ce que je puis seulement vous
» promettre c'est d'acquiescer à tout ce
» que feront les autres évêques en se con-
» formant aux canons. » Cette restriction ne fut pas comprise et la reine se tint pour satisfaite.

Le lendemain l'assemblée eut lieu. Chilpéric accusa le prélat d'avoir volé deux valises remplies de pierreries et un sac qui contenait deux mille pièces d'or; en même temps il fit paraître des témoins subornés qui déposèrent contre l'évêque. Mais Prétextat prouva dans sa défense qu'une partie de ces richesses était un dépôt qu'il devait garder, et l'autre un don légitimement reçu. Les évêques regardèrent l'accusation comme calomnieuse, et Prétextat pour cette fois fut absous.

Le roi appela promptement auprès de lui deux de ses plus intimes confidens et leur dit: « Les réponses de Prétextat sont
» vraies; il m'a vaincu : cependant quel
» parti prendre ? Je veux absolument sa-
» tisfaire le ressentiment de la reine ; allez
» trouver Prétextat, comme de vous-même,
» et parlez lui en ces termes : *Vous savez*

» que Chilpéric est un prince pieux et » facile à émouvoir , il se laisse fléchir » lorsqu'on s'humilie devant lui ; suivez » donc notre conseil , soumettez-vous ; » avouez que vous êtes coupable des cri- » mes qu'il vous impute ; aussitôt nous » tombons tous à ses pieds ; nous deman- » dons votre grâce, et elle nous est ac- » cordée. »

Prétextat , trompé par cet artifice , promet de faire ce qu'on exige de lui. Le lendemain le concile se rassemble ; le roi s'y rend , et , adressant la parole à Prétextat : « Si vous n'avez , dit-il , voulu » faire qu'un acte de générosité en dis- » tribuant de l'argent aux habitans de » Rouen , pourquoi les avez-vous solli- » cités de prendre le parti de Mérovée et » de lui rester fidèle ? »

» J'avoue, répond l'évêque , que je les » ai pressés de favoriser ce prince; je ne » m'adressais qu'à des hommes , mais si » je l'avais pu , j'aurais conjuré les anges » de descendre du ciel et de secourir cet » infortuné dans la position déplorable » où je le voyais réduit. D'ailleurs je l'a- » vais tenu sur les fonts ; il était mon

» fils spirituel, et je croyais en le ser-
» vant remplir un devoir. »

A ces mots, Chilpéric lui adresse de vifs reproches sur sa conduite factieuse : la contestation s'échauffe ; enfin l'évêque, cédant aux conseils perfides qu'il avait reçus, se jette aux pieds du prince et lui dit : « O roi très-miséricordieux,
» j'ai péché contre le ciel et contre vous ;
» je suis un malheureux homicide, j'ai
» voulu vous faire périr pour que votre
» fils régnât à votre place. » Alors Chilpéric se prosterne au milieu du concile : « Saints prélats du seigneur, s'écrie-t-il,
» vous l'entendez ; c'est lui-même qui
» confesse un crime exécrable. » Les évêques courent au roi, et le relèvent. Soudain il bannit Prétextat de sa présence, et se retire dans son camp.

Peu d'instans après il envoya au concile un recueil de canons dans lequel on en avait inséré quelques-uns de faux, et qui portaient qu'un évêque convaincu d'homicide ou de parjure devait être déposé. Ils furent lus sans être vérifiés en présence de Prétextat consterné. L'évêque de Bordeaux lui dit alors : « Vous n'avez

» point obtenu votre grâce du roi ; notre » affection vous est désormais inutile. » Un envoyé du roi vint demander qu'on excommuniât le coupable et qu'on déchirât publiquement sa robe. Grégoire s'opposa à ces rigueurs et à ces formes nouvelles, mais il souscrivit à la condamnation prononcée par le concile ; et Prétextat fut exilé dans une des îles du Cotentin.

Ce procès célèbre montre le mélange bizarre que présentaient les mœurs de ce siècle, l'injustice des princes, la force et en même temps la corruption du clergé ; d'une part des évêques courtisans et perfides ; de l'autre un tyran contraint de s'abaisser aux plus vils artifices pour faire punir un prélat factieux ; enfin la religion toujours invoquée dans les discours et toujours outragée par les actions.

A cette même époque un autre concile, rassemblé à Lyon, déposa les évêques Salone et Sagittaire, accusés par la voix publique. Leur conduite excitait tant de scandale, que le peuple révolté les avait battus de verges. Malgré leur condamnation, ces évêques, soutenus par leurs nombreux serviteurs, conservaient encore leurs

siéges. Le roi Gontran les manda en sa présence ; et Sagittaire eut l'insolence d'injurier la personne de ce prince, *dont les enfans*, disait-il, *ne pouvaient hériter du trône, parce que leur mère avait été servante du duc Magnacaire. Il ignorait sans doute*, dit Grégoire, *qu'en France la condition des mères est indifférente, et qu'il suffit d'être fils des rois pour avoir droit à leur succession.*

Gontran, irrité de l'audace des deux évêques, les dépouilla de leurs biens, de leurs esclaves, de leurs chevaux, et les exila dans un monastère où ils furent enfermés et gardés à vue. Mais peu de temps après, les enfans du roi étant tombés malades, on lui persuada que ce malheur était l'effet de la condamnation injuste qu'il avait prononcée contre ces évêques. Le faible Gontran, effrayé, ordonna qu'on leur rendît promptement la liberté. C'est ainsi qu'alors et depuis on vit, trop souvent pour le malheur des rois et des peuples, une peur superstitieuse remplacer la crainte salutaire de la religion et des lois.

Chilpéric, ainsi que ses frères, répan-

daient sans remords le sang de leur famille, opprimaient les peuples, et dévastaient sans pitié les provinces. Mais d'un autre côté ces princes cruels devenaient tremblans au moindre phénomène ; un songe les troublait ; leur bizarre foi croyait aux maléfices et doutait des dogmes.

Ce même Chilpéric composa un livre contre la Trinité ; » A quoi bon trois » personnes, disait-il ? C'est une chose » indigne, prétendait-il, qu'on parle de » Dieu comme si c'était un homme en » chair et en os. » Quand son livre fut achevé, il l'envoya à Grégoire de Tours ; et, mandant près de lui cet évêque, il lui dit : « Voilà ce que je veux que vous » croyiez, vous et tous les docteurs de » vos églises. C'est vous-même, répondit » l'évêque, qui ne devez croire que les » vérités enseignées par les apôtres, et » par Eusèbe et Hilaire, enfin ce que » vous avez juré de croire en recevant le » baptême. » Le roi irrité, témoignant son mépris pour Eusèbe et Hilaire, répliqua : « Je vous crois peu de lumières ; je » m'adresserai à des gens plus habiles que » vous, et qui m'approuveront. » — « Sei-

» gneur, reprit Grégoire, si vous rencontrez de pareils hommes, ce ne seront point des hommes habiles, mais des insensés.» Chilpéric le quitta brusquement, attaqua sur le même sujet l'évêque d'Albi; et, trouvant en lui la même fermeté, il oublia son vain projet de changer le culte chrétien.

D'autres affaires, suscitées par la haine qu'il inspirait, troublèrent bientôt le repos momentané de ce roi ambitieux et de son implacable épouse. Gontran venait de perdre ses deux fils; il adopta solennellement le jeune roi d'Austrasie, et demanda au roi de Soissons de céder à Childebert la ville de Paris; sur son refus il lui déclara la guerre.

Dans le même temps Brunehaut, qui suscitait partout des ennemis à Chilpéric, arma contre lui les Bretons; ils s'emparèrent de Vannes, et leur comte, nommé Varoch, vint camper à la tête d'une nombreuse armée sur les bords de la Vilaine. Un corps de Saxons augmentait ses forces.

Chilpéric était brave; le courage était la seule vertu qui restait encore à la race

de Clovis. Il combattit Varoch, le défit, et le contraignit à se soumettre.

Depuis plusieurs années le roi de Soissons, forcé de chercher à tout prix de l'argent pour exécuter les desseins que lui dictait une ambition sans bornes, avait bravé les mœurs des Francs, en imposant sur leurs biens de lourds tributs. Les hommes libres, comme les serfs de son royaume, étaient assujettis à une capitation; l'industrie des villes était gênée par des taxes; enfin il venait d'asseoir l'impôt d'une amphore sur chaque arpent de vigne.

De toutes parts on murmurait; chacun, fuyant sa domination, en cherchait une plus douce dans les Etats de Gontran et de Childebert : ainsi son royaume se dépeuplait en même temps que son trésor se remplissait.

L'avarice de ce prince résistait à toutes les remontrances; la superstition le trouva plus docile. Le fils aîné de Frédégonde meurt subitement; ses autres enfans tombent malades; le roi lui-même est attaqué de la fièvre; Frédégonde alors s'effraie; les aiguillons du remords l'agi-

tent ; elle ne pouvait aimer Dieu, mais elle craignait l'enfer. Les prêtres s'aperçoivent de sa frayeur, en profitent et la redoublent. Epouvantée, elle entraîne son époux dans le lieu où l'on gardait les registres des impôts.

« Le ciel nous punit, lui dit-elle ; nous
» abusons depuis long-temps de sa pa-
» tience. Aussi nos enfans vont périr ; les
» larmes des pauvres, les gémissemens des
» veuves, les soupirs des orphelins attirent
» sur nous la colère céleste. Si nos enfans
» meurent, à quoi nous serviront nos
» immenses richesses? Nous les amassons
» sans savoir qui en héritera; que faire
» de ces trésors souillés de rapines et char-
» gés des malédictions du peuple ? Nos
» celliers n'abondaient-ils pas en vin et en
» blé? Nos coffres n'étaient-ils pas rem-
» plis d'or et de pierres précieuses ? Pour-
» quoi accabler le peuple sous le poids de
» nouveaux impôts ? C'est travailler nous-
» mêmes à notre propre ruine. Ah! croyez-
» moi, livrons aux flammes ces registres
» funestes, et contentons-nous désormais
» des revenus que percevait le roi Clo-
» taire. »

Chilpéric est ému par ces paroles. Cependant il se tait ; il hésite à consommer un sacrifice si pénible. Alors la reine saisit les registres et les jette au feu en lui disant : » Imitez mon exemple ; et, si nous sommes destinés au malheur, préparons-nous au moins une consolation, en regagnant l'affection des peuples. » Chilpéric obéit, et la multitude inconstante, oubliant les crimes de Frédégonde, admira sa générosité.

Si la peur des vengeances du ciel vainquit la cupidité de cette reine impie, elle ne fut pas assez forte pour surmonter sa haine contre les malheureux enfans d'Audovère. Il restait encore un fils de cette princesse, c'était Clovis ; il détestait Frédégonde : elle jura sa mort ; cependant avant de frapper sa victime, elle faillit tomber elle-même sous ses coups.

Le comte de Leudaste, parvenu des derniers rangs du peuple aux plus hautes dignités de l'Etat, forma dans ce temps, avec un prêtre de Tours nommé Riculphe, une conspiration dont le but était de chasser Frédégonde, de tuer Chilpéric, de placer sur son trône Clovis, et de gouverner le royaume sous son nom.

Leudaste, esclave dans son enfance et depuis employé dans les écuries de Marcoueffe, femme de Caribert, était devenu, par la protection de cette reine, premier écuyer, leude et comte. Ce fut lui que Chilpéric envoya dans la ville de Tours pour la punir de la protection accordée à Mérovée. Il s'y conduisit en tyran. L'évêque Grégoire obtint, à force de remontrances, l'éloignement de ce fléau public. De ce moment Leudaste résolut de perdre Grégoire et de faire donner son évêché au prêtre Riculphe, qui, tenté par cet appât, promit de servir tous ses coupables projets.

L'audacieux Leudaste connaissait l'humeur impérieuse, jalouse et violente de Chilpéric ; il vint le trouver, et lui apprit que la reine Frédégonde entretenait un commerce criminel avec Bertrand, évêque de Bordeaux. Le roi, indigné de cette accusation, s'emporte d'abord contre Leudaste au point de le frapper. Mais celui-ci persiste à soutenir sa dénonciation : « Cet adultère, dit-il, est généralement connu, et l'évêque Grégoire de Tours en atteste la vérité. »

L'accusateur espérait sans doute que le prince outragé chasserait son indigne

épouse, sans vouloir se compromettre par un jugement public ; il se trompa. Chilpéric convoqua les grands et les évêques, et ordonna à la reine ainsi qu'à Grégoire de comparaître devant cette assemblée.

Frédégonde se défendit avec hauteur et violence ; Grégoire, avec le calme de la vertu. L'assemblée décida que l'évêque de Tours serait admis à se purger par serment de l'accusation intentée contre lui. Il communia publiquement, et jura ensuite que les faits allégués par le roi étaient des impostures. Alors les évêques proclamèrent son innocence, et déclarèrent qu'il ne leur restait plus qu'à excommunier le calomniateur.

Comme le roi avait seul porté plainte sans nommer ceux qui l'avaient informé des désordres de la reine, cette déclaration des évêques ne concernait que lui; effrayé de cette menace, il dit qu'il n'avait fait que répéter les révélations de Leudaste et de Riculphe. Le comte fut jeté en prison, et Riculphe exposé à la torture. Ce lâche prêtre avoua tout le complot tramé contre Frédégonde et le roi ; il périt ; et Leudaste ne perdit que ses biens, tant

on hésitait alors à punir les leudes dont on redoutait l'audace, la force et les partisans ; aussi il était plus commun de les voir assassinés que jugés.

Ce comte insolent, rassemblant quelques gens armés, livra au pillage la ville de Tours pour se venger de l'évêque, obtint ensuite sa grâce du roi, et revint arrogamment à Tours demander à Grégoire de le réconcilier avec l'église, et de l'admettre à la communion.

L'évêque allait céder à ses instances ; mais il reçut une lettre que Frédégonde lui écrivait pour l'en détourner. Alors il répond à Leudaste qu'il doit racheter sa réconciliation par une longue pénitence. Le comte, dont l'épée et l'orgueil bravaient tous les dangers comme toutes les puissances, revient hardiment à Paris, et se montre sans crainte aux regards de Frédégonde.

Cette reine indignée perd connaissance, et tombe en le voyant ; elle demande ensuite vainement à son époux vengeance de cet affront ; Chilpéric n'ose ni la refuser ni la promettre. L'imprudent Leudaste se promène sans suite dans les rues

et parcourt les boutiques aussi tranquillement que s'il n'avait point d'ennemis ; mais au moment où il examinait les diamans d'un joaillier, un serviteur de la reine tombe sur lui à l'improviste et le massacre ; les lois et le roi se turent.

A peu près dans le même temps deux enfans de Frédégonde moururent ; au lieu de les pleurer, elle chercha dans leur mort un prétexte pour consommer la ruine de Clovis ; au moyen de faux aveux arrachés par la torture à une maîtresse de ce prince, elle vint à bout de persuader à Chilpéric que ses enfans étaient morts empoisonnés.

Le roi, subjugué par sa vindicative épouse, lui livra son fils ; on l'enferma dans une prison, et le poignard de Frédégonde y trancha ses jours.

La reine Audovère était religieuse ; elle ne pouvait ni ne devait se venger ; mais ses larmes importunaient Frédégonde. La barbare la fit étrangler, et enferma dans un monastère la fille de cette infortunée, après l'avoir fait déshonorer par ses infâmes satellites. De tels monstres, échappés à la justice des hommes, démontreraient

plus que toute autre preuve la nécessité et l'existence d'une justice celeste.

L'empire d'Orient se relevait alors (en 580) sous le sceptre d'un prince guerrier. L'empereur Tibère invita Chilpéric par ses ambassadeurs à se liguer avec lui contre les Lombards. Il envoya aussi dans le même but de riches présens aux rois Gontran et Childebert ; mais les Français, livrés à leurs funestes dissensions, semblaient alors insensibles à la voix de la gloire qui les avait si long-temps animés. Frédégonde et Brunehaut, pareilles à deux furies, les excitaient sans relâche à se détruire entre eux et à déchirer le sein de leur patrie.

La faiblesse de Gontran et la minorité de Childebert laissaient un libre cours en Austrasie à la licence des grands ; ils étendaient de jour en jour leur fortune et leur autorité aux dépens du pouvoir royal. Vainement Lupus, duc de Champagne, défendait le trône d'un monarque enfant ; les leudes Ranchin, Gontran-Boson, Bertefroy, de concert avec Egidius, archevêque de Reims, bravèrent le ministre et le contraignirent à s'exiler.

Favorisant secrètement Frédégonde, ils corrompirent le patrice Mummol, forcèrent le jeune Childebert à rompre avec Gontran son tuteur, auquel ils enlevèrent par surprise la ville de Marseille. En même temps Didier, général de Chilpéric, s'empara du Périgord et de l'Agénois.

Les Gascons, peuplades qui habitaient la Navarre espagnole, profitèrent de ces troubles, franchirent les Pyrénées et s'établirent dans l'Aquitaine en 582. Le désordre semblait alors régner dans le ciel comme sur la terre; on entendit gronder le tonnerre, on vit naître des fleurs au mois de janvier ; une comète chevelue et une pluie colorée qu'on prit pour une pluie de sang effrayèrent les peuples. A la même époque, pour ajouter encore un élément de plus aux discordes qui désolaient la France, on vit paraître un nouveau prince de la race de Clovis.

Il se nommait Gondebaud et se disait fils de Clotaire ; dans son enfance le roi Childebert l'avait accueilli, protégé et enrichi. Après la mort de ce roi il parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Grèce, et rencontra à Constantinople Gontran-

Digitized by Google

Boson qui lui conseilla de réclamer ses droits au trône. L'empereur d'Orient lui promit des secours ; il revint en France, fut reçu avec honneur dans Avignon par Mummol, et peu de temps après vit ce même Gontran-Boson se déclarer contre lui et le combattre.

Brunehaut, dans l'espoir de susciter un ennemi de plus à Chilpéric, favorisa secrètement Gondebaud qui força ses ennemis à s'éloigner d'Avignon.

La guerre continuait entre Chilpéric et Gontran avec des succès balancés ; enfin ils conclurent la paix ; et Childebert, qui venait d'atteindre l'âge de quatorze ans, se réconcilia avec le roi de Bourgogne son tuteur.

Le règne de Tibère en Orient avait été glorieux mais court ; son successeur Maurice envoya *cinq cent mille écus d'or* à Childebert, pour l'armer contre les Lombards qui investissaient la ville de Rome. En 584 le jeune roi d'Austrasie franchit les Alpes à la tête de son armée, entra en Italie et éprouva d'abord quelques revers ; mais enfin, réparant sa défaite, il força le roi des Lombards Autharis à

se soumettre, et à lui payer un tribut annuel.

Ce fut cette même année que la France se vit délivrée de l'un de ses plus cruels tyrans. Chilpéric, revenant de la chasse dans son palais de Chelles, reçut en descendant de cheval deux coups de poignard qui terminèrent sa vie et ses crimes : on accusa de sa mort Brunehaut et Frédégonde. On ne sait laquelle des deux fut coupable de cet attentat ; mais toutes deux étaient capables de l'avoir conçu et commis.

Quelques auteurs ont écrit que Chilpéric venait de découvrir la liaison criminelle de sa femme avec un leude nommé Landry, et qu'ils l'assassinèrent pour échapper à sa vengeance.

Chilpéric mourut l'an 584, à l'âge de quarante-cinq ans. Ce prince vaillant, adroit, magnifique et instruit, se montra toujours dissolu, violent, faible, perfide et cruel ; il comblait de richesses les grands pour les asservir ; il fondait partout des monastères et bâtissait des églises pour racheter ses crimes ; il craignait le clergé et le détestait. « *Notre fisc*, disait-il,
» est devenu pauvre ; nos richesses sont

» à présent le patrimoine des églises ; les » évêques deviennent les vrais administrateurs des nations ; le sceptre n'est » plus qu'un ornement presque inutile » dans la main des rois ; les beaux jours » de leur gloire sont passés ; le clergé a » tout envahi. »

Ce roi sans pitié n'aima jamais personne, et personne ne lui fut attaché. Après sa mort, son corps abandonné resta couché sur la terre, sans qu'aucun parût s'occuper d'un monstre qu'on ne craignait plus; ses restes durent enfin les honneurs funèbres à la pitié d'un évêque qui lui avait demandé pendant trois jours une audience sans pouvoir l'obtenir. Ce prélat fit transporter son corps à Paris; on l'inhuma dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. Grégoire de Tours a tracé en peu de mots le portrait de ce tyran, qu'il appelle avec raison le *Néron* et l'*Hérode* de la France.

CHAPITRE QUATRIÈME.

GONTRAN, roi de Paris.
CHILDEBERT, roi d'Austrasie.
CLOTAIRE II, roi de Soissons.

(584.)

Dès que Gontran apprit la nouvelle de la mort de Chilpéric, il vint précipitamment à Paris. Childebert y accourut aussi avec ses troupes; mais on ne lui permit pas d'entrer dans cette ville. Ce fils de Brunehaut demandait à grands cris qu'on livrât Frédégonde à sa vengeance pour immoler l'infâme meurtrière de Sigebert, de Théodebert, de Mérovée, de Clovis et de Chilpéric à leurs mânes.

Frédégonde, effrayée, se réfugia dans l'église de Notre-Dame, et chercha un asile au pied des autels que sa présence profanait. Elle eut cependant l'audace d'y

appeler Gontran et l'adresse de le séduire. Ce roi, dont la bonté n'était que faiblesse, protégea cette reine coupable, et fit proclamer roi son fils Clotaire II.

Les Parisiens, indignés, bravaient l'autorité de Gontran, et demandaient la mort de Frédégonde. Son protecteur la fit partir pour Rouen afin de dérober sa tête à la haine publique. A peine arrivée dans ce nouvel asile, l'implacable Frédégonde médita de nouveaux forfaits; sollicitant l'appui des étrangers pour venger sa querelle, elle se ligua secrètement avec les Lombards, et, pour prix de leur invasion en France, elle leur promit la mort du jeune roi d'Austrasie et de sa mère Brunehaut.

Des assassins, agens fidèles de sa politique sanguinaire, partirent pour Metz; mais au moment où ils voulaient exécuter les ordres de leur barbare reine, ils furent découverts, arrêtés, et Brunehaut, après avoir ordonné qu'on les mutilât, les renvoya avec mépris à Frédégonde.

L'opinion générale, accusant alors la veuve de Chilpéric d'adultère, regardait Clotaire II comme bâtard et indigne du

trône. Gontran, pour détruire ce soupçon, obligea Frédégonde de faire attester publiquement la légitimité de son fils par le serment de trois évêques et de trois cents notables. Cette bienveillance du roi de Paris et de Bourgogne pour la mortelle ennemie de Brunehaut excitait le ressentiment de cette reine; voulant se venger de lui, elle soutint secrètement le parti du prince ou de l'aventurier Gondebaud, qui demandait à Gontran le partage de ses États.

Protégé par elle, secondé par Mummol, par Gontran-Boson et par l'évêque Sagittaire, il accrut promptement ses forces; et une armée assez nombreuse le proclama roi d'Aquitaine dans la ville de *Brives la Gaillarde* dont il s'était emparé; mais ce fut le terme de sa fortune. Le patrice Egila, envoyé contre lui par Gontran, l'attaqua, le vainquit et le mit en fuite. Il s'enferma dans le château de Cominges, ville très-forte par sa position; il y fut assiégé et repoussa vaillamment plusieurs assauts; mais enfin, comme les vivres lui manquèrent, sa ruine parut certaine. Dès lors le perfide Gontran-Boson

et l'intrigant Sagittaire résolurent de se sauver en le trahissant. Mummol souilla aussi sa longue gloire par la même perfidie. Ils persuadèrent à cet infortuné de fuir avec eux et le livrèrent à ses ennemis; il périt : mais le patrice Egila, méprisant les traîtres en profitant de la trahison, fit aussi tomber leurs têtes coupables.

A la même époque on vit éclater entre les Francais et les Lombards une guerre suscitée par les artifices de Frédégonde. Le fils du roi de Lombardie avait épousé la sœur de Childebert; ce jeune prince se révolta contre son père qui le fit enfermer; mais sa femme trouva le moyen de le tirer de sa prison, et de se sauver avec lui dans l'Orient. L'empereur Maurice y régnait alors; il se ligua avec Childebert et Brunehaut pour protéger le prince proscrit.

Cette guerre fut sans gloire pour les Français; ils ne purent ni pénétrer en Italie ni chasser leurs ennemis de la partie de la Gaule qu'ils avaient envahie. Le glaive des Francs était alors terni; on ne voyait briller que leur poignard, et ils semblaient n'avoir plus de courage que pour le crime.

Frédégonde, qui ne se lassait jamais d'en commettre, chargea un assassin de la venger d'un ancien ennemi, de l'évêque de Rouen que Gontran venait de rétablir sur son siége. Prétextat fut frappé au pied de l'autel d'un coup de poignard ; le meurtrier, arrêté par le peuple, invoqua vainement la protection de la reine ; on le livra au neveu de l'évêque, qui le hacha en pièces.

Prétextat était mourant ; Frédégonde, qui ne connaissait ni pudeur ni remords, eut l'audace de visiter sa victime sous prétexte de la secourir. Le prélat refusa ses soins avec mépris, l'accabla de reproches et lui annonça les vengeances du ciel.

Gontran, toujours faible, borna sa sévérité à exiler cette furie dans un château de Normandie nommé le Vaudreuil. Frédégonde, sans reconnaissance pour son libérateur, sans pitié pour l'âge de Gontran, sans respect pour le protecteur de son fils, tenta deux fois de l'assassiner. Cependant les grands du royaume de Neustrie et d'Austrasie, las de la guerre impie que leurs faibles rois se faisaient

pour la cause d'une femme souillée du sang de tant de princes, leur conseillèrent ou plutôt leur commandèrent de se réconcilier.

Ils conclurent la paix en 587. Gontran reconnut Childebert pour son héritier. Grégoire de Tours prit une part active à ces négociations. Ce traité qu'on nomma le traité d'Andelot fut, ainsi qu'on le voit dans son préambule, conclu par le conseil des évêques et des grands, dont il prouve évidemment l'influence et l'autorité croissante.

Par les dispositions de cet acte Gontran conservoit les parties de la ville de Paris et de tout l'héritage de Caribert qui lui avaient été disputées. De son côté Childebert acquérait définitivement les cités de Maux, Senlis, Tours, Poitiers, Aire, Conserans, Bayonne et Alby. Le survivant des deux rois devait hériter totalement de l'autre s'il mourait sans enfans.

Tous les dons faits par Gontran à sa fille Clotilde en cités, terres ou autres revenus, lui étaient garantis.

Dans le cas où Childebert mourrait le premier, Gontran promettait de protéger

en père ses fils Théodebert et Thierry, et de servir aussi d'appui à sa femme Failleube et à sa mère Brunehaut.

Le même traité garantissait aussi à la reine Brunehaut les cités de Bordeaux, de Limoges, de Cahors, de Béarn et de Bigorre qui lui avaient été adjugées après l'assassinat de sa sœur Galsuinde.

Les leudes qui avaient, dans le cours de la guerre, abandonnné l'un des deux rois, étaient obligés d'après ce traité de revenir près de lui.

Tous les dons faits précédemment aux églises et aux leudes devaient leur être inviolablement conservés ou fidèlement rendus, et on les déclarait irrévocables; on s'obligeait à faire ces restitutions aux leudes sur-le-champ. On convint que les leudes pourraient en tout temps voyager avec liberté d'un royaume à l'autre. Chacun des deux rois contractans s'engageait à ne jamais solliciter les leudes de l'autre de le quitter pour s'attacher à lui.

Enfin il fut déclaré que celle des deux parties contractantes qui violerait, sous quelque prétexte que ce fût, les stipulations de ce traité, en perdrait tous les

avantages qui tourneraient au profit de l'autre.

Cet acte célèbre fut une victoire des grands sur les rois, et devint une époque remarquable dans notre histoire. Jusque là les rois avaient marché graduellement au pouvoir absolu en s'entourant de leudes auxquels ils accordaient des bénéfices révocables; mais, comme leurs domaines s'épuisaient, et que cependant ils voulaient sans cesse augmenter le nombre de leurs leudes, ils reprirent arbitrairement les dons qu'ils avaient faits, et les distribuèrent de nouveau, suivant leurs craintes ou leurs caprices, dépouillant les plus faibles, enrichissant les plus redoutables; leurs cours se remplirent d'intrigues; et lorsque tour à tour chacun des leudes eut subi sa part des injustices de ce despotisme, tous se liguèrent pour défendre leurs communs intérêts.

Le traité d'Andelot, arraché par eux, convertit les bénéfices en propriétés irrévocables; et dès lors la noblesse, devenant indépendante et héréditaire, domina le trône qui resta sans richesse et sans force, de sorte que l'ancienne démocratie des

Francs, qui depuis Clovis était devenue une monarchie militaire, se convertit en aristocratie turbulente sous laquelle languirent des ombres de rois incapables de défendre leur sceptre et le peuple de l'oppression des grands. Les progrès de cette révolution furent si rapides qu'en moins de cinquante ans on la vit consommée.

Au reste cette paix d'Andelot, qui rendait momentanément le repos à la France, augmentait les périls de Gontran, en redoublant les fureurs de Frédégonde. Aussi ce malheureux roi, se croyant toujours entouré d'assassins, adressa un jour dans l'église ces étranges paroles au peuple qui assistait à l'office : « Vous tous, hommes » et femmes, je vous conjure de me rester » fidèles. Ne me traitez pas comme mes » deux frères que vous avez fait périr. Je » n'ai point d'enfans ; il ne me reste que » de jeunes neveux que j'ai adoptés. Laissez » moi régner encore deux ou trois ans » pour rétablir l'ordre dans la France. » Songez que, si vous me laissiez mourir » avec mes innocens pupilles, il ne reste» rait plus personne de la race royale » pour vous défendre. » Le peuple répon-

dit à ce discours par des prières ferventes pour le salut du roi. Il suffit, pour peindre les mœurs de ce temps, de dire qu'une si étrange démarche d'un roi excita quelque pitié, mais ne causa aucune surprise.

On découvrit bientôt en Austrasie une conspiration nouvelle tramée par les grands à l'instigation de Frédégonde. Brunehaut envoya les traîtres au supplice ; l'évêque de Reims leur chef fut, dans un concile à Metz, jugé, convaincu et déposé.

Le roi Gontran mourut dans l'année 593, à Châlons ; il était âgé de soixante-huit ans ; il avait régné trente-deux ans. Son dernier acte fut un acte de faiblesse : il consentit à revoir Frédégonde, et à tenir à Ruelle sur les fonts du baptême son fils Clotaire. Comme il ne laissait pas d'enfans mâles, Childebert hérita de ses États ; et la fière Brunehaut, qui gouvernait ce jeune prince, se vit enfin au comble de ses vœux, en régnant sur la plus grande partie de la France, tandis que son ennemie Frédégonde, humiliée, sans appui, soutenait avec peine dans un état borné le sceptre d'un enfant entouré d'ennemis.

Gontran fut l'un des moins barbares des

petits-fils de Clovis ; il faisait le bien par penchant et le mal par faiblesse ; le peuple chérit sa douceur ; le clergé profita de sa dévotion : il accrut l'autorité de cet ordre par ses lois, et sa richesse par de magnifiques fondations et par des dons sans mesure.

Le récit de ses entretiens avec l'évêque de Tours prouve qu'il était affable, gai et familier avec ses leudes; superstitieux comme tous les princes de son temps, il racontait à Grégoire de Tours que la mort de Chilpéric lui avait été annoncée dans un rêve, et qu'il avait vu en songe ce roi tomber dans une marmite bouillante.

Il nous reste de Gontran un édit dans lequel, après avoir gémi sur les crimes de tout genre qui souillaient alors la France, il ordonne aux évêques de renoncer sur de si graves objets à une indifférence et à un silence coupables; il leur recommande de se réunir aux juges, de parcourir les cités, d'instruire les peuples des règles de la morale, des préceptes de l'évangile, et de rendre des jugemens sévères contre ceux qui les violeraient. Enfin il défend, sous des peines sévères, tout travail les

Digitized by Google

dimanches et les jours de fête. Les princes, dans tous les temps, oublient que leur exemple serait la plus efficace des lois, et que la vertu perd sa force quand son langage sort de la bouche de la faiblesse et du vice.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

CLOTAIRE II, roi de Neustrie.
CHILDEBERT, et ensuite ses deux fils.
THÉODEBERT et THIERRY, rois d'Austrasie et de Bourgogne.

Childebert, loin de se borner à la possession des deux tiers de la France, en voulait conquérir le reste : il y était excité par la vindicative Brunehaut, dont l'existence était incompatible avec celle de Frédegonde ; et tous deux espéraient s'emparer promptement de la Neustrie qui n'était défendue et gouvernée que par une femme détestée, que par un faible enfant.

Frédégonde trompa leur attente ; cette reine déploya autant d'adresse dans sa politique et de courage contre ses ennemis, qu'elle avait montré d'audace pour égorger ses victimes ; déjà elle avait regagné l'affection d'une partie du peuple, en déci-

Digitized by Google

dant son époux à supprimer les impôts. Redoublant ses efforts pour se concilier les esprits au milieu des orages qui la menaçaient, elle apaise le clergé par des soumissions, gagne les soldats par des largesses, séduit les grands par l'appât des dons et par l'éclat des dignités, rassemble ses troupes, marche intrépidement à leur tête et enflamme leur courage, en leur montrant son fils Clotaire qu'elle portait dans ses bras.

Bientôt les deux armées sont en présence, non loin de Soissons : celle de Childebert était plus nombreuse, plus aguerrie; mais, dans cette lutte inégale, Frédégonde sut opposer avec succès la ruse à la force. Au milieu d'une nuit obscure, son général Landry ordonne à chaque soldat de porter un arbre et une lumière ; tout à coup les Austrasiens, réveillés au bruit des trompettes, s'épouvantent à la vue de cette forêt qui marche entourée de feux ; une terreur panique les saisit ; ils prennent la fuite, perdent quatre mille hommes dans leur déroute, et Frédégonde triomphe sans avoir combattu.

A la nouvelle des dissensions qui déchi-

raient la France, les peuples du nord espèrent que le moment est arrivé d'envahir de nouveau cette riche proie. Les Saxons, les Anglais, les Hérules accourent en foule dans la Frise, dans la Batavie, et les dévastent. Mais Childebert marche contre eux, les attaque avec rapidité, les défait et les détruit presque entièrement.

Le poète Fortunat, évêque de Poitiers, célébra par ses vers les exploits du duc Lupus dans cette guerre glorieuse. Une victoire si éclatante faisait espérer aux Français et craindre à Frédégonde le règne d'un nouveau Clovis; mais cette même année, 595, ce jeune roi et sa femme moururent; on les crut empoisonnés; et l'idée du poison s'unit nécessairement dans l'opinion générale au nom de Frédégonde.

Childebert avait régné vingt ans, et venait d'atteindre sa vingt-sixième année. On trouve son éloge dans les lettres du pape Grégoire-le-Grand, et dans les vers du poète Fortunat: mais ce qui prouve surtout qu'il en était digne, c'est qu'il fut sincèrement regretté par son peuple.

Ce roi, instruit, actif, brave, s'occupait également d'affermir sa puissance

par les armes et de rétablir l'ordre par les lois. Ayant conclu un traité de paix avec Clotaire, après la bataille gagnée par Landry, tous deux signèrent un pacte dont le but était de réprimer les vols devenus trop communs et surtout ceux des serfs : ce pacte forma depuis le quatrième livre de la loi salique.

Un autre décret du même roi, publié en 595, introduisit dans la même loi salique des changemens importans. Le préambule de cette ordonnance est très-remarquable, puisqu'il prouve sans réplique que les assemblées nationales se tenaient régulièrement, et que tout ce qui intéressait l'Etat y était délibéré.

« Ayant, toutes les années aux calendes » de mars, dit Childebert, réuni tous les » grands de nos Etats, nous avons au nom » de Dieu traité dans ces assemblées de » toutes les affaires de notre royaume ; et » notre intention est d'en faire connaître » à chacun les résultats. »

Le roi rend compte d'abord des décisions prises sur les successions par l'assemblée d'Andernach ou d'Attigny, la vingtième année de son règne, et rapporte

Digitized by Google

de même ensuite les décisions des autres assemblées.

En voici les principales : « Les mariages » entre beaux-frères et belles-sœurs, tantes et neveux, beaux-fils et belles-mères, » sont interdits et déclarés incestueux. Le » réfractaire excommunié sera chassé du » palais et privé de ses biens.

» La peine de mort est attachée au crime » de rapt, par la décison d'une autre assemblée où tout le peuple, dit le roi, » s'était trouvé réuni ; et il est défendu » aux grands d'intercéder pour le coupable.

» L'homicide est puni de mort sans » pouvoir se racheter ; si un des parens » de la personne assassinée consent au » rachat, il est défendu aux autres parens de l'assister dans cette lâcheté.

» Cinq ou sept témoins de bonne foi » suffisent, en prêtant serment, pour convaincre l'accusé.

» Le vol est puni de mort ; et si le juge » relâche le voleur, il perd lui-même la » vie.

» La garde préposée à maintenir l'ordre est divisée par troupes nommées

» *centaines* : chacune doit payer le prix » de la chose volée sur son territoire, si » elle ne découvre pas le voleur. »

Cette célèbre ordonnance se trouve à la suite de la loi salique publiée par Pithou. Elle nous montre les efforts que faisaient les rois pour sortir de la barbarie, et comme dans toute législation la gravité des mœurs est indiquée par la violence des remèdes; car c'est au milieu des mœurs les plus corrompues que naissent les lois sévères.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÈME.

CLOTAIRE II, roi de Neustrie, sous la régence de FRÉDÉGONDE.
THÉODEBERT, roi d'Austrasie, et THIERRY, roi de Bourgogne, sous la régence de BRUNEHAUT.

(595.)

La mort de Childebert et de Gontran laissait les rênes de la France entre les mains de trois enfans et de deux femmes acharnées à se détruire. Clotaire II était âgé de huit ans; Théodebert de dix, et Thierry de neuf. Leur innocence égarée par la rage de deux reines ambitieuses eut pour premiers jeux des combats, et pour premier spectacle le sang des Français inondant la France. Les armées des trois rois ne tardèrent pas à se chercher, à se rencontrer et à s'attaquer; elles virent à leur

Digitized by Google

tête les trois enfans couronnés et leurs implacables mères.

Frédégonde, aussi redoutable par le glaive que par le poignard, fut favorisée par la fortune, demeura victorieuse, força ses ennemis à la retraite, et rentra triomphante dans Paris dont elle conserva l'entière possession à son fils. Cette victoire sanglante fut la dernière joie de sa vie : elle mourut en 596, et reçut probablement dans un autre séjour le châtiment de tous ses crimes que le sort sur la terre avait constamment couronnés de succès. Le siècle gémit de sa fortune et s'y soumit; l'histoire est chargée de sa condamnation.

Brunehaut, délivrée de cette odieuse rivale, ne vit plus d'obstacle à son ambition, affecta la puissance absolue, et ternit, par son orgueil, si l'on en croit ses ennemis, un règne que la justice et la modération auraient pu rendre glorieux.

Les Huns, attirés par les troubles qui déchiraient et affaiblissaient l'empire français, traversèrent, en les ravageant, la Bohème, l'Esclavonie, la Bavière, et pénétrèrent sur le territoire de la France. Brunehaut, trop occupée des querelles

intérieures de l'État, n'osa point combattre ces formidables ennemis; elle prit le parti timide, et par là même dangereux, de les éloigner à prix d'argent.

Cette reine, avide de pouvoir, imita la conduite arbitraire des rois Clotaire et Chilpéric; elle priva de leurs charges et de leurs bénéfices les grands qui lui résistèrent, et donna leurs dépouilles à ses favoris. Sous son règne, la fierté conduisait à la proscription et la servilité à la fortune. On l'accusa d'avoir fait tuer par ses émissaires le duc Ventrion dont elle redoutait l'influence et enviait les richesses. Ces spoliations subites, ces fortunes soudaines remplissaient la cour d'intrigues et de mécontentemens.

Bientôt tous les leudes, turbulens, fatigués de subir le joug de quelques favoris et les caprices d'une femme, se rassemblent, se liguent, soulèvent le peuple de Metz, forcent le palais et en chassent ignominieusement Brunehaut. Quelques soldats la conduisirent près d'Arcis-sur-Aube : là cette reine, naguère si superbe, se vit seule, abandonnée, sans argent, sans asile, et à peine cou-

verte des vêtemens de l'indigence. Dans cet état d'isolement, de honte et de détresse, un mendiant qui passait reconnaît la reine, la prend sous sa protection, et l'accompagne jusqu'à Châlons où son fils Thierry la reçut avec un respect mêlé de chagrin et de crainte.

Cependant comme elle était aussi spirituelle et aussi insinuante qu'orgueilleuse, elle prit bientôt un entier ascendant sur ce fils dont elle amollit le caractère en le détournant de ses devoirs, et en le livrant aux piéges séducteurs des voluptés. Sous son nom elle régna en maître sur la Bourgogne, et une fortune rapide récompensa le pauvre qui l'avait secourue; il devint évêque d'Auxerre.

En 598 la guerre recommença entre Clotaire et les rois Thierry et Théodebert. Ils se livrèrent bataille auprès de Moret : la défaite du roi de Neustrie fut complète; Clotaire perdit trente mille hommes, chercha son salut dans la fuite, et se vit contraint de céder aux rois ses cousins la plus grande partie de ses États. Les princes vainqueurs portèrent ensuite, en 600, leurs armes en Aquitaine, contre les Gas-

cons, les soumirent et les obligèrent à payer un tribut.

Les grands du royaume de Bourgogne commençaient à trouver à leur tour le joug de Bruneliaut dur et pesant ; leurs murmures contre ses injustices n'épargnaient point ses mœurs ; et quoique son âge ne lui permît plus d'inspirer de l'amour, ils l'accusaient de s'entourer d'amans qu'elle éblouissait, non plus par ses charmes, mais par l'appât de ses largesses.

La réputation, le crédit et l'indépendance du patrice Egila l'importunaient : il périt; et Brunehaut donna ses dépouilles à son favori Protade, romain, d'une commune extraction, qu'elle éleva rapidement aux plus hautes dignités ; elle lui donna le titre de duc, et elle voulait qu'il occupât la place importante de maire du palais de Bourgogne : c'etait pour elle le moyen de dominer et son fils et les grands; mais cette charge était remplie par Berthoald que défendait l'affection des leudes, du peuple et de l'armée.

Ne pouvant le renverser par la force, Brunehaut réussit à le perdre par ses artifices. La guerre venait d'éclater de nou-

veau entre Clotaire et les petits-fils de Brunehaut ; la reine fit partir Berthoald pour la Neustrie avec des troupes peu nombreuses, et ne lui envoya point les renforts qu'il attendait.

Landry, comme la reine l'avait prévu, l'attaqua, le défit et l'assiégea dans Orléans. Cependant Berthoald par son courage avait échappé aux armes de ses ennemis ; Thierry vint le secourir, et livra aux Neustriens une bataille près d'Etampes. Landry fut taillé en pièces ; mais Berthoald périt dans le combat ; et, selon les désirs de la reine, Protade devint maire du palais.

Les rois commençaient à vouloir régner : Théodebert invitait son frère à sortir de la tutelle de Brunehaut. Tous deux marchèrent contre Clotaire ; mais, au moment de le combattre, ils se réconcilièrent avec lui sans consulter la reine, qui ne voyait dans ce même Clotaire que le fils de l'odieuse Frédégonde.

Cet acte d'indépendance avertit Brunehaut que sa puissance allait tomber ; furieuse, et ne pouvant vivre sans régner, elle conçut, si l'on doit en croire les en-

nemis de sa mémoire, l'horrible projet d'armer ses enfans l'un contre l'autre; et dans ce dessein elle sut, dit-on, persuader à Thierry que son frère Théodebert n'avait aucun droit légitime au trône, étant le fruit non de l'hymen de Childebert et de Faileube, mais de l'adultère de cette reine avec un jardinier.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les deux frères se brouillèrent, prirent les armes, et marchèrent pour se combattre. Les glaives étaient levés; on avait donné le signal de la bataille; lorsque des deux côtés les leudes, indignés de cette guerre impie, se révoltent, entourent tumultueusement leurs princes, les forcent à se réconcilier, et se précipitent ensuite dans la tente où se trouvait le maire Protade, qu'ils regardaient comme l'auteur de ces discordes; ils le voient jouant tranquillement aux échecs, l'accablent d'outrages, et le font périr sous leurs coups.

Brunehaut, pour se venger de cet affront, chercha de nouveaux appuis par de nouveaux crimes; intimidant Thierry par son audace, gagnant le clergé par ses fondations et par ses largesses, prodiguant à tous

ceux qui voulaient la servir, et ses trésors et ses faveurs, épouvantant les autres par des proscriptions, elle parvint encore à raffermir sa puissance chancelante.

L'évêque de Lyon, Didier, osa lui adresser des reproches publics sur le scandale de sa conduite : la reine l'exila ; on la soupçonna même de l'avoir fait lapider dans une émeute. Thierry voulut quelque temps après demander en mariage la fille du roi des Visigoths; Brunehaut s'y opposa, lui permettant des maîtresses qu'elle méprisait, mais non une femme qui aurait bientôt balancé son pouvoir.

Ce fut alors que le saint abbé Colomban, célèbre par sa piété, vint conjurer Thierry de contracter un lien légitime et de renoncer à ses débauches qui dégradaient le trône ; mais l'ardeur de son zèle l'entraîna hors des bornes de son devoir ; il éclata contre le prince et la reine en invectives et en menaces. Brunehaut le bannit ; et Clotaire, en lui donnant un asile, le sauva d'un sort plus funeste.

Dans le même temps Théodebert épousa une de ses esclaves ; bientôt cette femme périt. Théodebert la crut empoisonnée ; il

en soupçonna Brunehaut, et en accusa même la servile complaisance de Thierry. La guerre recommença entre les deux frères; vainement les leudes voulurent encore les rapprocher : Thierry, invité à une conférence, y tomba dans un piége tendu par la perfidie; soudainement entouré et assailli, il se vit contraint, pour sauver ses jours, de céder une partie de son royaume à son frère.

Thierry, excité à la vengeance par l'implacable Brunehaut, rassembla de nouvelles troupes, battit Théodebert à Tours, et le défit une seconde fois près de Tolbiac. Dans ce dernier combat Théodebert, abandonné des siens, fut pris et décapité; on massacra ses enfans; et quelques auteurs assurent qu'un des soldats de Brunehaut écrasa contre une muraille la tête du dernier de ces princes.

Thierry, maître de la Bourgogne et de l'Austrasie par ces crimes, crut peut-être les expier par le châtiment de sa coupable aïeule qui les lui avait inspirés. Mais au moment où il méditait sa ruine, la mort le frappa, et Brunehaut fut accusée de ce forfait.

Digitized by Google

Thierry mourut en 612; il était âgé de vingt-six ans, et en avait régné dix-sept: il laissait six fils; aucun n'était légitime. Cependant les deux plus âgés, Sigebert et Childebert, furent proclamés rois, l'un d'Austrasie et l'autre de Bourgogne; et Brunehaut put se flatter encore qu'elle allait régner sous leurs noms.

L'indignation excitée par tant de meurtres était devenue générale; les principaux leudes des deux royaumes forment une vaste conspiration; ils s'entendent secrètement avec Clotaire. Le roi de Neustrie, sûr de leur appui, s'avance à la tête de ses troupes, et réclame hautement l'héritage de Thierry. Bientôt les armées sont en présence; mais, à l'instant où l'on donne le signal du combat, les antrustions, les leudes, les chefs austrasiens et bourguignons se retirent et livrent leurs princes sans défense au pouvoir de Clotaire. Le fils de Frédégonde les condamna tous à la mort, excepté Mérovée qui se fit moine, et Childebert qui se sauva, et dont on ne trouva plus jamais ni le nom ni les traces.

Brunehaut ne put échapper au sort

terrible qui l'attendait; poursuivie dans sa fuite, elle fut arrêtée et livrée à la vengeance du fils de Frédégonde. Clotaire, animé des fureurs de sa mère, dont l'ombre parut encore planer sur la France, ne prévit point qu'il allait porter un coup funeste à la royauté et dégrader lui-même le trône par le supplice d'une reine. Rassemblant tous les Francs au Champ-de-Mars, il accusa Brunehaut de la mort de dix rois et de tous les crimes commis par sa propre mère : elle fut condamnée.

Cette princesse, dont la misère dut faire oublier l'orgueil, jugée par la haine plus que par la justice, fut livrée aux outrages d'un peuple toujours prompt à fouler aux pieds la puissance devant laquelle il se prosternait la veille : la fille, l'épouse, la mère et l'aïeule des rois, couverte de haillons, se vit promenée sur un chameau pendant trois jours dans le camp, et exposée aux insultes d'une soldatesque effrénée; après ce supplice, plus affreux pour elle que la mort, on attacha l'infortunée aux crins d'une cavale indomptée qui brisa sa tête sous ses pieds, déchira son corps au milieu des ronces, et écrasa

ses membres sur les cailloux : les flammes consumèrent ses restes ; le vent dispersa ses cendres ; il ne resta d'elle que le souvenir de son ambition, de ses crimes, de son châtiment et de l'horreur presque égale qu'inspirent une telle coupable et de tels juges (613).

Nous avons répété les arrêts prononcés par plusieurs historiens contre cette reine trop ambitieuse et trop punie : il fallait cependant qu'il y eût dans son caractère quelque mélange de vertus, car elle a trouvé des apologistes aussi zélés que ses ennemis étaient ardens. Ses défenseurs vantent son habileté, son éloquence, sa générosité et même sa bonté ; ils nient tous les crimes qu'on lui impute, et en accusent ses fils, leurs ministres et les mœurs du temps. Ce qui est certain c'est que dans les lettres de cette princesse qui sont parvenues jusqu'à nous, et qu'elle adressait à l'empereur Maurice, à l'impératrice Anastasie, aux grands de Constantinople, à deux papes et à son petit-fils Athanagilde, on remarque de l'urbanité dans le ton, de l'élégance dans le style, beaucoup de douceur et même de sensibi-

lité dans les expressions ; loin de lui reprocher de l'orgueil dans ses correspondances, on voit avec quelque peine qu'elle et son époux, abaissant la fierté du langage que tenaient précédemment les fils de Clovis, sollicitaient avec trop d'empressement la bienveillance et l'appui des empereurs d'Orient, tandis que Maurice leur reprochait avec hauteur d'être plus prompts à lui envoyer des ambassadeurs que des soldats.

Les papes Pélage et Grégoire-le-Grand, au moment où ils réprimandaient Chilpéric et Clotaire, et où ils se plaignaient à Brunehaut des scandales du clergé des Gaules, des désordres des prêtres et de la vente honteuse des dignités ecclésiastiques, donnaient les plus grands éloges à l'administration sage et à la piété éclairée de la reine d'Austrasie. Ils félicitèrent cette reine d'avoir favorisé la conversion des Anglais à la foi chrétienne. Grégoire attribue à l'éducation qu'a reçue son fils Childebert l'avantage qu'il lui doit de voir son règne plus florissant que celui des autres rois.

Ce qui doit faire croire à la sincérité

des louanges de Grégoire c'est qu'il y mêle de sages conseils contre l'ambition de Brunehaut : « Voulez-vous jouir paisiblement, lui disait-il, soyez très-attentive à n'acquérir que par des moyens » légitimes. Si vous voulez vaincre vos » ennemis, prouvez que vous leur êtes » supérieure en vertus : suivez les principes de Dieu, et Dieu combattra pour » vous ; l'autorité doit avoir pour base la » justice : vous tenez inviolablement à » cette règle ; on le voit par la manière » digne d'éloges avec laquelle vous gouvernez tant d'États divers, tant de peuples différens. Comment pourrait-on » douter de votre bonté, quand on voit » que votre générosité pour vos sujets n'a » d'autres bornes que celle de votre pouvoir. »

Dans d'autres lettres, vantant toujours le zèle pieux de Brunehaut, et la remerciant du lustre qu'elle répand sur l'église, il l'invite à détruire les restes du culte des arbres, des idoles et des sacrifices païens ; il lui demande de ne plus permettre aux juifs d'avoir des esclaves chrétiens, et, comptant sur sa justice sévère, il lui confie

les chagrins que lui causent les scandales du clergé des Gaules.

« Nous avons appris, lui écrit-il, des » désordres qui nous affligent au-delà de » toute expression. On assure que certains prêtres de vos États se comportent d'une manière si impudique et si » abominable que nous n'avons pu l'entendre raconter sans en ressentir l'opprobre. Puisque cette perversité vous » résiste, il faut la châtier pour qu'une » telle dépravation ne retombe ni sur » votre âme ni sur votre royaume; car » ce sont les prêtres qui peuvent causer » la ruine publique; en effet pourraient- » ils intercéder le ciel pour les crimes des » peuples, quand eux-mêmes en commettent de plus grands. »

Un autre pontife, Fortunat, évêque de Poitiers, fit en vers un portrait de Brunehaut qui ne peut s'accorder avec l'image horrible qu'en ont tracée ses détracteurs. « Cette reine, dit il, est belle, modeste, » décente, gracieuse, séduisante, affable, » également puissante par sa naissance » royale, par ses charmes et par son esprit; aux qualités qui séduisent les

» hommes elle unit les vertus qui plaisent » à Dieu. »

A la vérité Fortunat était poète, et la poésie exagère souvent; mais cependant un contemporain, un évêque aurait-il pu peindre ainsi Brunehaut s'il l'avait vue baignée dans le sang de sa famille et armée du poignard de Frédégonde? Pour être juste, en ôtant de ces éloges ce qu'on peut attribuer à l'adulation, à la reconnaissance ou à l'enthousiasme, on doit aussi retrancher tout ce que la haine et la crainte du fils de Frédégonde ont pu dicter de calomnies contre une ennemie vaincue et jugée par ses vainqueurs.

Les lettres du pape Grégoire que nous venons de citer nous apprennent que dans ce temps le saint Siége possédait en France des revenus qu'on appelait le patrimoine de saint Pierre. L'évêque d'Arles, Virgile, nommé légat du pape, était chargé d'administrer ces revenus; mais ce qu'on y voit encore de plus important c'est qu'à l'instant où les leudes et les grands, secouant le joug des rois, s'armaient contre eux, et les forçaient à rendre leurs bénéfices irrévocables, les papes commençaient

aussi à tenir aux princes un langage impérieux. On lit, dans un décret de Grégoire qui établit les priviléges du monastère d'Autun, ces singulières paroles : « Si » quelqu'un des rois, des évêques, des » juges ou des autres séculiers, ayant » pleine connaissance du présent décret, » s'avisait d'y porter atteinte, qu'il soit » dépouillé de sa dignité, de sa puissance, » de ses honneurs; qu'il soit privé du » corps, du sang de J.-C., et dévoué à la » damnation éternelle. » Ainsi c'est de ce temps à la fin du sixième siècle qu'on peut dater l'époque de l'origine de la noblesse, fondée par l'irrévocabilité des bénéfices, de la domination des grands sur les rois, enfin de la rivalité qui s'établit entre la tiare et la couronne.

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME.

CLOTAIRE II, ROI DES FRANÇAIS.

(614.)

La France, déchirée depuis près d'un siècle par des guerres civiles continuelles, et souillée par le meurtre de tant de princes, jouit enfin de quelque repos sous le sceptre de Clotaire II. Ce monarque fut le troisième roi mérovingien, le second du nom de Clotaire, et le deuxième roi de Soissons qui régna sur toutes les parties de l'empire français. Parvenu à cette grandeur par les crimes de sa mère et par les siens, loin de gouverner en tyran comme on pouvait le craindre, il parut adouci et amendé par la fortune ; il se fit aimer par sa bienfaisance, respecter par sa justice et craindre par sa fermeté.

Cependant il faut dire que Clotaire ne

Digitized by Google

fut pas tout à fait le maître de choisir la route qu'il devait suivre; la force impérieuse des circonstances les lui traçait. La révolte des grands lui avait vendu plutôt que livré les dépouilles de Théodebert et de Thierry; et ces mêmes grands resserrèrent dans des limites étroites le pouvoir suprême dont ils l'avaient investi.

Les Francs étaient las du joug arbitraire des Chilpéric, des Childebert; l'ambition de Brunehaut, les fureurs de Frédégonde les avaient fatigués. Tour à tour enrichis et dépouillés par le caprice et par l'avidité de leurs princes, ils s'étaient enpressés, sous la minorité de trois enfans, de secouer les chaînes du despotisme, de ressaisir leur indépendance et d'assurer leur tranquillité. Mais, trop égoïstes et trop peu éclairés pour diriger leurs efforts vers le noble but de la liberté publique, ils s'occupèrent moins à relever celle des Francs qu'à consolider leur propre fortune et à élever la puissance aristocratique des leudes et du clergé sur la ruine du pouvoir royal.

Aussi, depuis cette époque, les rois, pour avoir voulu devenir trop absolus, virent graduellement tomber la force de leurs

sceptres; et si l'habitude d'obéir laissa pendant quelque temps une autorité réelle à Clotaire et à son fils, leurs successeurs n'en eurent bientôt plus que l'ombre, et méritèrent à peine dans leur avilissement de conserver le vain titre de roi que l'histoire leur a laissé.

Clotaire gouverna lui-même la Neustrie qui ne demanda point de donner d'héritier à son maire; les grands de l'Austrasie, au contraire, et ceux de la Bourgogne exigèrent que ces deux pays conservassent toujours leur titre de royaumes séparés, et qu'ils fussent gouvernés par Varnachaire et Radon. Ces deux maires du palais étaient chefs de la conjuration qui avait livré les enfans de Thierry et leurs trônes au roi; ils obligèrent Clotaire à promettre qu'il ne les destituerait jamais; et l'irrévocabilité de leurs charges les rendit ainsi presque indépendans.

Par une innovation étrange chez les Francs, une femme nommée Théodelane, sœur de Thierry, avait été investie par la reine d'Austrasie du gouvernement de la Bourgogne Transjurane; mais elle tomba

ainsi que Brunehaut dans les fers de Clotaire qui donna son gouvernement au duc Herpin alors patrice. Les grands, mécontens de ce choix, conspirèrent contre le nouveau duc, et excitèrent une émeute populaire dans laquelle il périt.

Sur cette nouvelle Clotaire accourut pour rétablir l'ordre dans la province. Les leudes et les évêques qui le suivirent formèrent à Massolac, maison royale en Bourgogne, un tribunal qui jugea et condamna à mort les principaux conjurés. Cependant le véritable chef de ce complot sut si bien cacher la part qu'il y avait prise qu'il n'en fut pas même accusé : c'était le patrice Alethée, rejeton des anciens rois de Bourgogne; cet homme, intrigant et audacieux, trompa tellement le roi qu'on lui donna la place d'Herpin sa victime.

A peine revêtu du pouvoir, il osa former une trame plus coupable, et concevoir des espérances plus hardies. L'évêque de Sion, gagné par lui, vint trouver secrètement la reine Bertrude. « Une révé-
» lation, lui dit-il, m'apprend par la
» volonté divine que votre époux Clotaire

» mourra bientôt. Songez donc, à vous; » mettez à l'abri vos trésors, et confiez » vos destins à la prudence du patrice » Alethée; il vous aime; les grands lui » sont dévoués, et leur appui lui assure » le trône de Bourgogne sur lequel il » vous fera monter, si vous consentez à » vous unir à lui. »

Bertrude, crédule, sensible, timide, fond en larmes à ce discours; la douleur la suffoque; elle ne peut répondre; mais ses regards expriment à la fois la terreur et l'indignation. L'évêque de Sion, déconcerté par l'effet inattendu qu'il a produit, et prévoyant le péril qui le menace, s'enfuit précipitamment et cherche un asile dans l'abbaye de Luxeuil.

Clotaire ne tarda pas à tout découvrir; la reine éplorée lui fit le récit des effrayantes prédictions de l'évêque et des propositions insolentes du patrice. Alethée fut saisi, traduit au tribunal du roi, condamné et mis à mort. L'évêque de Sion dut sa vie à l'intercession trop puissante alors du clergé.

Ces deux exemples que nous venons de rapporter nous font connaître l'usage

qu'établit alors Clotaire de rendre la justice dans les provinces par des tribunaux ambulatoires nommés de son temps *placita* d'où sont venus les mots *plaids*, *plaidoiries*, *plaidoyers*, et *plaideurs*.

Au reste les juges, sous la première race de nos rois, n'avaient aucune des formes de la magistrature moderne : conservant les antiques usages des Francs, la cuirasse était leur robe magistrale, le bouclier leur balance, l'épée leur main de justice ; leur jurisprudence ressemblait à leur costume militaire ; leurs jugemens étaient sommaires; une exécution prompte les suivait, et souvent, en une seule séance, l'accusé était interrogé, jugé, condamné et exécuté.

Dans les villages les centeniers, dans les villes les comtes et les ducs expédiaient les affaires avec la même promptitude et le même appareil militaire. Les Gaulois, soumis aux lois romaines, n'y trouvaient guère plus de garantie, parce que, de jour en jour, l'ignorance croissante diminuait le nombre des hommes assez instruits pour connaître et pour appliquer ces lois, et ce fut par cette raison que les tribunaux

ecclésiastiques, plus éclairés et plus humains, acquirent graduellement tant d'extension et de puissance.

L'église était alors, pour ainsi dire, le dernier asile de la justice ; et chacun chercha tous les prétextes plus ou moins plausibles qu'il put trouver pour porter sa cause devant elle. L'ambition d'un clergé habile sut profiter de ces circonstances ; il fit placer d'abord sous sa protection les veuves, les orphelins et les pauvres, trouva le moyen de faire comprendre dans sa compétence, comme péchés, les sacriléges, les adultères, les incestes, et obtint enfin, par les dispositions de plusieurs édits, que, dans un grand nombre de cas, on pût appeler de la justice civile à la justice ecclésiastique.

Mais ce qui lui donna surtout le plus grand crédit, ce fut l'influence éminente que prirent les évêques mêlés avec les leudes dans les assemblées nationales et dans le tribunal du roi. Cette puissance temporelle de l'église peut certainement être regardée comme un grand abus, et cependant ce fut alors la digue la plus heureusement placée par le sort contre le torrent

de la barbarie qui menaçait d'engloutir l'Europe, car malgré l'ambition et les vices qui souillaient alors, comme le dit Grégoire-le-Grand, une partie du clergé, ce clergé, pour l'intérêt même de sa domination, était sans cesse obligé de rappeler Dieu aux hommes, de leur retracer la morale de l'Évangile, et de parler ainsi en tout temps le langage des vertus que démentaient trop souvent ses actions; de sorte qu'à l'époque même où les bons exemples manquaient le plus, il conservait au moins dans les esprits la semence et la force des bons préceptes.

Clotaire, pour effacer les traces des malheurs causés par les guerres civiles, rendit aux leudes des divers royaumes les biens dont ils avaient été dépouillés, abolit les impôts établis par Brunehaut, Théodebert et Thierry, fit rentrer dans son domaine les biens que des sujets rebelles avaient usurpés; et, pour assurer aussi la paix extérieure, accueillit favorablement les réclamations des Lombards qui demandaient à être affranchis du tribut de *douze mille écus d'or* qu'ils devaient payer annuellement à la France. Clotaire, de l'avis

des grands, les délivra de ce tribut au moyen du paiement de trois années qu'ils effectuèrent sur-le-champ.

Tous ces actes que les uns attribuèrent à la prudence, les autres à la faiblesse, firent jouir les Français d'un repos depuis long-temps inconnu pour eux; et leur reconnaissance donna au roi le plus pacifique le nom de Grand qu'ils avaient refusé à des princes belliqueux et conquérans.

Clotaire perdit en 620 la reine Bertrude, et, peu de temps après, épousa Sichilde dont il devint aussi jaloux qu'épris. On lui inspira des soupçons sur les liaisons secrètes de cette reine avec un sénieur nommé Boson; il le fit assassiner. Les mœurs de ce temps barbare comptèrent à peine cet acte de violence au nombre des crimes, et les contemporains n'en vantèrent pas moins Clotaire comme un prince doux et clément.

D'ailleurs toutes les taches de sa vie disparaissaient aux yeux des grands et du clergé, devant l'éclat que les concessions de ce prince répandaient sur eux. Clotaire avait rassemblé un cinquième concile à Paris en 615. Soixante-dix-neuf évêques

se trouvèrent dans cette assemblée avec un grand nombre de leudes des trois royaumes. Jusque là les plus grands abus s'étaient introduits dans l'élection des évêques par l'arbitraire des princes, par l'audace des leudes et par la cupidité des peuples; l'épiscopat se vendait, s'achetait; et vainement plusieurs papes et de saints prélats s'étaient fortement élevés contre les exemples fréquens de corruption et de simonie; le conseil réforma ces abus.

Il décida que l'élection des évêques serait librement et régulièrement faite par les suffrages des métropolitains, des évêques de la province, du concile provincial, du clergé et du peuple de la ville; tout choix dicté par un intérêt temporel devait être annulé: Clotaire modifia ce décret en y ajoutant l'autorisation nécessaire du roi pour confirmer l'élection.

Suivant d'autres décisions de ce concile qui fait époque dans notre histoire, on confirma l'abolition des impôts promise dans l'assemblée de Bonneuil; on défendit à tout évêque de désigner son successeur, et il fut interdit à tout clerc de se choisir un patron sans en prévenir son évêque. Le

roi seul fut excepté de cette prohibition, et ses lettres de recommandation conservèrent leur efficacité.

Le même concile décida que, hors les cas d'évidence et de flagrant délit, aucun magistrat laïque ne jugerait civilement ni criminellement les clercs, et que, même dans les cas précités, il ne pourrait juger les prêtres et les diacres. On ordonna que, dans les causes où se trouveraient à la fois impliqués des laïques et des ecclésiastiques, le tribunal serait mi-partie. On interdit aux juifs toute action en justice contre les chrétiens.

Par une autre disposition on décida que tout *cens additionnel*, contre lequel il s'éleverait de justes plaintes, serait revisé et réformé : on ordonna le maintien des péages établis par les rois Gontran et Sigebert ; toutes les concessions des rois, faites aux leudes et au clergé, furent irrévocablement confirmées. Enfin, par une disposition expresse, il fut ordonné que tout bien ou bénéfice, enlevé pendant les derniers troubles aux leudes et aux fidèles, leur serait restitué en totalité.

Le concile, frappé des scandales dont

le trône même avait donné souvent l'exemple, interdit, sous des peines sévères, tout mariage avec des religieuses, quand même, pour s'assurer l'impunité, le coupable aurait extorqué le consentement du roi.

On parut aussi vouloir poser quelques bornes aux abus de pouvoir commis par des évêques; on leur défendit d'envoyer des juges dans les provinces où ils avaient des possessions; ils furent obligés de choisir les juges sur les lieux. Enfin ce qui ne prouve que trop à quel point, comme nous l'avons dit, les jugemens étaient alors rendus irrégulièrement et arbitrairement, c'est qu'on se crut obligé de décider, par un article formel dans ce concile, que *nul ne pouvait être mis à mort par le juge sans avoir été entendu.*

Les avantages garantis au clergé et aux grands par les canons de ce concile, et qui prirent le nom de *capitulaires*, furent probablement peu sentis par le peuple qui n'en profitait pas; mais ils répandirent dans toute la partie riche, puissante et ambitieuse de la nation une satisfaction qui put faire illusion au roi; il se vit

entouré de bénédictions, d'hommages ; et jamais peut-être son trône ne lui parut plus élevé qu'au moment où ses prétendus fidèles en minaient la base et en détruisaient les marches

Les sénieurs austrasiens, que nous ne nommerons plus *sénieurs* mais *seigneurs*, puisqu'à cette époque ils commencèrent à n'être plus les anciens mais les dominateurs de la nation, fatiguèrent tellement Clotaire par leurs demandes réitérées de posséder dans leur pays un trône, une cour et un roi, qu'il leur donna son fils Dagobert pour régner sur eux.

Ce jeune prince, élevé par le savant évêque de Metz, Arnoul, était déjà cher au clergé ; aussi, à peine sorti de l'enfance, les prêtres vantaient sa piété, le disaient couvert de la faveur divine, et lui faisaient croire à lui-même que Dieu opérait des miracles pour lui manifester sa volonté.

On racontait et on croyait alors que, ce jeune prince étant à la chasse et voulant poursuivre un cerf qui s'était réfugié dans l'enclos d'une petite chapelle où l'on gardait les reliques de saint Denis, ses

chiens s'arrêtèrent inopinément, ne voulant ou ne pouvant pénétrer dans ce saint asile.

Quelque temps après Dagobert ayant désobéi au duc d'Aquitaine, l'un de ses gouverneurs, celui-ci résolut de le punir. Le prince, cherchant à éviter ce châtiment, se souvint de l'événement qui l'avait récemment frappé, et courut se cacher dans le même enclos où le cerf s'était dérobé à sa poursuite; vainement les gardes du roi voulurent l'y saisir, une force invisible les repoussa et les empêcha d'entrer dans l'enclos sacré.

Dagobert, pénétré de reconnaissance pour le saint qui l'avait protégé, conçut dès lors le projet qu'il exécuta depuis de fonder dans ce lieu une église et un monastère : telle fut, suivant les chroniques du temps, l'origine de la célèbre abbaye de saint Denis.

Plusieurs années après, le duc d'Aquitaine ayant été assassiné, ses fils négligèrent de poursuivre, comme ils le devaient, ses meurtriers. Dagobert les déclara indignes de posséder les biens d'un père qu'ils ne vengeaient pas, et il donna

ce riche héritage aux moines de Saint-Denis.

Les Huns, les Avares, les Saxons menaçaient l'Austrasie d'une invasion prochaine; et ce fut la crainte de cette irruption de tant de peuples barbares qui détermina Clotaire à céder aux vœux des Austrasiens, et à leur donner le roi qu'ils demandaient.

Dagobert fut placé par lui sous la prudente surveillance d'Arnoul, son instituteur, et de Pepin-le-Vieux, alors maire d'Austrasie. C'était l'aïeul du fameux Pépin qui, dans le siècle suivant, s'empara du sceptre des Français et détrôna la race Mérovingienne.

CHAPITRE HUITIÈME.

CLOTAIRE II, roi de Neustrie et de Bourgogne.
DAGOBERT son fils, roi d'Austrasie.

(623.)

L'administration sage et ferme du nouveau roi d'Austrasie lui attira de grands éloges; son nom devint célèbre en Europe; il dut cette gloire à ses trois ministres, Pépin, Arnoul et Cunibert, évêque de Cologne. Le caractère d'Arnoul était si révéré que le peuple de Metz voulut l'élire pour évêque, quoiqu'il fût marié et père de plusieurs enfans. L'autorité du roi appuya le vœu du peuple. La femme d'Arnoul consentit à se séparer de lui; elle se fit religieuse; et Arnoul, dégagé de ses liens, se vit porté malgré sa résistance sur le siége pontifical.

Digitized by Google

A cette époque les Francs commençaient à redouter un nouveau peuple dont la puissance faisait des progrès rapides : c'était la nation des Esclavons-Venedes ; on les appelait dans leur pays *Slaves*, nom tiré du mot *slava* qui signifiait *gloire*.

Les Esclavons, sortis des plaines glacées de la Suède et de la Prusse, s'étaient d'abord répandus en Scythie, en Sarmatie, bientôt jusqu'aux rives de l'Elbe. De là ils s'étendirent en Hongrie, en Bavière, en Dalmatie et dans les contrées connues jusqu'à présent sous le nom d'Esclavonie. Ce peuple était divisé en plus de trente tribus; quelques-unes, voulant s'établir dans la Carinthie et dans la Carniole, s'y trouvèrent soumises aux Avares ; mais, impatientes du joug, elles se révoltèrent sous les ordres d'un marchand français né à Sens et nommé Samon ; son courage le conduisit à la victoire, et son esprit à la domination. Par reconnaissance elles le proclamèrent roi ; et Samon, marchant de succès en succès, étendit promptement ses limites jusqu'aux frontières de la Thuringe.

Il avait quitté le commerce pour la royauté, et la religion chrétienne pour l'idolâtrie. Dégagé du frein qui aurait pu arrêter ses passions, il épousa, dit-on, douze femmes, dont il eut vingt-deux fils et vingt-cinq filles : tel était le nouvel ennemi qui menaçait alors les Austrasiens.

Le roi de France aurait dû attaquer ces barbares sans leur laisser le temps d'accroître leurs forces et d'affermir leur puissance ; mais, depuis un demi-siècle, les Francs étaient trop livrés aux troubles civils pour s'occuper avec constance des dangers extérieurs ; et leur désunion seule les empêcha de succéder aux Romains, et de se rendre maîtres de l'empire du monde, qu'aucun rival digne d'eux n'aurait pu alors leur disputer.

Clotaire, en donnant l'Austrasie à son fils, n'avait pas cru cesser de régner sur cette partie de la France ; un nouveau nœud semblait encore lui répondre de la docilité de Dagobert ; il venait de lui faire épouser Gomatrude, sœur de sa femme *Sichilde* : mais l'ambition ne respecta ni les chaînes du devoir ni les liens du sang ; les leudes austrasiens exigèrent

que leur roi réclamât les possessions qui appartenaient à leur royaume du temps de Brunehaut, de Childebert, de Thierry, et que Clotaire en avait séparées : le père et le fils se virent au moment d'être forcés par la turbulence de leurs grands de se faire une guerre impie ; mais, au moment où la rupture était près d'éclater, les deux rois se soumirent à l'arbitrage de douze seigneurs qui terminèrent leurs différends par un traité.

Clotaire céda aux Austrasiens presque toutes les terres qu'ils demandaient ; mais il garda Bordeaux, Toulouse, et une grande partie de l'Aquitaine. Arnoul, blessé de ces débats scandaleux, et fatigué de ces intrigues qui ne pouvaient convenir à sa piété, abandonna son évêché, renonça au ministère, quitta la cour et chercha dans la solitude, au fond des Ardennes, un repos que les mœurs du temps rendaient incompatible dans le monde avec la vertu.

Cunibert le remplaça dans la confiance des peuples et dans la faveur du roi. Le maire de Bourgogne, Varnachaire, mourut cette même année. Les grands rassemblés, prévoyant peut-être que les

maires deviendraient de nouveaux rois plus redoutables que ceux dont ils ne semblaient être que les ministres, ne voulurent point élire de successeur à Varnachaire; et Clotaire, depuis ce moment, gouverna seul cette contrée jusqu'à sa mort. *

La France était pacifiée au dedans; ce repos fut court : la révolte des Saxons la força bientôt de courir aux armes. Berthold, duc et chef de ce peuple belliqueux, refusa de payer le tribut qui lui était imposé; et, fier des forces nombreuses qui l'entouraient, il envoya au roi de France un défi hautain.

Dagobert, sans attendre les secours que lui promettait son père, marcha contre les rebelles, avec plus d'ardeur que de prudence. Surpris, attaqué, investi, il opposa vainement une opiniâtre résistance au nombre et au courage des Saxons; après des prodiges de valeur, vaincu et blessé, il se vit forcé à la retraite; il rendit compte à Clotaire de ce désastre, et, pour lui prouver que la race de Clovis n'était point

* 628.

dégénérée en lui, il lui envoya des fragmens de son casque brisé, et une touffe de ses cheveux souillée de sang.

Clotaire se livrait dans les Ardennes au plaisir de la chasse, passion favorite des princes francs. Saisi de douleur et de colère à la lecture des lettres de son fils, à la nouvelle de sa défaite, et à la vue de son sang, il appelle aux armes tous ses leudes, rassemble tous les Francs, leur demande vengeance, marche rapidement contre les Saxons, les atteint près du Veser, et leur livre bataille.

La fortune était indécise, la victoire vaillamment disputée; au milieu de la mêlée, Clotaire aperçoit Berthold, et s'élance sur lui : « Roi de France, crie le » duc, arrête-toi; évite un combat qui » ne peut tourner à ton avantage. Si je » succombe, à peine se souviendra-t-on » que tu as tué un de tes vassaux; et si » tu tombes sous mes coups, tu me don- » neras la gloire d'avoir vaincu le plus » puissant roi de la terre. »

Clotaire, sans lui répondre, l'attaque, le presse, le renverse, tranche sa tête et la fait placer au bout d'une lance. La vue

de ce sanglant trophée remplit les Français d'enthousiasme et les Saxons de terreur; il semble que ceux-ci ont perdu leur courage avec leur chef; ils ne peuvent ni combattre ni se retirer. Clotaire profite de leur désordre, les disperse, les poursuit et en fait un affreux carnage.

Les historiens de ce temps barbare n'auraient point cru ce triomphe assez beau, s'ils ne l'avaient terni en s'efforçant de le rendre honteux et féroce; ils racontent que le roi, insatiable de vengeance, extermina les vaincus, et n'accorda la vie qu'à ceux dont la taille n'excédait point en hauteur la longueur de son épée.

Revenu en France, le roi éprouva qu'il lui était plus facile de vaincre ses ennemis que de gouverner ses sujets. Au moment où il jouissait paisiblement de la victoire dans son palais de Clichy, il apprend que les serviteurs d'Égina, son favori, ont tué l'intendant de son fils Aribert, et que le prince et ses amis veulent punir les meurtriers défendus vivement par un grand nombre de seigneurs.

Malgré les ordres du roi, et aux portes de son palais, les deux partis, rangés en

bataille, se disputent la colline de Montmercure, aujourd'hui Montmartre, qui les séparait.

Le roi ne peut empêcher ce criminel combat qu'en sortant armé, à la tête d'une troupe de leudes fidèles, et en menaçant de charger lui-même celui des deux partis qui commencerait l'attaque; on bravait son sceptre, on se soumit à son épée.

L'année 628, qui termina le règne de Clotaire, devint dans l'Orient une époque mémorable par la mort de Mahomet, de ce prophète guerrier dont les dogmes et le glaive dominèrent bientôt une moitié du monde et menacèrent d'envahir l'autre.

Clotaire fut enterré dans l'église de Saint-Germain-des-Près; il avait régné quarante-quatre ans. Meurtrier de Brunehaut à laquelle il avait faussement imputé tous les crimes de Frédégonde, assassin des fils de Thierry, il fut cependant nommé juste, clément, et même *débonnaire* par ses contemporains, toujours disposés par leurs mœurs à excuser les crimes politiques.

Au reste on doit convenir que ce prince,

cruel par ambition avant de parvenir au trône, se montra modéré après son élévation. Il était vaillant, instruit; ses concessions et ses largesses aux grands, ses libéralités pour les églises et pour les monastères lui attirèrent la reconnaissance des seigneurs et les éloges d'un clergé qui seul tenait alors le burin de l'histoire.

Digitized by Google

CHAPITRE NEUVIÈME.

DAGOBERT Ier, ROI DE NEUSTRIE, D'AUSTRASIE ET DE BOURGOGNE.
CHARIBERT OU ARIBERT SON FRÈRE, ROI D'AQUITAINE.

(628.)

Dagobert, au moment de la mort de son père, se hâta de réunir sous son pouvoir toutes les parties d'un royaume que la jeunesse de son frère l'empêchait de lui disputer.

Aribert n'opposait que d'impuissantes plaintes à cette violence ; mais ses plaintes émurent cependant en sa faveur un grand nombre de seigneurs disposés à embrasser sa cause. Dagobert, pour éviter de grands troubles, écouta leurs réclamations ; conformément à leur avis, il céda à son frère l'Aquitaine, l'Angoumois, l'Agenois, le

Périgord, le Languedoc; et le jeune roi d'Aquitaine établit son trône à Toulouse.

L'un des leudes les plus puissans alors, Brunulphe, avait rallié à la cause d'Aribert un grand nombre de seigneurs. Dagobert, qui redoutait son influence, le fit assassiner par trois leudes qui lui étaient dévoués; car les rois francs avaient mis la domesticité en honneur, et leurs nobles écuyers, chambellans, pannetiers, sénéchaux exécutaient servilement et sans examen tous les ordres de ces maîtres barbares.

La reine Gomatrude, parente des maires du palais Pepin et Cunibert, favorisait secrètement les prétentions de l'Austrasie qui se voyait avec peine réduite à l'état de province. Cette princesse devint odieuse aux Neustriens, et leurs intrigues décidèrent le roi à la répudier; il épousa Nantilde, une de ses suivantes, et déclara que sa résidence serait constamment fixée en Neustrie. Depuis ce moment Ega, maire du palais de Neustrie, jouit exclusivement de la confiance du roi et presque du pouvoir royal.

Cunibert fut congédié, et si Dagobert laissa la place de maire d'Austrasie à Pepin, ce fut plutôt par crainte que par affection. * Nantilde, qui avait détrôné Gomatrude, devint promptement elle-même victime de l'inconstance de Dagobert; il la renvoya et prit pour femme une Austrasienne remarquable par sa beauté, et nommée Ragnetrude; celle-ci ne peut à son tour le fixer long-temps; deux autres reines parurent successivement sur le trône et partagèrent l'amour du roi avec un grand nombre de maîtresses : ainsi des passions sans frein prirent sur lui l'empire que ses sages ministres avaient perdu.

Dagobert était entraîné par ses vices sur la pente rapide qui conduit les princes à la tyrannie. On lui aurait pardonné ses dissolutions; mais comme elles le rendirent bientôt avide et insatiable d'argent, les grands, qui ne recevaient plus de dons, et qui se voyaient menacés d'impôts, commencèrent à prendre l'alarme. Malgré la licence de ses mœurs, Dagobert avait été

* 630.

nourri dans la crainte de l'église : le clergé lui fit entendre une voix sévère; saint Amand, évêque de Tongres, et dont on révérait la piété, parla courageusement au roi de ses désordres, et parvint à lui inspirer tant de frayeur ou de repentir, qu'il renoua ses premiers liens, rappela Nantilde dans son palais, et depuis lui demeura toujours fidèle.

Comme il avait un fils de Ragnetrude, il pria son frère Aribert de tenir ce jeune prince sur les fonts de baptême; Aribert y consentit, et se réunit à lui dans la ville d'Orléans pour cette cérémonie. Revenu ensuite à Toulouse il mourut subitement ainsi que son fils Chilpéric.

On était alors si accoutumé aux crimes politiques que Dagobert fut soupçonné d'avoir empoisonné son frère et son neveu, parce qu'il profita de leur mort: il réunit en effet l'Aquitaine à son sceptre. Cependant Chilpéric laissait un enfant nommé Boggis, qui devint duc d'Aquitaine et tige de la maison d'Armagnac, éteinte, dit-on, par la mort du duc de Nemours, tué en 1503 à la bataille de Cérisolles.

Digitized by Google

CHAPITRE DIXIÈME.

DAGOBERT SEUL.

(631.)

Les Esclavons continuaient toujours à s'étendre aux dépens des peuples tributaires de l'empire français. Leurs armes victorieuses menaçaient à la fois toute la Germanie, les Gaules et l'Italie. Leurs courses perpétuelles interceptaient les communications, et opprimaient le commerce. Dagobert, pour les combattre, joignit ses forces à celles des Allemands et des Lombards. Mais avant de commencer la guerre, le roi des Français envoya un de ses leudes demander à Samon une éclatante réparation des griefs dont il avait à se plaindre. Le roi des Esclavons

refusa toute satisfaction, à moins que Dagobert ne voulût lui garantir ses possessions, reconnaître son indépendance, et conclure avec lui un traité d'alliance.

» Un tel traité est impossible, dit alors » avec une hauteur grossière l'envoyé fran- » çais ; il ne peut exister aucune amitié » entre un peuple chrétien et des chiens » de païens. »

« Vous nous accusez, répliqua Samon, » d'insulter à Dieu par notre croyance ; » et nous, avec plus de raison, nous vous » reprochons de l'outrager par votre con- » duite. Au reste puisque vous nous ap- » pellez chiens, vous nous reconnaissez » le droit de vous mordre, et nous vous » mordrons cruellement. »

Un tel langage et de tels négociateurs ne pouvaient que hâter la guerre ; elle éclata. Samon, attaqué par trois armées, fut obligé de diviser la sienne en trois corps : les deux premiers, opposés aux Allemands et aux Lombards, éprouvèrent de sanglans échecs. Le roi des Esclavons, à la tête du troisième, fut plus habile ou plus heureux. Les Austrasiens fuirent de-

vant lui; et il les poursuivit jusqu'en Thuringe. On attribua cette déroute des Français au mécontentement des leudes austrasiens, qui demandaient un roi, et ne pouvaient s'accoutumer à l'espèce de dépendance où les tenait la Neustrie.

A peu près dans le même temps plusieurs tribus bulgares, chassées de leur pays par les Avares, demandèrent un asile à Dagobert; il parut vouloir les établir en Bavière; mais les Bavarois, redoutant de pareils hôtes, et bravant les ordres du roi, ou, selon quelques auteurs, les exécutant trop servilement, dispersèrent perfidement ces malheureux, et les égorgèrent avec autant de lâcheté que de barbarie.

L'autorité royale était encore moins respectée et paisible alors en Espagne qu'en France. Un des seigneurs les plus puissans de ce pays, Sisenand, conspirait contre le roi Suintila et voulait lui ravir le trône. Dagobert soutint le parti de ce rebelle, qui, pour acheter sa protection, lui avait promis un vase d'or du poids de cinq cents livres, autrefois donné par Aétius au roi des Visigoths Thorismond, après la défaite d'Attila.

Les Français franchirent les Pyrénées. Sisenand, par leur secours, remporta la victoire, et s'empara du sceptre. Fidèle en apparence au traité conclu, il livra le vase promis ; mais les Français qui l'emportaient en furent dépouillés dans leur route par les Visigoths qui leur avaient tendu une embuscade. Dagobert, irrité de cette trahison, éclata en menaces. Sisenand savait que ce prince était plus avare que belliqueux ; il sut l'apaiser en lui envoyant deux mille livres d'argent.

On aurait cru que Dagobert, afin de ne pas démentir le sang de Clovis, se serait hâté de marcher contre les Esclavons pour réparer la honte de sa défaite, il en conçut probablement l'idée ; mais, craignant d'être mal soutenu par l'Austrasie mécontente, il chercha d'autres armes pour se venger, et accepta les offres des Saxons qui lui promirent de combattre pour lui s'il voulait les affranchir du tribut qui leur était imposé. L'heureux Samon fut encore vainqueur de ces nouveaux ennemis; et Dagobert, justement effrayé des progrès croissans d'un adversaire qu'il avait d'abord dédaigné, crut alors devoir céder aux

conseils unanimes des évêques et des grands. Il donna le royaume d'Austrasie à son fils Sigebert qui partit pour Metz avec un riche trésor, des ameublemens magnifiques et une grande quantité de vases précieux.

Cunibert, évêque de Cologne, et le duc Adalgise gouvernèrent l'Austrasie sous le nom du jeune roi. Les Austrasiens satisfaits prirent les armes avec zèle; et leur courage, uni à celui des Saxons, força enfin les Esclavons à la retraite et au repos.

L'élévation de Sigebert inspirait à la reine Nantilde une vive inquiétude pour le sort d'un fils nommé Clovis qu'elle venait de donner au roi. Dagobert, pour la rassurer, déclara publiquement, au milieu de ses grands rassemblés, que Clovis, après sa mort, posséderait la Neustrie et la Bourgogne, et que Sigebert aurait pour son partage l'Austrasie, l'Aquitaine et la Provence.

En 634 la tranquillité dont jouissait enfin le roi fut troublée par une nouvelle révolte des Gascons. Les forces envoyées contre eux par Dagobert défirent et soumirent les rebelles.

Cette courte dissension avait fait concevoir aux Bretons l'espoir d'en profiter pour secouer totalement le joug de la France. Déjà leur duc Judicaël se montrait menaçant ; à la tête d'une forte armée. Dagobert préférait les négociations aux armes ; il envoya au duc son favori Eloy, homme sage, habile, adroit, qui de la profession d'orfèvre s'était élevé à la plus grande fortune et aux plus hautes dignités ; son habileté le classa au nombre des plus riches de la terre, et sa vertu le plaça dans le ciel au nombre des saints. Trésorier de la cour, ministre du roi, il devint depuis évêque de Noyon ; et cet homme singulier, destiné à concilier les choses les plus communément inconciliables, sut à la fois acquérir et conserver la faveur royale, la confiance populaire, l'estime de l'église, l'amitié des riches et l'affection des pauvres.

Eloy convainquit promptement Judicaël du péril auquel il s'exposait en attirant sur lui toutes les forces du roi de France, que l'éloignement des Esclavons et la soumission des Gascons le laissaient libre de réunir contre lui. Le duc effrayé

non-seulement posa les armes, mais il consentit même à se rendre au palais de Clichy pour implorer la clémence de Dagobert.

Le duc des Gascons, Egina, y vint aussi dans le même but. Le roi se montrait encore tellement irrité contre eux, qu'ils se crurent obligés de chercher dans l'abbaye de Saint-Denis un asile contre son ressentiment; mais au bout de quelques jours son courroux feint ou réel s'apaisa. Les deux ducs obtinrent leur grâce, et furent admis au pied du trône où ils prêtèrent serment de fidélité.

Une anecdote en apparence insignifiante et rapportée par les chroniques du temps peut donner une juste idée de la déférence et même du respect que le clergé obtenait alors non-seulement des grands, mais encore des rois. Le duc de Bretagne, invité par Dagobert au banquet royal, refusa cette invitation pour dîner chez le chancelier, vénérable personnage connu sous le nom de Saint-Ouen; le roi ne parut ni offensé ni même surpris de ce refus.

Les dernières années du règne de Dago-

bert furent tranquilles. La France, délivrée des troubles intérieurs qui l'avaient si long-temps déchirée, était redoutée par les Visigoths, les Lombards et les Saxons. Rome désirait son appui, Constantinople son amitié; et les ambassadeurs de Dagobert avaient renouvelé en 630 avec l'empereur Héraclius l'ancienne alliance conclue entre la France et l'Empire.

Cette tranquillité, les relations des Français avec l'Asie, la Grèce, l'Italie, l'Afrique et l'Espagne, les tributs payés par les peuples de la Germanie, les dons gratuits des Français, le cens imposé aux Gaulois tributaires, l'étendue du domaine royal et pardessus tout la sage économie de Dagobert, entourèrent son trône d'une richesse inconnue à ses prédécesseurs, et qui éblouit tellement les yeux des peuples étonnés, que son nom s'est conservé jusqu'à nous dans les traditions et dans les chants populaires qui célèbrent encore sa magnificence, son fauteuil, son trône d'or et même la riche ceinture d'Eloy son ministre.

Dans l'année 638, Dagobert, qui habitait une de ses maisons de plaisance à Épinay, tomba malade, et, sentant sa

fin approcher, se fit transporter à Saint-Denis où il mourut âgé de trente-huit ans. Avant d'expirer, ce roi, rassemblant autour de lui les seigneurs et les évêques présidés par Ega, maire du palais de Neustrie, leur recommanda la reine Nantilde et ses fils Sigebert et Clovis.

On peut être surpris de voir inscrit dans les fastes de la gloire un règne qui ne nous retrace presqu'aucun acte glorieux ; mais alors la renommée des princes se mesurait sur le nombre et l'étendue des donations. Le clergé écrivait l'histoire ; sa reconnaissance plaça Dagobert au nombre des rois les plus sages et les plus vaillans.

Au reste il faut convenir que la tranquillité intérieure de la France, sous son règne, est une preuve de la sagesse de son caractère et de l'habileté de ses ministres. Si nous en croyons l'auteur des *Gestes* des Francs, le luxe du palais de Dagobert égalait celui de la cour de Constantinople ; mais si l'or, les pierres précieuses et l'argent y brillaient comme on le dit, il n'en est pas moins vrai que les lumières s'y éteignaient graduellement, et que le voile de l'ignorance épaississait de plus

en plus les ténèbres qui enveloppaient toute l'Europe; et depuis cette époque notre histoire devient obscure et notre chronologie tellement incertaine que les uns placent la mort de Dagobert en 639 et les autres en 643.

Digitized by Google

CHAPITRE ONZIÈME.

ROIS FAINÉANS, OU RÈGNE DES MAIRES DU PALAIS.
PEPIN ET SON FILS GRIMOALD, MAIRES D'AUSTRASIE, LA GOUVERNENT SOUS LE NOM DU ROI SIGEBERT.
EN NEUSTRIE CLOVIS II, ROI, EGA, PUIS HERCHINOALD, MAIRES.

(639.)

Nous sommes enfin arrivés à l'époque la plus humiliante pour la nature humaine. Toutes les traces de l'antique civilisation avaient disparu ; les lois étaient sans force, les rois sans pouvoir, les grands sans frein, les riches sans pitié, les prêtres sans mœurs ; les guerriers combattaient sans art, s'égorgeaient sans raison, fuyaient sans ordre, et, infidèles à leur serment, ne connaissaient de droit que la force ; la guerre ne donnait plus de gloire, ni la paix de repos.

Les Francs, en sortant de leur état sauvage, avaient perdu les vertus de l'indépendance; les Gaulois, conquis par eux, voyaient s'éteindre journellement les lumières grecques et romaines, qui, jusqu'à la chute de l'empire, avaient éclairé et embelli l'âge de leur décadence. En changeant de maîtres, ils avaient perdu leurs monumens, leurs richesses, leur industrie, et leur servitude s'était aggravée.

Partout régnaient le crime, l'ignorance, l'anarchie; et le résultat de la conquête n'était pour la Gaule opprimée qu'un pacte funeste entre la barbarie d'un peuple sauvage et la servilité d'une vieille nation corrompue, entre la souple bassesse des courtisans romains, l'ambition belliqueuse des féroces Germains et l'insatiable avidité d'un clergé qui, abandonnant les voies de l'Evangile pour celles de la fortune, sacrifiait les intérêts du ciel à ceux de la terre, et la religion qui élève l'âme aux superstitions qui la dégradent.

On peut remarquer cette tendance rapide à la démoralisation générale dès les premiers pas du conquérant des Gaules, et dans les premiers actes des évêques

courtisans dont les vœux favorisaient ses armes. Un Romain nommé Claudius, accusé de sacrilége, voulait obtenir un évêché, quoiqu'il ne fût pas encore dans les ordres; il avait emprunté une somme considérable pour acheter cette dignité que le roi Clovis consentait à lui vendre. Saint Remy, chargé de l'exécution de ce contrat honteux, obéit, imposa une légère pénitence à Claudius pour expier son sacrilége, lui conféra l'ordre de la prêtrise, et chargea les évêques de Paris, de Sens et d'Auxerre de le sacrer. Ces évêques adressèrent à Remy, sans ménagement, de vifs reproches sur sa scandaleuse complaisance. « Seigneurs vraiment saints, et » frères bienheureux, leur répondit l'ar» chevêque, vous m'accusez injustement » de m'être laissé corrompre pour trans» gresser les lois ecclésiastiques. Je n'ai » reçu aucun présent; mais j'ai cru de» voir me conformer à la volonté d'un » roi défenseur et propagateur de la foi » catholique. Vous déclarez que ses or» dres sont en opposition avec les lois » canoniques; mais êtes-vous donc revêtus » du souverain sacerdoce pour en décider

» ainsi? et notre devoir n'est-il pas d'obéir
» en tout aux ordres du chef des peuples,
» du protecteur de la patrie et du triom-
» phateur des nations? »

La voix d'une piété éclairée et celle d'une vertu courageuse auraient seules pu servir de digues à l'orgueil d'un vainqueur qui venait de briser les armes des Romains, des Bourguignons, des Allemands et des Visigoths. Il n'est donc point étonnant que le roi des Francs, enivré de sa gloire, ait si promptement détruit la liberté des vainqueurs comme celle des vaincus, puisque l'Église même ne lui fit entendre que le langage de la flatterie.

Il soumit à son pouvoir ses fiers compagnons d'armes, en les associant à sa tyrannie, et le clergé, en achetant son obéissance par des richesses corruptrices; bientôt on ne vit plus dans les champs de Mars qu'une vaine ombre des mœurs et de l'indépendance si renommée des nations germaines.

Ce reste même de respect pour les formes de la liberté s'évanouit presque entièrement sous les enfans de Clovis; on les vit se livrer sans frein à tout le délire du

pouvoir arbitraire et à tous les excès des débauches les plus scandaleuses. Chacun de ces princes entretint magnifiquement dans sa cour trois ou quatre épouses dont les couronnes décoraient en vain la honte, et qui se voyaient publiquement insultées par un grand nombre de concubines.

Peu de pontifes osèrent blâmer ces désordres : saint Germain fut presque le seul qui osa élever la voix pour les faire cesser; il excommunia le roi Caribert que sa vertu ne put ni effrayer ni corriger.

La défection du clergé qui avait abandonné la cause de l'empire pour soutenir celle des conquérans, et l'exemple qu'il donna aux vainqueurs mêmes d'une obéissance passive, furent récompensés par des priviléges et par des richesses aussi contraires aux lois de l'Evangile qu'aux intérêts de la puissance temporelle.

Le luxe et l'ambition corrompirent promptement les mœurs; la morale fut séparée de la religion, et l'église adopta des règles de conduite opposées à celles que lui avait prescrites son auguste fondateur.

Au lieu de servir d'appui aux opprimés, les prêtres s'associèrent aux oppresseurs;

les portes du ciel, dont ils prétendaient disposer, parurent dès lors étroites pour les pauvres et larges pour les riches; et bientôt, pour se faire pardonner des vices honteux, des crimes mêmes, et pour s'assurer dans une autre vie un bonheur éternel, il suffit de donner aux églises et aux monastères une partie des biens les plus mal acquis.

Aussi, comme nous l'avons déjà vu, Chilpéric, indigné de la puissance et de la richesse du clergé, disait : « Ce ne sont » plus les rois mais les évêques qui rè-» gnent. »

Plus les pontifes s'écartaient dans leur conduite des vertus et de la piété dont ils devaient offrir les plus parfaits modèles, et plus ils osaient se parer avec orgueil de ces mêmes vertus dans les titres dont ils se décoraient mutuellement.

Au mépris de l'humilité évangélique, ils se donnaient sans pudeur les titres de *saints*, *vraiment saints*, *seigneurs saints*, *illustres papes*, *et très-dignes du siége apostolique;* et tandis qu'ils se livraient sans mystère aux voluptés terrestres, aux intrigues de l'ambition et aux turpitudes

de la simonie, que leur reprochait avec tant de force Grégoire-le-Grand, ils préjugeaient les arrêts du ciel et s'arrogeaient présomptueusement les palmes de la foi et les titres vains de *votre sainteté* et de *votre béatitude*.

Cependant quelques lumières brillèrent encore au milieu de ces ténèbres, et parmi tant de saints, usurpateurs de ce nom, l'église des Gaules en posséda de véritables; elle put offrir à la postérité les noms honorables de Grégoire de Tours, de Vaast d'Arras, de Gildar à Rouen, d'Avitus à Vienne, de Césaire dans Arles, de Firmin à Uzès, de Fortunat à Poitiers, de Germain à Paris, de Malo en Bretagne, d'Éloy à Noyon, de Lô à Coutances, de Maur, disciple de saint Benoît, et de Rémy même, dont les longues vertus ne purent être ternies par sa condescendance pour un héros auquel il avait d'abord donné de sages et de pieux conseils.

Les efforts de ces pontifes vertueux et l'autorité de quelques papes dont le mérite fonda la puissance, opposèrent fréquemment quelques digues au torrent de la corruption; mais longtemps leurs tentatives furent vaines : les plus violentes passions

rendaient alors les grands et le clergé sourds à la voix de la vérité.

Dans un seul siècle on rassembla quarante conciles, où l'on rendit de nombreux décrets contre la simonie, les incestes, le divorce, l'idolâtrie, et pour la réforme des mœurs; plusieurs évêques mêmes y furent condamnés. Mais si la loi évangélique était invoquée dans ces assemblées, les membres qui les composaient, à peine séparés, oubliaient les préceptes qu'ils venaient de rappeler au peuple, et, revenus dans leur palais, se livraient sans frein aux désordres des seigneurs francs qu'ils imitaient, s'adonnant comme eux au luxe, à la domination, aux festins, aux plaisirs illicites, à la chasse, et même quelquefois aux armes.

L'autorité des papes était encore dans ce temps trop contestée pour réprimer cette licence; en vain Grégoire-le-Grand voulut ambitieusement rétablir la domination de Rome chrétienne sur les ruines de Rome païenne; les évêques défendaient leur indépendance, les rois leur autorité; et l'on vit même, à l'époque où la question des *trois chapitres* divisa l'Eglise, le roi Childebert exiger du pape qu'il lui envoyât et lui soumît sa profession de foi.

Au reste, si dans ce temps la morale du clergé se ternit, son autorité, loin d'en être affaiblie, s'accrut graduellement; il profita des troubles de l'État, des querelles des princes, des rivalités des grands et de l'oppression des peuples; et comme au fond il restait seul conservateur des lois de l'Evangile et des lois romaines, il fut à la longue regardé comme la seule force constante dans l'État, et l'Eglise devint, malgré les vices de ses ministres, le seul espoir du malheur ainsi que le dernier asile de la justice terrestre et de la justice divine. On préféra les arrêts des tribunaux ecclésiastiques, fondés sur le code de Théodose, aux sentences capricieuses des comtes, des leudes et de leurs rachimbours et scabins.

Enfin l'établissement des moines mêmes, qui dans la suite ouvrit la porte à tant d'abus, et donna tant de légions à l'ambition des papes, rendit, dans les premiers temps, de grands services à l'humanité; l'ordre de Saint-Benoît, fondé par saint Maur son disciple, et qui se répandit rapidement sur toute la surface de la Gaule, ouvrit de nombreux asiles aux proscrits, prodigua de puissans secours à la misère,

sauva du naufrage général quelques restes de la science des anciens, et répara par le travail et par la culture les désastres que des guerres continuelles versaient depuis un siècle sur les champs devenus stériles.

Les leudes et les principaux guerriers des Francs, enflammés par l'amour de la liberté tant qu'ils avaient été réunis en corps de nation, semblèrent l'oublier dès qu'ils furent dispersés dans le pays conquis, et ils se livrèrent exclusivement à l'ambition des dignités, à l'avidité du pillage et à l'orgueil du pouvoir.

Les fils de Clovis profitèrent de ces penchans honteux pour les asservir; ils achetèrent leur sujétion en leur prodiguant les titres et les terres de leurs domaines; ainsi les Francs, autrefois égaux, pauvres et libres, devinrent nobles, riches, oppresseurs et opprimés.

Sous leur tyrannie toutes les cités gémirent, toutes les campagnes furent dévastées, les sénats des villes, les municipes disparurent; le peuple fut rabaissé au niveau des animaux les plus vils : partout la force remplaça le droit. Les écoles furent désertes; les légendes remplacèrent

l'histoire, et les lettres, comme la terre, restèrent sans culture.

La Gaule, qui, dans les quatrième et cinquième siècles, se vantait encore de posséder des savans et des poètes tels qu'Eutrope, Ausonne, Pallade, Ambroise, Sulpice Sévère, Paulin, Victor, Marcellus, Salvien, et Sidonius Apollinaris, vit tous ces flambeaux tomber et s'éteindre sous la terrible hache des Francs ; à peine resta-t-il assez de lumières pour répandre une pâle clarté sur l'étendue et les progrès de ce fléau destructeur.

« Il est temps, disait déjà l'évêque Avi-
» tus dans le sixième siècle, il est temps
» de renoncer à la poésie ; bientôt il n'exis-
» tera plus personne qui puisse goûter le
» charme des vers et sentir leur har-
» monie. »

Soixante ans après, Grégoire de Tours s'exprimait ainsi : « On ne cultive plus,
» dans les villes de la Gaule, les lettres ni
» les arts ; les sciences déclinent et dépé-
» rissent. Dans ce malheureux siècle où
» nous vivons, l'amour de l'étude s'éteint
» de plus en plus ; avant peu il n'existera

» plus d'hommes capables de transmettre
» à la postérité nos événemens les plus
» mémorables. »

Cette barbarie, qui fut ensuite organisée et non adoucie par la féodalité, fit disparaître de l'Europe l'ordre, la justice, la raison, déprava les mœurs, dessécha les âmes, dénatura même la religion et assoupit presque totalement les facultés intellectuelles, qui ne se réveillèrent plus qu'au bruit des armes et à la voix des passions les plus basses et les plus cupides.

Les Francs, en entrant dans la Gaule, avaient d'abord adouci le sort des esclaves. Suivant leurs mœurs, la servitude corporelle, en usage chez les Romains, fut convertie en servitude de la glèbe; mais si cette révolution releva le sort des serfs, elle abaissa celui des Gaulois libres, en mettant en honneur la domesticité.

Le puéril orgueil de ces chefs barbares, méprisant l'agriculture et les travaux mécaniques, en fit le partage des esclaves, tandis qu'ils réservaient dans leur maison les emplois les plus serviles aux jeunes Francs et aux jeunes Gaulois les plus distingués.

La dignité du rang et l'étendue du pouvoir se mesuraient sur le nombre de ces nobles domestiques, dont le dévouement était la première vertu, et qui se chargeaient, si l'on en croit Grégoire de Tours, d'exécuter sans hésitation les ordres sanguinaires et les assassinats commandés par leurs cruels maîtres et par leurs féroces maîtresses.

Depuis cette fatale époque, coutumes, langage, opinion, tout changea. La fidélité domestique remplaça la vertu publique; le dévouement du vasselage tint lieu du patriotisme; un point d'honneur sanguinaire étouffa tout sentiment d'humanité; la vanité féodale prit la place de la fierté gauloise et romaine; enfin il devint *honteux de travailler et honorable de servir.*

Cette dégradation de l'espèce humaine fut portée à tel point, sous le règne des premiers successeurs de Clovis, qu'on vit en 584, au milieu de la capitale de la France, Chilpéric disposer à son gré du sort des habitans de cette ville. Le roi d'Espagne lui avait fait demander sa fille Sigonthe en mariage. *Chilpéric*, dit Grégoire de

Tours, *rentra aussitôt dans Paris et ordonna qu'un grand nombre d'hommes habitans des maisons soumises au fisc seraient enlevés de leurs demeures avec leurs familles et entassés dans des chariots pour servir de suite à la princesse.* Ces malheureux refusaient de s'expatrier, et cherchaient en vain à fléchir le tyran par leurs larmes; il les jeta dans les fers, dans la crainte que la fuite ne les dérobât à son pouvoir. On enlevait le fils à son père; la fille était arrachée des bras de sa mère; plusieurs se donnèrent la mort. La ville retentissait de leurs gémissemens et des malédictions dont ils chargeaient un roi barbare. La désolation était si grande dans cette cité qu'on pouvait la comparer à celle de l'Egypte, lorsque Dieu versa sur elle les plus cruels fléaux; enfin un grand nombre de personnes d'une naissance distinguée, forcées par cet ordre inhumain de renoncer à leurs familles et à leur patrie, regardant ce départ comme le terme de leur vie, léguèrent leurs biens aux églises et demandèrent que leur testament fût ouvert dès qu'on aurait appris l'entrée de la jeune princesse sur les terres d'Espagne.

Digitized by Google

Chilpéric n'aurait point voulu d'hommes de condition servile dans le cortége de sa fille. La disposition qu'ils faisaient de leurs biens, en partant, prouve qu'ils avaient joui de la liberté civile; d'ailleurs les termes de Grégoire (*multi vero meliores natu*) ne permettent aucun doute à cet égard, et ce fait démontre que le roi des Francs disposait alors arbitrairement du sort des hommes libres comme d'un mobilier.

Ce despotisme aurait peut-être duré dans l'Occident comme il s'est enraciné dans l'Orient à la honte de la nature humaine, s'il ne se fût appesanti que sur la tête des vaincus; mais l'ambitieuse Brunehaut, l'implacable Frédégonde, leurs époux et leurs enfans voulurent assujettir les conquérans à ce joug humiliant; ils firent poignarder les grands qui leur donnaient quelque ombrage; ils dépouillèrent les leudes des bénéfices qu'on leur avait d'abord prodigués. Soudain l'ancien orgueil des guerriers francs se réveilla, et, laissant les fers au peuple, ils conquirent au moins la liberté pour eux-mêmes; et comme on s'arrête rarement dans les attaques diri-

gées contre le trône, au lieu de se contenter de l'abaisser, ils le renversèrent.

Devenus indépendans, ils ne souffrirent point que les rois continuassent de l'être; leur couronne se changea en vain simulacre, et leur palais en prison; ils se virent déchus du commandement des armées et dépouillés de leurs propres domaines; les maires, élus par les grands, régnèrent sous leur nom; enfin les titres des actes publics et quelques cérémonies vaines et fastueuses rappelèrent seuls à la France qu'elle avait des rois.

Cette décadence de la race de Clovis date de l'avénement au trône de Clotaire II qui dut sa couronne à la ligue des leudes. Cette ambitieuse aristocratie laissa bien au roi Dagobert quelque autorité; mais elle était plus apparente que réelle; cette ombre du pouvoir disparut avec ce prince, et ses faibles enfans ne furent plus que les premiers esclaves des orgueilleux domestiques de leurs palais.

Clotaire et Dagobert, en sacrifiant forcément une partie de leur pouvoir aux grands, avaient cependant continué à leur inspirer quelque crainte. Dignes encore

de Clovis, ils se montraient comme lui soldats vaillans et juges sévères. Dagobert, parcourant sans cesse son royaume, avait, en plusieurs occasions, rendu justice aux hommes libres et réprimé la tyrannie des leudes. Il est vrai que, selon les mœurs du temps, cette étrange justice se manifestait plus souvent par des assassinats que par des condamnations légales. Mais enfin il n'en inspirait pas moins, par sa sévérité, une crainte salutaire aux nobles et une grande confiance au peuple.

Dagobert, superstitieux et prodigue, et pourtant jaloux de son pouvoir, s'il donna trop de richesses au couvent de Saint-Denis et à d'autres églises qu'il avait fondées, réprima fréquemment l'ambition et la cupidité d'une grand nombre d'évêques. De là vint la diversité des jugemens portés sur ce prince; les prêtres qu'il avait enrichis le placèrent dans le ciel, et ceux qu'il avait punis, dans les enfers.

Une sculpture représentait sur son tombeau, conformément à une légende du temps, l'âme de ce monarque emportée par le diable et délivrée par saint Denis, saint Maurice et saint Martin.

Sa mort fit disparaître toute ombre de respect et de crainte pour la race royale, et les nobles ne parurent plus voir dans ses descendans que des *insignes* du trône et des captifs couronnés.

Nous allons retracer rapidement le peu d'événemens que l'obscurité des temps nous a transmis sur les règnes de ces simulacres de rois, car ce fut à cette époque que le flambeau de l'histoire s'éteignit avec Frédegaire dans les Gaules; et jusqu'au moment où le secrétaire de Charlemagne, Eginard, répandit quelques nouvelles clartés sur ces siècles de ténèbres, on ne peut chercher et trouver de documens historiques que dans une foule de vieilles légendes absurdes, dont les auteurs ignorans et superstitieux confondaient sans cesse les lieux, les époques, altéraient les faits suivant leurs passions, et mêlant un petit nombre de vérités à une nuée de fables grossières, n'entretenaient la multitude abrutie que des largesses faites aux églises et des miracles opérés par des moines.

On sait au moins avec certitude que le roi Dagobert, en mourant, confia ses fils

et leurs Etats à deux ministres habiles et dignes de son estime : l'un était Ega, savant pour le siècle, et tellement instruit sur les lois romaines et les coutumes des Francs, que de toutes parts on accourait pour le consulter : l'autre se nommait Pepin ; son courage et son expérience le faisaient craindre par les grands et respecter par le peuple.

Dagobert, voulant profiter de leurs lumières sans avoir à redouter leur ambition, les garda constamment près de lui tant qu'il régna, et chargea du gouvernement de l'Austrasie le duc Adalgise, dont l'obéissance ne lui paraissait pas douteuse. Mais dès qu'on eut rendu à ce monarque les derniers honneurs, Pepin retourna en Austrasie, associa à son pouvoir son ami, le vertueux Cunibert, et fixa le siége royal du jeune Sigebert à Cologne.

Ega gouverna la Neustrie et la Bourgogne sous le nom de Clovis II. En 638, les maires des trois royaumes convoquèrent à Compiègne l'assemblée générale des Francs ; on y fit le partage légal des trésors et des Etats de Dagobert entre ses deux fils. Peu de temps après cet acte qui

assura pour quelques années le repos de la France, Pepin mourut, laissant le renom, trop rare dans tous les siècles, d'homme de bien et d'homme d'État.

Sa mort excita des troubles en Austrasie. Une partie des grands portait Grimoald, fils de Pepin, à la dignité de maire; les autres voulaient élire Othon, l'un des grands officiers du palais du roi. Cette rivalité remplit pendant trois années d'intrigues et de factions la cour du jeune Sigebert. Enfin, à la suite d'une querelle, Lothaire, duc des Allemands, ayant tué Othon, tous les suffrages se réunirent en faveur de Grimoald.

La mairie du palais, ou pour mieux dire le trône, devint depuis ce moment héréditaire dans la famille de Pepin. A cette époque la Germanie, voyant le sceptre des Francs s'affaiblir, crut le moment favorable pour secouer le joug. Le duc de Thuringe se révolta et contracta une alliance avec les Esclavons. Ce duc, nommé Rodolphe, ne tarda pas à voir les Austrasiens marcher contre lui. Son général, Faron, éprouva d'abord quelques revers, et Rodolphe, ralliant ses troupes, se re-

trancha dans une forte position; il y fut promptement investi par les Francs.

Le jeune Sigebert se montra dans cette expédition plutôt à la suite qu'à la tête de l'armée; la faiblesse de cet enfant royal, l'autorité encore incertaine du nouveau maire Grimoald relâchaient les liens de la discipline; la discorde régnait dans le camp français; au lieu de combattre on délibérait.

Cependant l'ordre est donné d'attaquer l'ennemi; quelques leudes obéissent et montent à l'assaut, les autres restent dans leurs quartiers. Rodolphe, instruit de ces dissensions, en profite, fait une sortie vigoureuse, renverse les colonnes françaises et les taille en pièces. Sigebert, loin de songer à réparer sa défaite par un courage digne de sa race, verse des larmes et obtient de Rodolphe, comme une grâce, la liberté de se retirer en France.

Tandis que l'Austrasie se voyait ainsi flétrie par la pusillanimité de son roi et par l'inexpérience de son maire, la Neustrie éprouva un autre malheur, elle perdit Ega dont la sagesse assurait son repos et sa prospérité; il mourut dans le palais de

Clichy. Les Neustriens lui donnèrent pour successeur Archinoald, lié par sa mère au sang de Dagobert.

L'enfance de Clovis II était encore protégée par sa mère, Nantilde, dont la sagesse et la douceur avaient fixé l'inconstance de Dagobert son époux, et qui s'était concilié l'affection du clergé, des grands et du peuple.

Cette reine, ayant appris que la Bourgogne, qui, depuis trente ans, n'avait point eu de maire, s'agitait pour en élire un, convoqua les grands de ce royaume dans la ville d'Orléans, et parvint à faire tomber leurs suffrages sur son parent Flaochat, leude prudent et sujet dévoué. Nantilde gouverna encore quatre années sans troubles, contenant, par sa modération plus que par sa force, une cour ambitieuse, un clergé cupide et deux peuples belliqueux.

Ce calme disparut avec elle; et depuis cette époque la France se vit divisée en deux nations presque ennemies, les Austrasiens et les Neustriens. La Bourgogne ne pouvait rester neutre dans cette longue querelle, et son maire s'unit à celui de

Neustrie pour s'opposer à l'ambition des Austrasiens.

Le nouveau maire de Bourgogne ne jouit pas tranquillement de sa nouvelle dignité ; il avait pris les armes pour réprimer la rébellion du duc de Transjurane. Les leudes des deux partis s'efforcèrent de les réconcilier et les contraignirent à jurer la paix sur les reliques des saints. Mais dans ces temps barbares le parjure suivait de près le serment, et les grands de Bourgogne s'étant rassemblés à Autun en 642 pour cimenter la paix, le duc de Transjurane fut assailli dans son logement par les serviteurs armés de Flaochat et d'Archinoald, qui le massacrèrent et pillèrent ses équipages.

Tandis que la France, ne conservant de vertu que la vaillance, semblait plutôt défendue par des brigands que par des guerriers, l'empire d'Orient, relevé quelques instans par les exploits d'Héraclius, retombait sous une honteuse tyrannie, et, précipitant par les querelles puériles des sectes religieuses sa rapide décadence, livrait sans défense l'Italie aux Lombards,

et l'Asie ainsi que l'Afrique à l'âpre courage des musulmans.

Les farouches successeurs de Mahomet, Abubecker et Omar, s'emparaient presque en courant de la Syrie, de la Perse, de la Phénicie, de la Palestine et de l'Egypte. Le glaive du roi-prophète ne rencontrait point d'obstacles; partout les peuples, fatigués du poids des impôts, du luxe des cours, de la basse tyrannie des eunuques, de la lâcheté des légions et des querelles sanglantes de l'Eglise, semblaient voler au-devant du joug de ces intrépides guerriers qui leur offraient un seul Dieu, un seul maître, des tributs légers, un repos constant sur la terre, d'éternelles voluptés et des houris immortelles.

Cette nouvelle puissance, parcourant la terre comme un torrent, paraissait devoir l'envahir tout entière. Le vieux monde civilisé se courbait sous le cimeterre sarrasin; il ne devait s'arrêter un jour que devant les phalanges sauvages des Francs, qu'un héros sut tirer momentanément de l'anarchie pour les ramener à la gloire.

Dans l'année 645 la Neustrie se vit désolée par le fléau de la famine; le conseil

de Clovis II se décida, pour acheter des grains, à recourir aux richesses des églises; il s'empara, dans ce dessein, des lames d'argent qui ornaient le tabernacle et la châsse de Saint-Denis. La disette cessa, les pauvres bénirent le roi, les moines le maudirent, et le clergé prétendit que, depuis ce moment, Dieu pour le châtier l'avait frappé de folie.

En 650 ou 654, car la chronologie manque dans ces temps vides de gloire, Sigebert, roi d'Austrasie, mourut; il fut d'abord enterré à Metz, et ensuite transféré à Nancy. Quelqu'abaissé que fût le trône, son fils Dagobert n'y monta pas sans difficulté; la race de Pepin se montrait déjà rivale de la race de Clovis. Le maire du palais, Grimoald, voulait l'éloigner du trône, prétendant que son propre fils, Childebert, avait été adopté par Sigebert, mais les grands et le peuple s'opposèrent à cette usurpation qui ne fut cependant que différée. Sigebert enrichit le clergé, favorisa le parti des grands, augmenta l'autorité des évêques et fonda douze couvens. Les moines lui accordèrent une place dans le calendrier: il n'en occupe aucune

dans l'histoire ; elle se tait aussi sur la vie de sa femme, nommée cependant Sonnechilde, c'est-à-dire, dans la langue des Francs, *Enfant du soleil.*

Digitized by Google

CHAPITRE DOUZIÈME.

CLOVIS II, ROI DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE.
DAGOBERT II, ROI D'AUSTRASIE.

(650.)

Dagobert, sous la tutelle d'un maire son ennemi, ne jouit que dix-huit mois d'une couronne à peine posée sur sa tête. Grimoald employa ce temps à gagner par des largesses les principaux leudes. Dès qu'il se crut assez fort, il fit raser le jeune roi par Didon, évêque de Poitiers, et le relégua en Irlande, où il vécut plusieurs années dans une obscurité peut-être plus heureuse que l'éclat passager dont le sort avait orné quelque temps sa faiblesse.

Sa mère, Sonnechilde, se retira en Neustrie sous la protection de Clovis. Grimoald plaça le bandeau des rois sur le front de son fils; mais cette audace excita l'indignation des peuples d'Austrasie. Ils for-

mèrent une conspiration contre lui, l'attaquèrent, le prirent et le livrèrent à Clovis, qui le fit juger par les grands; il fut condamné et exécuté. Childebert son fils périt ou disparut.

Clovis, après avoir puni l'usurpation, en profita; et loin de rappeler Dagobert de son exil, feignant d'ignorer le lieu de sa retraite, il réunit toute la France sous son sceptre, ou plutôt sous la puissance de son maire, Archinoald, qui gouverna ainsi les trois royaumes sans rivaux, car Floachat, maire de Bourgogne, venoit de mourir, et on ne lui avait point nommé de successeur.

CHAPITRE TREIZIÈME.

CLOVIS II, SEUL, ROI DE FRANCE.
ARCHINOALD, MAIRE DU PALAIS.

(653.)

On ne peut savoir si Clovis II mérita réellement, par la nullité de son caractère, d'être compté au nombre des rois fainéans, ou si ce fut le malheur des temps qui le contraignit d'obéir à ses vassaux, en rendant contre eux ses efforts impuissans. Ce qui pourrait lui faire supposer quelques vertus, c'est que sa mémoire fut attaquée par des leudes orgueilleux et par des prêtres cupides avec un acharnement que n'excite pas ordinairement la faiblesse.

Le peu de renseignemens que fournissent les légendes et les chroniques indique assez que ce prince tenta et s'efforça vai-

nement de soulager ses peuples et de mettre un frein à la tyrannie anarchique des grands : il n'était plus temps; cette aristocratie ignorante, fière et turbulente, poussait chaque jour des racines plus profondes; chaque leude se fortifiait dans son duché, dans son comté, dans son manoir, et ralliait autour de lui des partisans qui achetaient sa protection par leur dévouement; ainsi dans ce siècle de désordre chacun sacrifiait une partie de ses droits et de son indépendance dans l'espoir d'obtenir quelque repos ou quelque sûreté; les uns payaient ces biens par leurs armes, par leurs services; d'autres par des tributs; et les plus faibles par l'abandon total de leur liberté.

Ce fut ainsi que la nécessité fit naître, dans cette noblesse indisciplinée, une sorte d'hiérarchie qui devint dans la suite ce redoutable et monstrueux système féodal, dont l'Europe conserve encore de funestes traces, mais qui sauva peut-être alors les peuples européens, prêts à tomber dans l'état absolu de barbarie où se précipitèrent toutes les nations de l'Orient.

Une jeune esclave, aussi belle que ver-

tueuse, vint alors en France soutenir Clovis dans la lutte dangereuse qu'il entreprenait pour conserver aux Francs et aux Gaulois quelques restes de liberté. Issue du sang de l'un des princes saxons conquérans de l'Angleterre, et enlevée dans son enfance par des pirates, Bathilde avait été vendue au maire du palais Archinoald. Celui-ci, voulant unir ses deux captifs, la maria avec son roi. Clovis en eut trois fils, Clotaire, Childéric et Thierry. Le premier succéda à son père, et porta, sous la tutelle de Bathilde et sous la férule d'Archinoald, les couronnes de Neustrie et de Bourgogne; le second régna en Austrasie ou plutôt y vit régner sous son nom un leude nommé Ulfoald, que les Austrasiens choisirent pour maire du palais; le troisième, encore au berceau lorsque Clovis II mourut, n'eut aucune part à son héritage.

Le règne de Clovis avait duré dix-sept ans. L'auteur des *Gestes* croit que Clovis II mourut empoisonné; un acte qui lui avait cependant été dicté par la superstition fut regardé par les moines comme un crime. Il avait brisé, disaient-ils, *un os du bras de saint Denis*, pour le placer

dans un scapulaire qu'il portait toujours sur lui : mais son crime véritable était d'avoir pris une faible partie du superflu des trésors de l'église pour secourir le peuple désolé par la famine. Cette seule action le fit accuser de tous les vices par un clergé qui ne faisait alors consister la charité que dans les largesses faites non aux pauvres mais aux églises.

Dans ce temps de superstition et d'abrutissement, les campagnes, autrefois si fécondes, se changeaient en déserts stériles et les temples en palais magnifiques. Les hommes libres devenaient serfs; les prêtres, oubliant l'Evangile, transformaient les humbles serviteurs du Christ en courtisans mendians et en leudes orgueilleux et puissans ; ils distribuaient à leur gré la renommée sur la terre, la vie éternelle dans les cieux ; et la crédulité des peuples accroissait sans cesse leur pouvoir.

Les peuples ne s'informaient ni des motifs des lois, ni de ceux des déclarations de guerre, ni des clauses des traités de paix ; les seules nouvelles qui les intéressaient étaient celles de quelques reliques trouvées, de quelques miracles opérés par des fraudes

pieuses et de quelques dons magnifiques faits à leurs églises : aussi tous les princes s'efforçaient à l'envi, pour acquérir la gloire du temps, de se surpasser mutuellement en magnificence dévote et en largesses monacales; *comme si l'on eût alors*, dit un historien moderne, *décerné un prix d'avidité aux prêtres et de prodigalité aux rois.*

Digitized by Google

CHAPITRE QUATORZIÈME.

CLOTAIRE III, roi de Neustrie et de Bourgogne, agé de 5 ans.
Maires du palais, ARCHINOALD et ensuite EBROIN.
CHILDÉRIC II, roi d'Austrasie, agé de 4 ans.
ULFOALD, maire du palais.

(655.)

Deux enfans sommeillaient sur le trône; deux maires du palais gouvernaient la France; cependant l'orgueil de ces ministres se vit contraint de laisser quelque autorité à la reine Bathilde. Cette princesse avait soutenu ses fers avec courage; elle porta le sceptre avec dignité. Sa fermeté lui concilia le respect, et son humanité l'amour des peuples.

Fortifiée par les conseils de saint Léger, évêque d'Autun, et de Saint-Ouen, évêque

de Rouen, elle sut pendant dix ans contenir la turbulence des leudes et préserver son royaume des troubles auxquels l'exposait leur rivalité.

Avant son règne, les Gaulois ou les Romains libres payaient une capitation qui les ruinait; elle les en exempta; sa juste sévérité défendit aux juifs le commerce honteux qu'ils faisaient d'enfans chrétiens, vendus par la cupidité des seigneurs et par la misère des familles. Depuis long-temps les lois avaient contracté la coupable habitude de vendre les bénéfices ecclésiastiques; Bathilde les donna gratuitement au mérite et à la piété.

Cependant, cédant au torrent du siècle, elle enrichit le clergé, fonda un couvent de moines à Corbie, et un monastère de filles à Chelles; les moines bénirent sa prodigalité et les peuples ses vertus.

Sa déférence pour les évêques en attira un grand nombre à sa cour; leur présence, qui semblait devoir affermir son pouvoir, causa sa chute. Son amitié pour Léger, évêque d'Autun, excita la jalousie d'un nouveau maire du palais, nommé Ébroïn. Archinoald, auteur de la fortune de la

reine, venait de la priver en mourant de son plus ferme appui. Ébroin, calomniant cette vertueuse princesse, l'accusa d'entretenir un commerce criminel avec un évêque nommé Sigebrand : les grands irrités massacrèrent ce prélat; Bathilde, dégoûtée de l'ingratitude d'une cour et de l'inertie d'un peuple si peu digne d'elle, descendit du trône, et se fit religieuse à Chelles; là, elle vécut moins puissante, mais plus heureuse : une lâche envie lui enleva le sceptre; une reconnaissance tardive consacra sa gloire.

Délivré de son importune vertu, Ébroin devint le tyran de la Neustrie et de la Bourgogne; mais, pour arriver au pouvoir absolu, il osa se frayer une route nouvelle. Ce Marius des Francs, prenant le masque populaire, parut embrasser la cause des hommes libres contre la domination des grands; et le peuple, toujours aveugle instrument des ambitieux qui flattent sa misère, applaudit à des efforts qui n'avaient pour but que de le gouverner sans obstacles et sans rivaux.

Ebroin, attaquant les grands avec audace, exila les uns, dépouilla les autres de

leurs bénéfices, ne confia de charges à ceux d'entre eux qui lui offraient leurs services que dans les contrées où ils n'avaient ni terres ni vassaux.

Les grâces dépendaient de sa faveur, les supplices de sa haine ; sa cupidité vendait la justice ; son audace effrayait les leudes les plus orgueilleux. Cependant il rencontra dans sa marche violente une digue que, pendant long-temps, il ne put renverser, et le parti aristocratique, qu'il voulait abattre, se rallia contre lui autour d'un ami de Bathilde, de saint Léger, évêque d'Autun, sans cesse poursuivi par sa haine et constamment défendu par la vénération publique.

Le roi Clotaire, insensible témoin de cette lutte obstinée, régna ou rampa encore quelques années sous la tutelle du farouche Ebroin ; ce prince mourut sans laisser d'enfans, dans l'année 668, après avoir porté la couronne quatorze ans. Les uns disent qu'il fut enterré à Chelles, les autres à Saint-Denis ; le lieu de sa sépulture n'est pas mieux connu que sa vie.

CHAPITRE QUINZIÈME.

CHILDÉRIC II, ROI D'AUSTRASIE, AGÉ DE 18 ANS.
ULFOALD, MAIRE.
THIERRY, ROI DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE, AGÉ DE 16 ANS.

(668.)

Les Francs respectaient encore les droits des princes Mérovingiens à la couronne, mais ils ne leur permettaient de jouir de ces droits que lorsqu'ils avaient été reconnus par eux et portés sur le pavois, suivant les formes anciennes : dans certains temps ce n'était qu'une cérémonie plutôt qu'une garantie ; mais, dans d'autres circonstances, la nation usait du pouvoir qu'elle s'était réservé de choisir entre les princes celui qu'elle voulait couronner.

Le téméraire Ebroin irrita l'esprit national en élevant au trône, de sa propre autorité, Thierry, dernier fils de Clovis II;

les peuples de Neustrie et de Bourgogne, accoutumés à obéir, murmuraient sans oser faire éclater leur mécontentement; mais les grands indignés se soulevèrent. Léger, évêque d'Autun, leur conseil et leur chef, se concerta avec Ulfoald pour réunir les trois couronnes de la France sous le pouvoir de Childéric II.

Les Austrasiens prennent les armes et paraissent inopinément dans la Neustrie. Ebroin, attaqué par les grands des trois royaumes, est abandonné par le peuple; cherchant dans une église un asile qui ne défend que ses jours et non son autorité, il est rasé et enfermé dans le monastère de *Luxeuil*.

Son faible pupille, Thierry, prince sans pouvoir, chef sans armée, roi sans sujets, est relégué au fond du couvent de Saint-Denis; et Childéric II, par un consentement unanime, est seul proclamé roi des trois royaumes.

CHAPITRE SEIZIÈME.

CHILDÉRIC II. ULFOALD, MAIRE.

(670.)

Cette révolution, abattant l'espoir du parti populaire, affermissait la domination des grands; mais elle était trop impérieuse à la fois et trop anarchique pour ne pas inquiéter leur propre chef. Le maire Ulfoald, complice ou esclave de leurs passions, voulait en vain protéger leurs usurpations progressives. Saint Léger prit, par son caractère et par le respect qu'il inspirait, un utile ascendant sur l'esprit du jeune roi; il lui fit sentir la nécessité de sortir avec son peuple de l'esclavage des seigneurs; et, conformément au vœu public, Childéric publia des ordonnances pour faire rentrer dans leurs anciennes limites les patrices, les comtes et les ducs qui ten-

daient à l'indépendance et voulaient rendre leurs charges inamovibles.

Les seigneurs, irrités de ce coup hardi, opposèrent à la vertu de Léger l'artificieuse politique des cours, employant l'adresse qui séduit au lieu de la force qui irrite; ils corrompirent les mœurs du roi pour s'emparer de son esprit, flattèrent ses penchans vicieux pour fermer ses yeux à la vérité, et, en le livrant aux voluptés, l'éloignèrent de la gloire que lui offrait l'évêque d'Autun.

Bientôt ce prince ne regarda plus le sévère prélat que comme un censeur importun. Le maire Ulfoald par jalousie joignit ses efforts à ceux des mécontens. Enfin la rigidité superstitieuse du saint évêque lui attira un ennemi dangereux qui renversa promptement son crédit; c'était la reine Bilichilde, dont Léger voulait rompre les liens parce qu'elle était cousine du roi, et que l'Eglise regardait alors de telles unions comme illicites.

Telle était la disposition des esprits, lorsqu'un événement imprévu hâta la disgrâce du prélat ministre. Prix, évêque de Clermont, abusant de son ascendant sur

une grande dame d'Auvergne nommée Claudia, avait obtenu d'elle qu'au moment de sa mort, déshéritant sa fille unique, elle donnât tous ses biens à son église : beaucoup de prêtres se servaient alors des armes de la religion pour satisfaire leur cupidité ; excitant à leur gré l'espérance ou la crainte, ils promettaient les trésors du ciel pour s'emparer de ceux de la terre.

La crédule Claudia obéit et mourut ; l'église alors saisit ses biens ; mais ils lui furent disputés par un leude que n'intimidaient pas les menaces de l'enfer. Hector, patrice de Marseille, épris de l'héritière dépouillée, l'enleva, l'épousa, et appela l'évêque au tribunal du roi pour lui faire restituer son héritage.

Childéric s'était rendu à Autun avec sa cour pour y célébrer les fêtes de Pâques. Léger prit le parti de l'orpheline et d'Hector; la reine et le maire du palais soutinrent celui de l'évêque de Clermont. Les courtisans, employant leurs armes ordinaires, n'opposèrent à la force de la justice que les poisons de la calomnie. A l'issue d'un festin qui disposait le jeune monarque à la double ivresse du vin et de la colère, ils

lui persuadèrent que le patrice et l'évêque d'Autun conspiraient contre lui.

Le roi, dans le premier mouvement de sa fureur, leva son glaive sur le patrice, qui, en fuyant, se déroba à ses coups ; mais il fut bientôt atteint et massacré par des soldats envoyés à sa poursuite.

Léger, arrêté sans égard pour ses services, et sans respect pour sa dignité, fut enfermé à *Luxeuil*. Ainsi les vicissitudes du sort lui firent porter les mêmes fers dont il avait chargé son ancien ennemi Ebroin, et réunirent ces deux grands débris de la fortune.

Ces deux victimes de l'inconstance des cours, rapprochées par un malheur commun, déposèrent momentanément leur haine, et, animées alors des mêmes ressentimens, parurent croire que cette haine se changeait en amitié.

La mort du patrice et l'exil du légat ayant laissé le champ libre à l'évêque de Clermont, il gagna son injuste cause ; mais, arrivé en Auvergne et victime à son tour des mœurs de ce temps barbare où la force remplaçait la justice, il périt assassiné par les parens d'Hector.

Il n'est qu'un pas de la faiblesse à la cruauté ; on abuse d'autant plus du pouvoir qu'on est plus incapable de l'exercer : Childéric, à peine roi, à peine délivré du frein pesant de son ministre, se livra en insensé à ses penchans dissolus : débauchant les femmes, exilant et dépouillant les leudes, opprimant le peuple, on ne vit plus en lui qu'un tyran à la fois odieux et méprisable.

Le roi, irrité contre un seigneur nommé Bodillon, osa le faire battre de verges ; au bruit de cet outrage, l'indignation des grands se change en fureur ; ils frémissent, ils se rassemblent, ils conspirent, ils jurent la mort d'un prince dont le glaive sans gloire n'avait jamais frappé l'ennemi, et ne se levait que pour assassiner.

Bodillon se charge de la vengeance commune ; secondé par plusieurs seigneurs, il surprend dans la forêt de Chelles le roi qui l'avait offensé ; dispersant ses gardes, il l'attaque, le tue, court au palais ; et, implacable dans son courroux, il massacre sans pitié la reine Bilichilde et son fils. Le maire Ulfoald, épouvanté, se réfugia en Austrasie.

Telle fut la fin du seul rejeton de Clovis qui eût osé s'affranchir du joug de ses domestiques ; il avait occupé le trône quatorze ans comme esclave d'un maire, et quelques mois comme tyran.

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

INTERRÈGNE.

(673.)

La France se trouvait sans roi, les grands sans frein, le clergé sans union, le peuple sans appui; aucune autorité ne fermant plus la porte des prisons ou des monastères qui en tenaient lieu, Ébroin et Léger sortirent de leur couvent, plus aigris qu'éclairés par leur malheur.

Thierry s'éloigna des murs de Saint-Denis, cherchant une couronne et un protecteur. La Gaule se vit alors livrée à la plus complète anarchie; les factions se battaient sans but. Dans cette horrible confusion il n'était aucun abri contre le brigandage, aucun asile contre le meurtre; épouvanté de cet horrible bouleversement, on crut, si l'on s'en rapporte à quelques chroniques du temps, que l'Antechrist allait paraître, et que le règne du génie du mal était arrivé.

Digitized by Google

L'excès du malheur faisait partout sentir la nécessité du pouvoir ; mais les passions furieuses s'opposaient au rétablissement de l'ordre ; enfin les Neustriens et les Bourguignons élevèrent de nouveau Thierry sur le pavois, le placèrent à la tête de leurs guerriers, et lui donnèrent pour maire Leudesius, parent de l'évêque Léger. Ulfoald, à la tête des Austrasiens, prit les armes pour le combattre ; et ces deux partis opposés se virent en même temps menacés des fureurs d'Ébroin qui s'était fait un parti nombreux et redoutable d'aventuriers, de gens sans aveu, de mécontens et de scélérats échappés aux supplices.

Cette faction se vit cependant protégée par quelques évêques, et saint Ouen embrassa la cause d'Ébroin. Au milieu de ces troubles, saint Wilfrid, évêque d'Yorck, croyant le moment favorable pour rappeler les droits du prince Dagobert, autrefois exilé en Irlande, le ramena en Thuringe ; son sort, son nom, sa vie aventureuse réveillèrent l'ancien attachement des Austrasiens pour la race de Clovis, et, en couronnant ce prince, ils mirent fin, non aux troubles, mais à l'interrègne.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

THIERRY, ROI DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE, AGÉ DE 23 ANS.

MAIRES DU PALAIS, LEUDÉSIUS ET ENSUITE ÉBROIN.

DAGOBERT, ROI D'AUSTRASIE, AGÉ DE 25 ANS. ULFOALD, MAIRE.

EBROIN fuyait ce même Thierry qu'il avait autrefois décoré du bandeau des rois et dont l'élévation avait causé sa chute. L'Austrasie ne lui offrait qu'un asile, et non le pouvoir qu'il ambitionnait. Les seigneurs austrasiens étaient cependant abattus par Ulfoald qui, sous le nom de Dagobert, s'efforçait de réprimer leur indomptable orgueil.

Dans la Neustrie, le maire Leudesius, fils d'Archinoald, écoutant les avis de Léger, tenait adroitement une balance égale entre les partis aristocratique et

populaire. Ainsi la France aurait pu jouir quelque temps du repos, mais la paix semblait incompatible avec l'existence d'Ebroin.

Cet homme, qui soutenait une coupable ambition par de grands talens, possédait, entr'autres qualités, la volonté ferme et la célérité qui déconcertent l'ennemi, triomphent des obstacles et enlèvent les succès. Entouré de sa troupe peu nombreuse, mais hardie, d'aventuriers qui bravaient tous les périls pour conquérir la fortune, il marche rapidement contre l'armée de Thierry, commandée par Leudésius, la surprend près Sainte-Maxence, la met en fuite, et s'empare des trésors du roi; ce prince et son maire ne durent, dans ce désordre, leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux.

Thierry ne put rallier que fort tard un faible débris de ses forces. Une partie des vaincus courut se ranger sous les lois du vainqueur, car, parmi les barbares, comme chez les peuples corrompus, le succès attire la foule et l'infortune est isolée.

Leudésius, ne pouvant plus combattre, négocie, espérant apaiser par des sacri-

fices l'ambition d'un ennemi qu'il n'a plus le moyen d'arrêter ; mais Ebroin, aussi fourbe dans sa politique qu'audacieux dans les combats, invite le maire du palais à une conférence, et le fait lâchement assassiner.

Après ce crime, profitant de la frayeur de Thierry qui se cachait dans un asile secret, au lieu de chercher des périls honorables, il fit courir le bruit de sa mort, et proclama roi un faux Clovis qu'il disait fils de Clotaire III, conduite habile selon les mœurs du temps, car les Francs alors, tout en méprisant les princes Mérovingiens qu'ils abandonnaient, rasaient, enfermaient ou même immolaient souvent, respectaient encore leur race, et il leur fallait des rois de cette famille, quoiqu'ils n'en fissent plus que de vains simulacres de la royauté.

Tandis que tout cédait à la fortune d'Ebroin, Léger, fidèle au malheur, défendait encore dans Autun, où il s'était enfermé, le pouvoir expirant de Thierry. Le duc de Champagne, Veymar, secondé par Didon, évêque du Châlons, vint l'assiéger : après une vigoureuse résistance, Léger,

privé de vivres, et forcé de céder au nombre, voulut sauver la ville du pillage, et se livra lui même à la haine de ses ennemis.

Vainement saint Ouen avait recommandé à Ebroin d'avoir sans cesse la mémoire de Frédégonde présente à son esprit; Ebroin n'écouta cet avis que pour imiter l'exemple qu'on lui conseillait de fuir. Maître du sort d'un rival avec lequel il s'était réconcilié dans leur commune prison, et après lui avoir promis la vie, il lui fit arracher les yeux, et récompensa par le don de l'évêché d'Autun le duc Veymar, complice de sa perfidie.

Ce fait prouve que dans ce temps de confusion un évêché tentait l'ambition des leudes, des généraux, et que la crosse épiscopale s'élevait au-dessus de l'épée.

Didon, non moins coupable que lui, obtint pour prix de son dévouement l'évêché de Troyes. La faiblesse humaine se plaint à tort de la tyrannie; c'est elle-même qui fait sa force précaire: le vulgaire est facilement entraîné par la crainte; mais l'histoire doit convaincre les véritables hommes d'État que si la terreur donne des succès prompts et certains, ils ne sont

jamais que passagers. Les leudes de Neustrie et de Bourgogne épouvantés se soumirent à Ebroin; Thierry fut le premier qui vint s'offrir à ses chaînes; Ebroin satisfait abandonna le faux Clovis et couronna son nouveau captif.

Un pouvoir, engagé dans la route sanglante de l'injustice, ressent la crainte qu'il inspire, éprouve la haine qu'il excite; c'est une pente funeste et glissante où l'on ne peut s'arrêter ni reculer. La basse soumission des leudes ne pouvait ni rassurer Ebroin ni ralentir ses vengeances; trouvant ou supposant des crimes à tous ceux qui étaient riches ou puissans, il faisait tomber leurs têtes sous la hache, remplissait son fisc de leurs trésors, et enrichissait ses amis de leurs dépouilles.

Cherchant un prétexte à ses violences, il accusait ses victimes d'avoir contribué à l'assassinat du roi Childéric II. Le malheureux Léger et son frère le comte Guérin furent enveloppés dans cette accusation; les satellites d'Ebroin lapidèrent le comte et coupèrent les lèvres de l'évêque, qui fut enfermé dans l'abbaye de Fécamp.

Dès lors la haine contre le tyran cano-

nisa Léger et le fit placer au rang des martyrs ; aussi les légendes superstitieuses de cette époque racontent qu'on lui avait arraché la langue, et qu'après ce supplice il n'en parlait qu'avec plus d'éloquence et de facilité.

La terreur régnait partout ; les leudes, échappés aux coups d'Ebroin, fuyaient en Austrasie. Dans ce temps où la lâcheté enchaînait les guerriers, une partie du clergé crut encore pouvoir opposer une barrière sacrée aux fureurs du tyran ; saint Philibert osa l'accuser hautement d'usurpation et de meurtre ; mais, à la honte de l'Eglise, saint Eloy et saint Ouen condamnèrent son courage à l'exil. Didon et Veymar voulurent aussi mettre des bornes à ses vengeances ; mais Ebroin, sans reculer devant ces nouveaux ennemis protégés par l'Eglise, ne fit que changer d'armes pour les combattre ; donnant à sa haine une forme légale, il s'entoura d'un grand nombre de prélats achetés, de grands corrompus qui lui composèrent un tribunal docile, décidé à condamner les têtes qu'il voulait abattre.

Par une sorte de justice divine, Didon

et Veymar, qui avaient d'abord favorisé ses violences, périrent les premiers. Les évêques de Sens et de Langres éprouvèrent le même sort : enfin Léger, déjà barbarement mutilé, se vit condamné comme l'un des meurtriers du roi Childéric.

Crodebert, comte du palais, chargé de l'exécution de cet arrêt atroce, refusa d'abord ce honteux emploi ; pressé d'obéir, il prit la fuite ; mais, découvert dans sa retraite et menacé, la crainte d'être victime le fit bourreau, et son glaive ou celui de ses satellites trancha la tête de l'évêque dans un bois près de Terrouenne, qui prit et porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Léger, car le peuple, par affection pour la victime et surtout par haine pour l'assassin, honora sa mémoire comme celle d'un martyr, et crut long-temps que ses restes mortels opéraient des miracles dans le bois sacré où ils reposaient.

Tandis que la Neustrie et la Bourgogne gémissaient sous le joug de cet usurpateur sanguinaire, l'Austrasie était le théâtre d'une autre révolution qui n'entraîna pas pour elle moins de malheurs, et qui fonda rapidement les bases du pou-

voir prochain d'une nouvelle race royale.

On dit communément que le malheur est l'école des rois ; mais le jeune Dagobert n'en profita point ; il semblait n'avoir rapporté de son exil aucunes vertus ; il était timide, superstitieux, et croyait, par ses puériles pratiques religieuses, expier les vices auxquels son penchant le livrait. Haï des grands dont il craignait et laissait relever la puissance, il fut loué par quelques légendes parce qu'il amassait des reliques, bâtissait et dotait des églises ; il gouvernait en bon prêtre et en roi faible.

Ebroin, méprisant un tel rival, lui avait enlevé plusieurs villes. Les Austrasiens irrités coururent aux armes et forcèrent le timide Dagobert à combattre. Les deux armées se rencontrèrent près de Langres ; la fortune couronna encore l'impétuosité d'Ebroin ; il mit ses ennemis en déroute ; Dagobert fut pris et tué. L'auteur de la vie de Wilfrid prétend que Dagobert ne périt qu'après le combat ; ce prince, dit-il, fut jugé par les grands irrités de leurs revers ; ils le comdamnèrent et lui tranchèrent la tête ; son maire Ulfoald mourut de chagrin. Cette défaite éloigna pour jamais les Aus-



Mort de Branchaut ?

Digitized by Google

trasiens de la race dégénérée de Clovis. Ils refusèrent de reconnaître Thierry pour roi, et donnèrent l'autorité suprême avec le titre de prince d'Austrasie à Pepin d'Héristal et à Martin son cousin.

Une suite de grands hommes justifia ce choix qui annonçait la chute de la dynastie mérovingienne : au moment où l'armée austrasienne ralliée consommait cette révolution, saint Wilfrid, évêque d'Yorck, fut arrêté par elle, traversant le territoire qu'elle occupait ; la sainteté de son caractère le sauva de la vengeance de ces turbulens guerriers, mais il ne put échapper à leurs violens reproches.

» Comment, lui dirent-ils, êtes-vous
» assez téméraire pour paraître dans le
» pays des Francs, vous la cause de tous
» nos désastres, vous à qui nos glaives de-
» vraient donner la mort pour nous avoir
» ramené de son exil le lâche Dagobert,
» ce roi sans foi, ce chef sans courage,
» qui laissait tomber nos villes sans dé-
» fense, flétrissait notre gloire, et mépri-
» sait les conseils des leudes; semblable
» à Roboam fils de Salomon, il humiliait
» le peuple franc, en lui imposant de

» lourds tributs ; aujourd'hui il a expié sa
» honte et la nôtre ; il est vaincu et tué.
» Allez contempler votre ouvrage et son
» cadavre gisant sans honneurs sur la
» terre. »

La violence aurait pu suivre les menaces, mais Wilfrid dut son salut à sa fermeté ; sans s'effrayer des murmures de cette soldatesque effrénée, « J'ai fait mon devoir,
» dit-il, en secourant l'exilé, en protégeant le malheur, j'ai bravé l'injustice
» des hommes, et obéi à la justice de
» Dieu. » Les Francs l'admirèrent, se turent et lui permirent de continuer sa route.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

THIERRY, ROI DE BOURGOGNE ET DE NEUSTRIE; EBROIN, MAIRE.
MARTIN ET PEPIN, PRINCES D'AUSTRASIE.

(680.)

La mort de Dagobert rendit aux grands d'Austrasie une autorité sans bornes; elle les aurait perdus par l'anarchie qui en aurait été la suite, mais heureusement pour eux-mêmes ils trouvèrent à la fois de sages conseils et un utile frein dans l'habileté et le courage du maire choisi par eux pour les gouverner; l'autorité tombée se releva sous l'administration vigoureuse de Pepin, et s'affermit par le génie hardi d'un fils qui accrut encore la gloire de sa race; ainsi la famille carlovingienne jouit près d'un siècle du pouvoir avant de régner, et mérita cent ans la couronne avant de la porter.

Cependant les premiers pas du sage Pepin dans cette brillante carrière ne furent marqués que par des revers. Mais beaucoup d'exemples prouvent qu'ils sont souvent plus utiles que les succès, car ils retrempent les grands courages qu'une prospérité continue amollit.

Ebroin ne se contentait pas de la défaite et de la mort du roi d'Austrasie, c'était son royaume qu'il voulait conquérir, c'était surtout les grands de ce pays que sa haine poursuivait, parce qu'ils avaient offert un asile et des secours aux seigneurs neustriens et bourguignons échappés à sa tyrannie.

Profitant du désordre causé par ses dernières victoires, il poursuivit l'armée vaincue, l'atteignit, lui livra une nouvelle bataille et la mit encore en déroute. Martin, ralliant quelques fuyards, s'enferma dans la ville de Laon ; Pepiu plus prudent se retira en Austrasie.

Ebroin se servait également contre ses ennemis de la force et de la trahison ; il proposa la paix à Martin, et l'invita à venir dans son camp en lui promettant une entière sûreté. L'Austrasien, redoutant quelques perfidies, voulut pour garantie le ser-

ment de deux prélats; on les lui envoya, mais c'étaient deux traîtres; Ingilbert, évêque de Paris, et Rieul, évêque de Reims, vils instrumens d'Ebroin, trompèrent Martin par un faux serment.

Si l'on en croit la chronique de Régulus, superstitieux alors même qu'ils se montraient parjures, ils prononcèrent ce serment sur des châsses de saints dont ils avaient fait enlever les reliques. Ainsi l'hypocrisie, s'abusant elle-même, espère tromper le ciel comme les hommes.

Martin, sans défiance, se rend sur la foi des deux évêques dans les tentes de son ennemi; il y est enveloppé et massacré.

Ebroin, délivré de ce rival et maître de Laon, se montra de jour en jour plus audacieux, plus cupide et plus cruel. Dans les rêves de son orgueil il se croyait au moment de ranger toute la France sous ses lois; mais une mort violente et trop méritée l'arrêta dans ses projets ambitieux.

Un seigneur franc, Hermanfroy, récemment dépouillé par lui de ses biens, et décidé à tout oser parce qu'il n'avait plus rien à perdre, l'attaqua au moment où il sortait d'une église, et lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Le roi Thierry, étranger à tous ces événemens, semblait en attendre avec indifférence les résultats, prêt à recevoir le nouveau chef qui devait gouverner ses États et lui.

Les Neustriens et les Bourguignons élurent pour maire Varaton, sage vieillard, dont le premier acte rendit quelques jours de repos à la France; il conclut la paix avec Pepin en 683. Ce calme fut court; Varaton avait plus de prudence que de fermeté: Guilimer, son fils, ambitieux comme Ebroin, et soutenu par une jeunesse turbulente qui ne respirait que la guerre, dépouille son père de son autorité, s'empare de sa charge, fait déchirer par le faible Thierry le traité conclu avec Pepin, reprend les armes contre lui, le combat, et, justifiant au moins sa témérité par son courage, enfonce les Austrasiens et en fait un grand carnage.

Ce début promettait aux guerriers neustriens beaucoup de gloire, aux peuples beaucoup de malheurs; mais ce jeune ambitieux fut arrêté, dès le commencement de sa course, par une maladie qui termina ses jours en 685.

Varaton, rétabli dans sa dignité, mourut

peu de mois après; il eut pour successeur Berthaire, son gendre, dont l'inconduite et l'incapacité lassèrent bientôt les Neustriens, plus disposés à supporter la tyrannie que la faiblesse : ils voulaient le chasser du palais. Thierry pour la première fois parut se souvenir qu'il régnait; résistant mal à propos à la volonté de ses leudes et aux sages conseils de Pepin, il défendit Berthaire qu'il aimait, et le conserva dans sa charge.

Tandis que la Neustrie et la Bourgogne changeaient ainsi continuellement de maires et de systèmes, Pepin, profitant du calme que lui avait laissé la discorde de ses ennemis, avait réparé ses forces, et rétabli l'ordre dans l'Austrasie, en rendant aux lois leur activité, et à la discipline sa vigueur.

Ses défaites et le danger imminent de la patrie lui servirent à faire sentir aux seigneurs austrasiens l'impérieuse nécessité de l'union entr'eux et de l'obéissance à leur chef : mais comme il n'était possible de distraire les Francs de leur esprit d'indépendance qu'en les occupant de la gloire des armes, il les rassembla au champ de Mars, et leur fit prendre la résolution de combattre les Frisons qui avaient secou-

leur joug; cependant cette résolution ne put être exécutée que quelques années plus tard. En attendant ce moment favorable, Pepin chargea plusieurs évêques de ramener ces peuples à la soumission par des conseils pacifiques et de répandre chez eux la lumière de l'Evangile. Radebot était le duc de cette nation alors idolâtre, que le clergé français voulait convertir, et que Pepin prétendait soumettre.

Un évêque de Sens, nommé Saint-Wulfram, bien accueilli par ce duc barbare, se flattait d'un succès prochain, et *croyait*, disait-il, *lui avoir déjà fait avancer un pied dans la fontaine sacrée du baptême.* Cependant, au moment d'abjurer le culte des faux dieux, le prince demande aux missionnaires *dans quel lieu existaient les âmes du duc son père, de tous ses aïeux et des illustres guerriers dont sa nation vénérait encore la mémoire.*

Au fond du gouffre des enfers, répondit durement l'évêque de Sens, *et là, ils expient leurs coupables erreurs, plongés par le diable dans des fleuves de poix bouillante.*

Ce n'était pas de leurs dangers ni de

leurs souffrances que je m'informais, répliqua le héros frison ; *je voulais savoir le lieu qu'ils habitaient ; et là où ils sont, là je veux aller aussi.* A ces mots il sortit dédaigneusement du baptistaire.

Pepin, comme nous le verrons bientôt, fut plus heureux dans ses projets que l'évêque dans les siens; mais, avant de marcher contre cet ennemi redoutable, il se vit obligé de tourner encore ses armes contre la Neustrie; vainement il avait essayé de rétablir la concorde entre les deux royaumes. Il exigeait seulement que Thierry rappelât les exilés neustriens persécutés par Ebroin, et qu'il leur restituât leurs biens.

Berthaire, avec cette présomption compagne inséparable de l'incapacité, répondit, au nom du roi, que, loin de se laisser faire la loi par les exilés, il irait bientôt les chercher lui-même en Austrasie, et les punir ainsi que ceux qui, contre la loi des nations, leur avaient accordé un asile.

Pepin, décidé à combattre, mais assez habile pour sentir que le pouvoir d'un gouvernement se centuple lorsqu'il s'appuie sur le vœu national, convoqua l'assemblée des Francs; ils partagèrent son

indignation, déclarèrent la guerre à Thierry III et coururent en foule se ranger sous les drapeaux de Pepin.

Le duc d'Austrasie à leur tête traversa la forêt charbonnière qui séparait la Neustrie de l'Austrasie, et vint camper dans la plaine de Testry en Vermandois, où il trouva l'armée neustrienne qui lui disputa le passage d'une rivière nommée le *Daumignon*. La bataille fut longue et acharnée; des deux parts il y avait égalité d'armes, de haine et de courage ; enfin Pepin, par une manœuvre habile, tourna l'ennemi et décida la victoire. La résistance opiniâtre des Neustriens enfoncés rendit le carnage plus sanglant et leur défaite plus complète. Le vainqueur détruisit presque entièrement leur armée.

Berthaire, cherchant à s'échapper, fut tué par quelques-uns de ses compagnons d'armes qui lui attribuaient leurs revers ou qui espéraient peut-être se faire un mérite de sa mort. Les Neustriens, sauvés de ce désastre, cherchèrent un asile dans les monastères de Saint-Quentin et de Péronne ; les abbés de ces couvens obtinrent du vainqueur la grâce des vaincus à condition qu'ils lui jureraient fidélité.

Pepin poursuivit ensuite Thierry III qui s'était sauvé dans Paris. Ce lâche descendant de Clovis ne conçut aucun projet de résistance, et ne tenta aucun effort pour sauver sa capitale; il attendit avec résignation son nouveau maître. Pepin, respectant son nom et méprisant son caractère, crut avec raison qu'il ne pouvait placer sur le trône un pupille plus obéissant, un prince plus timide; il le proclama donc roi, et le fit reconnaître même par l'Austrasie qui, depuis la mort de Dagobert II, n'avait plus voulu de monarque. Se contentant pour lui-même du titre de maire et de duc de France, il se réserva le commandement des armées, la disposition du trésor, l'administration de la justice, le gouvernement des provinces, et la plénitude du pouvoir souverain, ne laissant au roi, son prisonnier, que la couronne dans les cérémonies et les chaînes de l'étiquette royale.

CHAPITRE VINGTIÈME.

THIERRY III, ROI.
PEPIN, MAIRE ET DUC DE FRANCE.

(687.)

Les gouvernemens peuvent faire un grand nombre de lois sans opérer cependant de notables changemens dans les mœurs de leurs peuples et dans leurs rapports avec eux, tandis qu'un seul acte, dicté quelquefois par le caprice, plus souvent par la faiblesse, peut exercer la plus grande influence sur le sort des dynasties et sur le destin des empires.

Lorsque Clotaire II, pour récompenser les grands qui l'avaient rendu vainqueur des petits-fils de Brunehaut, déclara la charge du maire Varnachaire irrévocable, il commença, sans s'en douter, la révolution qui devait détrôner sa race, car depuis

cette époque, comme l'observe Montesquieu, le maire du roi devint le maire du royaume; le roi le nommait auparavant, désormais la nation le choisit : l'hérédité continua à donner la couronne; mais le peuple élut celui qui devait exercer la puissance royale : ainsi la nation des Francs revint aux anciens usages germains; et, comme au temps de Tacite, *la noblesse fit les rois et le courage les chefs.*

Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets; aussi l'auteur de l'*Esprit des lois* remarque justement, à cette occasion, que, de même qu'autrefois Arbogaste, Franc de nation, à qui Valentinien avait donné le commandement de l'armée, enferma l'empereur dans son palais, et ne permit à qui que ce fût de lui parler d'aucune affaire civile et militaire, de même les Pepins tinrent captifs les rois mérovingiens et les dépouillèrent de leur pouvoir.

Ces princes, nous dit Eginhard, relégués dans une métairie, en sortaient une fois chaque année; on les en tirait pour montrer au peuple cette effigie royale : assis sur le trône ils rendaient des ordonnances, mais c'étaient celles du maire, ils faisaient

aux ambassadeurs des réponses que le maire leur avait dictées : tel fut le sort de Thierry III sous la tutelle de son vainqueur Pepin.

Cette révolution fut totale : Pepin d'Héristal se vit obligé, pour jouir du pouvoir royal déposé entre ses mains, de l'affaiblir en le divisant, et de le partager pour ainsi dire avec les grands auxquels il devait son élévation. Les grandes charges du palais, à l'instar de celle du maire, furent inamovibles, sinon de droit du moins de fait; les bénéfices devinrent des propriétés qu'on ne pouvait perdre que par jugement, et ce qui restait du domaine public fut épuisé par les largesses auxquelles est condamné tout nouveau pouvoir qui veut s'affermir.

Ce grand changement entraîna d'autres conséquences inévitables; la domination des riches leudes et des seigneurs puissans étant assurée, les hommes libres, dont l'indépendance n'avait plus d'appui, n'eurent que deux partis à prendre pour échapper à l'oppression : ceux dont les propriétés étaient assez considérables pour qu'on eût quelque intérêt à les ménager, commencèrent à changer leurs *alleux* ou biens-

propres en bénéfices, en fiefs, parce qu'alors au moyen d'un vain hommage et d'une apparente soumission, ils acquéraient une indépendance réelle en s'agrégeant à la classe privilégiée des leudes ou seigneurs.

Les autres achetèrent leur sécurité en se choisissant parmi des leudes des protecteurs dont ils devenaient vassaux et tributaires; tous étaient obligés au service militaire, et composaient la milice de chaque province.

Les bénéficiers ou leudes amenaient leurs tributaires armés sous l'enseigne royale, qui alors était la chape de saint-Martin. Les hommes libres se rangeaient sous les ordres des comtes et des ducs; les abbés envoyaient à l'armée royale leurs vassaux sous la conduite d'un *avoué* ou *vidame*.

Tout propriétaire fournissait sa part des vivres et des munitions qui devaient former aux frontières les magasins; le butin était la seule solde de ces armées irrégulières, pour lesquelles le pillage devenait une nécessité; les prisonniers, réduits à l'esclavage, faisaient encore partie de leurs récompenses. La force de ces troupes consistait presque toute en infanterie; le peu de cavalerie

qu'on y voyait se composait des leudes les plus riches et des officiers de leur maison.

L'autorité du roi ou du maire, très-bornée au civil, était militairement absolue et sévère : on voit par des actes de Chilpéric et de Childebert que les hommes libres, qui refusaient le service ou qui se rendaient tardivement au camp, étaient condamnés à de fortes amendes : l'obligation de combattre était la condition du bénéfice, et tout leude risquait de perdre le sien s'il refusait de marcher lorsqu'il était convoqué.

Cette organisation toute militaire, née des mœurs germaines, et fortifiée par la nécessité où s'étaient trouvés les Francs de veiller armés à la conservation de leurs conquêtes, ne laissait jamais la guerre manquer d'alimens : la France entière n'était qu'un immense camp, et ses armes, qui s'étendirent si rapidement des marais de la Hollande aux Alpes, aux Pyrénées, et de l'Océan jusqu'aux rives de l'Elbe et du Danube, auraient sans doute conquis tout l'héritage de l'empire romain, si les Francs avaient pu rester réunis, et n'exercer qu'au dehors cette fureur belliqueuse

qui les portait sans cesse à déchirer le sein de leur patrie.

D'autres causes affaiblissaient encore la vigueur de cet empire naissant ; le mépris du travail, des sciences et des arts enlevait à la population ses deux sources les plus fécondes, l'agriculture et l'industrie ; le labourage était livré aux esclaves et le commerce aux Juifs. L'ignorance arrêtait les progrès de la civilisation, et la servitude rendait même la plus grande partie de la population inutile ; car l'orgueil des Francs regardait tout serf comme indigne de porter les armes.

Au défaut d'historiens nous pouvons nous faire une idée assez juste de l'état de la France dans ces temps de ténèbres par le glossaire de Ducange, les coutumes de Baluze, les formules de Marculfe, les capitulaires et les ordonnances venues jusqu'à nous, ainsi que par les légendes des saints, et par les recherches savantes de Pottelegier et Muratori.

Plus tard Beaumanoir nous certifie que l'on comptait en France trois classes d'habitans; la première celle des nobles, la seconde celle des hommes libres, la troisième celle des serfs ; *car*, dit-il, *tous les*

hommes libres ne sont pas gentilshommes ; la noblesse se transmet par le père. la liberté par la mère ; tous ceux qui ne jouissent ni de la liberté ni de la noblesse sont ou vilains, c'est à dire campagnards et tributaires, ou bien esclaves.

Le noble ne pouvait travailler ; le vilain ne pouvait vendre sa terre, ni sortir de celle du seigneur, ni se marier sans sa permission ; celui qui labourait, qui *rompait la terre*, était appelé *roturier* : ainsi l'estime devenait le partage exclusif du glaive qui tue les hommes, et le mépris celui du soc qui les nourrit

Il était aussi honteux aux yeux de ces guerriers barbares de cultiver son esprit que sa terre ; aussi l'ignorance s'étendit rapidement sur ces contrées où régnaient, avant la conquête, tant de lumières.

A l'époque du règne de Thierry III, peu de personnes savaient lire ; les seigneurs traçaient au bas de leurs actes le signe de la croix ; de là vint la coutume de se servir du mot de *signer* à la place de celui de *souscrire*.

L'usage du *papyrus* d'Egypte se perdit ; à sa place on employa des parchemins déjà

écrits ; on en faisait disparaître l'ancienne écriture qu'on recouvrait par une écriture nouvelle. Ce fut ainsi que la barbarie nous fit perdre les chefs-d'œuvre de Tacite, de Tite-Live et des meilleurs auteurs de l'antiquité, pour nous transmettre des oraisons, des hymnes, quelques grossières chroniques et une foule de légendes fabuleuses.

Enfin les livres devinrent en France si rares et si chers que l'on vit une comtesse d'Anjou donner, pour un exemplaire d'homélies, deux cents moutons, cinq quartiers de froment et cinq de seigle et de millet. Louis XI, empruntant les manuscrits d'un médecin arabe, lui donna pour gage une grande quantité de vaisselle, et pour caution un seigneur.

La férocité des premiers rois mérovingiens, la faiblesse de leurs successeurs, la turbulence des grands, l'avidité du clergé, l'ignorance et la servitude du peuple auraient bientôt réduit la France à un état sauvage, peu différent de celui des Huns et des Tartares ; heureusement, au milieu de cette anarchie de guerriers aussi fougueux qu'ignorans, le sort éleva une famille qui sut arrêter la nation dans sa chute, réu-

nir les débris de l'autorité tombée, distraire les Francs de leurs querelles intérieures par des guerres étrangères, opposer aux intérêts privés l'intérêt général, au pouvoir inattaquable des seigneurs la puissance des assemblées nationales et des lois, organiser l'hydre féodale pour l'empêcher de tout dévorer, et faire sortir enfin, pour ainsi dire, une sorte d'ordre de ce chaos.

Un seul homme n'aurait pu apporter qu'un faible palliatif aux maux qui dissolvaient l'État; mais par un rare bonheur et par exception aux chances humaines, la famille des Pepins produisit successivement quatre hommes distingués par leurs talens, par leur courage, tous capables de fonder, d'accroître et de maintenir une nouvelle puissance.

Le premier conquit avec audace le pouvoir et l'exerça avec sagesse; le second illustra la nation par ses victoires, contint les grands et les prêtres par sa fermeté, sauva l'Europe entière du joug des musulmans, et, satisfait de la couronne des héros, dédaigna celle des rois.

Son fils, aussi brave et plus ambi-

tieux, enleva le bandeau royal au dernier rejeton de la race de Clovis et se servit également de la fortune, de ses armes, de l'ambition des grands et des périls de Rome pour monter sur le trône des Français.

Enfin le quatrième, doué d'un génie qui lui donnait le droit de dominer son siècle, ressuscita dans l'Occident l'empire romain et fit revoir à l'Italie, à la Gaule, à la Germanie étonnées, un nouveau César.

Le premier fondateur de la fortune de sa race, Pepin *d'Héristal*, était un des leudes d'Austrasie les plus opulens et les plus redoutés; il descendait par son père de saint Arnould, ministre de Dagobert, et dont la femme était sœur de Pepin l'ancien, nommé dans les chroniques du temps *Pepin de Landen*; il naquit et fit sa résidence dans le château d'Héristal, situé sur les rives de la Meuse, près de Liége. Ses richesses, sa vaillance lui avaient acquis un grand ascendant sur les seigneurs d'Austrasie; son habileté releva leur parti opprimé par Dagobert II, et menacé d'une destruction totale par Ebroin qui voulait, à la tête des Neustriens, rétablir

parmi les Francs l'antique égalité, ou qui prenait au moins ce prétexte pour étendre et affermir sa propre domination.

Pepin fut secondé vivement dans cette querelle par les seigneurs et par les différens ducs et comtes de la Germanie qui dépendaient alors du royaume des Austrasiens. Leurs efforts réunis conquirent la Bourgogne, la Neustrie, enchaînèrent Thierry, et abattirent totalement le parti des hommes libres, nommés alors *Arimani* et que la mort d'Ebroin et de Berthaire laissait sans espoir comme sans chef.

Pepin, arrivé au faîte de la puissance, n'eut plus à craindre que l'indépendance turbulente de ces mêmes seigneurs austrasiens et allemands qui venaient de combattre sous ses ordres; devenu maître du roi, il n'était aux yeux des grands que le premier entre des égaux, et pour les gouverner il fallait dorénavant plus encore d'adresse que de force.

Le caractère de Pepin était propre aux circonstances où il se trouvait; brave sans témérité, constant sans opiniâtreté, trop sage pour être enivré par les succès, il couvrait habilement son ambition d'un voile de modestie; affable pour le peuple,

simple avec les grands, déférant pour les évêques, ferme dans l'observation des lois, il sut diriger avec adresse les assemblées nationales qu'il remit en vigueur, afin de contrebalancer la puissance des leudes par une force légale.

Jusque là les chefs de l'Eglise n'avaient paru dans les assemblées qu'individuellement, et lorsqu'ils étaient eux-mêmes leudes, antrustions et bénéficiers; ce fut ainsi que dans l'assemblée de Paris, tenue sous Clotaire, on y convoqua trente-trois évêques, trente-quatre ducs et soixante-dix-neuf comtes. Pepin fut le premier qui appela dans le conseil national les évêques pour représenter l'Eglise; c'était un nouvel appui contre l'aristocratie guerrière de ce temps.

Pepin ne commit point l'imprudence de compromettre ses jours et son autorité, en restant au milieu des peuples qu'il venait de vaincre. Laissant en Neustrie, pour contenir les vaincus et pour surveiller le roi captif, un seigneur nommé Nortbert, qui lui était dévoué, il vint résider à Cologne au centre de ses terres, de ses forces et entouré de ses amis.

Son premier soin fut de répandre des grâces et de créer un grand nombre de ducs, de patrices et de comtes, pour satisfaire l'ambition de ses alliés et pour se réconcilier avec ses ennemis.

Dans les patentes, dont Marculfe nous a fait connaître les formules, le faible Thierry, qui les signait, donnait en maître, du fond de sa prison, des ordres qui rappelaient l'autorité de ses prédécesseurs et qui contrastaient trop ridiculement avec sa nullité; vantant les services des titulaires qui l'avaient combattu, la fidélité de ceux qui l'avaient trahi, il leur ordonnait de protéger le peuple sur lequel il ne régnait plus, la veuve et l'orphelin qu'il livrait à leur cupidité; enfin il leur commandait de prévenir et de châtier les crimes que lui-même était incapable de réprimer.

Le faisceau de la royauté était rompu; l'union monarchique était dissoute; les grands dans chaque province se rendirent indépendans, l'excès seul du mal y mit un terme.

L'exemple des seigneurs français enhardit les Gascons à la révolte; Eudes, duc

d'Aquitaine, descendant du roi Caribert, s'empara du pouvoir suprême et gouverna en roi les contrées qui s'étendaient depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. Les Suèves, les Thuringiens, les Bavarois, les Frisons, ne voulurent plus obéir au nom d'un monarque détrôné; ils refusèrent de lui payer des tributs et de lui fournir des troupes; cette défection générale, en effrayant les Francs, les éclaira.

Menacés par tant d'ennemis, et voyant qu'ils perdaient en force nationale ce qu'ils gagnaient en indépendance privée, ils se décidèrent à fortifier l'autorité de Pepin. Ce chef habile, profitant d'une circonstance si favorable, rendit aux champs de Mars leur ancien éclat, ranima dans les assemblées l'ardeur martiale des leudes, et, pour se faire respecter par eux, se rapprocha des hommes libres dont il avait abattu le parti; comme pour s'élever il s'était montré leur adversaire, pour régner il devint leur appui : son fils aîné Drogon épousa même par ses ordres la fille du maire de Neustrie, Berthaire, dernier appui du parti populaire. Les Francs étant réunis, les intérêts privés disparurent devant l'intérêt général.

Digitized by Google

Pepin, soutenu par le vœu national, rétablit l'ordre; effaçant les traces des derniers troubles, il rendit aux propriétaires dépouillés leurs terres, aux évêques leurs siéges, aux leudes proscrits leurs dignités, aux hommes libres leurs droits, au gouvernement sa puissance.

A la tête d'une armée nombreuse, non content de défendre l'Austrasie menacée, il entra dans le pays des Frisons, les combattit, les soumit et força leur duc à lui promettre de renoncer à l'idolâtrie.

Ayant ainsi satisfait l'Eglise par une nouvelle conquête pour l'Évangile, il rassembla un concile pour réformer les abus du clergé. Tandis qu'il s'occupait si activement à rendre quelque vie à la monarchie, le monarque, réduit à une médiocre pension, végétait indolemment dans une de ses maisons de plaisance; il y mourut l'an 690 âgé de 40 ans, après dix-sept ans de règne, ou plutôt de honte; il laissa deux fils, Clovis et Childebert. Pepin donna au premier la couronne de Neustrie et de Bourgogne, gardant pour lui-même l'Austrasie qu'il considérait comme une souveraineté appartenant à sa famille; il n'accorda aucun apanage à Childebert.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

CLOVIS III, ROI DE BOURGOGNE ET DE NEUSTRIE
PEPIN, MAIRE ET PRINCE D'AUSTRASIE.

(690.)

Clovis n'eut, comme son père, que la décoration de la royauté; il vécut de même dans la retraite et ne se montra qu'une fois par an au champ de Mars. Le temps nous a conservé le cérémonial de l'assemblée des Francs tenue à Valenciennes en 693. Le roi y portait un manteau blanc et bleu, en forme de dalmatique, court sur les côtés, long par devant jusqu'aux pieds, et traînant beaucoup par derrière; sa tête était ornée d'une couronne; il tenait le sceptre dans sa main; un cercle d'or orné de deux rangs de pierreries formait cette couronne; son sceptre était une verge d'or de six pieds et courbée comme une crosse; suivant l'usage antique il n'avait pour

...6

trône qu'un tabouret sans bras ni dossier, comme pour avertir le prince qu'il devait se soutenir par lui-même.

Il était entouré de grands, nommés alors *majores* ou *optimates* : on donnait au roi le titre de *sérénissime*, *d'illustre*, *de glorieux*, *très-pieux*, *très-clément*, *très-excellent*, car, par une contradiction constante, l'histoire, dans presque tous les temps, ne trouve à peindre que des vices, quand les formules ne rappellent que des vertus.

Une nouvelle guerre et de nouvelles victoires, peut-être ignorées par le roi au nom duquel on combattait et on triomphait, furent le seul événement qui signala la courte apparition de Clovis sur le trône. Pepin s'étant ouvertement déclaré souverain d'Austrasie, les ducs allemands, aquitains et bretons imitèrent son exemple; mais les Francs, pendant quatre années, sous les ordres de leur vaillant chef, les combattirent et les vainquirent. Cependant ces défaites ne firent que les comprimer sans les subjuguer totalement.

Clovis III mourut l'an 695 : l'histoire ne nous fait guère connaître que son nom ;

le lieu de sa sépulture même resta aussi ignoré que son règne. Nortbert, son gardien, termina ses jours à la même époque, et fut remplacé, avec le titre de maire de Neustrie, par Grimoald, second fils de Pepin; Childebert III, frère de Clovis, lui succéda.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

CHILDEBERT III, ROI.
GRIMOALD ET PEPIN, MAIRES.

(695.)

Nous parlerons peu de ce nouveau prince des Francs ; il languit, comme ses prédécesseurs, dans la retraite, entouré de domestiques, tandis que les grands officiers et le vrai cortége royal environnaient les maîres du palais. Ceux-ci portaient le glaive qui gouverne, et ne laissaient au roi, comme le dit naïvement un historien, *qu'un sceptre qui n'avait pas même l'utilité de la houlette d'un pasteur.*

Cependant Pepin voulut que ce monarque jugeât parfois quelques procès, et c'est ce qui fit probablement donner à Childebert le surnom de *Juste*, comme si la justice pouvait exister sans force.

Pepin, toujours armé et toujours favorisé par la fortune, combattit encore les Frisons et remporta sur eux une éclatante victoire. Le duc Radebod se soumit enfin, se convertit et donna sa fille en mariage à Grimoald, fils de Pepin.

Le duc d'Austrasie avait trois fils, deux de sa femme Plectrude; l'aîné, Drogon, fut duc de Champagne; le second, Grimoald, était comme on l'a vu, maire de Neustrie. Conformément aux mœurs du temps, Pepin vivait publiquement avec une concubine nommée Alpaïde, sœur de Dodon, grand domestique du palais, charge alors aussi éminente en France que dans l'empire grec; Alpaïde donna naissance au fameux Charles Martel, le plus illustre des héros dont la France antique s'honore.

De temps en temps, au milieu de la licence du siècle, l'Église produisait des ministres qui osaient résister avec courage au torrent de la corruption. Lambert, évêque de Liége, loin de se laisser éblouir par la fortune de Pepin et d'être intimidé par son autorité, osa lui parler le langage sévère de l'Evangile. Invité par lui, il refusa de s'asseoir à la table où siégeait

Alpaïde, et lui reprocha publiquement son adultère. Pepin se tut, mais Dodon, frère d'Alpaïde, assassina l'évêque pour venger l'outrage de sa sœur. Peu de temps après le meurtrier tomba dans la Meuse et se noya; sa mort fut attribuée par le peuple à la vengeance céleste : la multitude alors juste respecta Pepin comme un grand prince; mais elle vénéra Lambert comme un saint.

La France, victorieuse et relevée de son abaissement par la fermeté d'un chef habile, jouit dix ans d'une paix que depuis un siècle elle n'avait pas connue. En 710 elle fut troublée par une nouvelle révolte des Allemands; leur duc, Godefroy, fut, ainsi que son fils, défait par les Francs. Mais Pepin, rappelé en France par quelques troubles intérieurs, ne put poursuivre le cours de ses victoires. Childebert mourut en 711, et fut enterré près de Laon. Pendant son règne le clergé, favorisé par Pepin, comme contrepoids à l'autorité des grands, vit progressivement s'accroître sa richesse et sa puissance. On pensait alors s'assurer un bonheur éternel dans les cieux et un grand renom sur la terre par des prodi-

galités à l'Eglise. Princes, grands et peuple, tous semblaient se disputer l'honneur des donations, des immunités, des fondations et des offrandes. Ceux mêmes qui ne possédaient rien que la liberté la donnaient en hommage aux couvens. L'ordre de Saint-Benoît s'étendit alors avec rapidité : l'esprit monastique était en grande vogue, et, comme le remarque Mézerai, la nomenclature des monastères fondés dans ce siècle suffirait seule pour remplir un dictionnaire géographique.

Au reste l'établissement de ces moines fut un remède pour les maux du temps, et leurs couvens, à cette époque d'oisiveté, de brigandage et d'anarchie, offrirent au moins, par la vénération qu'on leur portait, un asile sûr pour la vertu, la science, l'infortune et le travail. Ces monastères, que depuis habitèrent trop souvent le luxe et la mollesse, donnaient alors des champs paisibles aux laboureurs, des retraites aux proscrits. C'était quelques ports tranquilles au milieu d'une mer battue d'orage. Childebert laissait deux fils, Dagobert et Childeric ; Dagobert régna.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

DAGOBERT III.
PEPIN ET GRIMOALD, MAIRES.

(711.)

L'ASSEMBLÉE nationale, qui éleva Dagobert III sur le pavois, accorda au trône, c'est-à-dire aux maires, un tribut pour le besoin de l'État, sous le nom de don gratuit. Elle confirma par un décret les droits des églises, rendit une loi sévère contre le rapt (crime alors très commun), et déclara la guerre aux Allemands; mais, au moment où les Francs s'efforcaient de faire revivre les mœurs, la vaillance et la gloire de leurs aïeux, un orage formidable, venu de l'Orient, se grossissait en traversant l'Afrique, se précipitait sur l'Espagne et menaçait l'Occident d'une ruine totale.

L'Asie et l'Afrique avaient cédé sans

effort aux lois et au cimèterre des successeurs de Mahomet; la rivale de Rome, Carthage, était tombée sous les coups des Musulmans; toute cette belle partie de l'empire romain, déjà trop dévastée par les Vandales, ne présentait plus à l'œil du voyageur étonné que des ruines, des déserts, des fanatiques et des esclaves.

Dans le même temps l'Espagne gémissait sous la tyrannie d'un roi visigoth nommé Roderic; ses peuples subissaient le joug de son pouvoir arbitraire: mais les affronts révoltent plus que les supplices; le comte Julien, dont le roi avait déshonoré la fille, sacrifia sa patrie à sa vengeance, et appela les Maures dans son pays.

Musa, envoyé par le Calife pour commander en Afrique, chargea son lieutenant Tarec de descendre en Espagne; il y trouva des grands divisés, des peuples opprimés, un roi détesté; une seule victoire, remportée dans les plaines de Xérès, décida du sort des Espagnols. Tarec construisit le fort de Gibraltar. Musa vint recueillir le fruit de sa victoire, et acheva en deux années la conquête de l'Espagne entière.

Pepin, ne prévoyant pas alors le danger

prochain qui menaçait la France, crut devoir profiter de l'infortune des Visigoths au lieu de les secourir. Ses troupes et celles du duc d'Aquitaine les chassèrent des parties de la Provence et du Languedoc qu'ils occupaient depuis plusieurs siècles; leurs débris, poursuivis d'un côté par les Français et de l'autre par les Sarrasins, se réfugièrent dans la Galice et dans les Asturies. De tout temps les montagnes furent l'abri du courage et de la liberté; là, un guerrier intrépide, Pélage, bravant les conquérans du monde, sauva l'honneur de sa nation, et lui prépara, pour d'autres siècles, une nouvelle gloire et une nouvelle puissance.

La fortune jusque là, renonçant pour Pepin à son inconstance, l'avait toujours couronné de succès; mais, à la fin de sa carrière, il paya quelque tribut au malheur. La perte de Drogon son fils aîné, que le sort lui enleva, fut sa première blessure. Il appela près de lui pour se consoler Grimoald son second fils, dont les chroniques du temps vantent l'humanité, le courage, la douceur et la justice. Ce prince partageait cependant avec vivacité les res-

sentimens de sa mère Plectrude contre Alpaïde et contre Charles son fils. Grimoald, rempli, comme elle et comme le peuple, de vénération pour la mémoire de l'évêque Lambert, vint visiter l'église où les reliques de ce saint étaient conservées; au moment où il s'agenouille pour leur rendre hommage, il est poignardé par un Franc nommé Rantgar.

Alpaïde et Charles pouvaient seuls profiter de ce crime. Cependant aucun écrit du temps ne les en accusa; peut-être la puissance à laquelle Charles s'éleva le mit-elle au-dessus ou à l'abri des soupçons. Il paraît qu'on attribua cet assassinat à la haine que le duc des Frisons montrait pour son gendre. Cependant on peut penser que Pepin ne crut point à l'innocence d'Alpaïde et de son fils, car, après avoir puni le crime par le supplice du meurtrier, il ne donna aucune part de son héritage au jeune Charles, et le livra même à Plectrude qui l'enferma dans une prison.

Ce n'était point l'illégitimité de Charles qui le déshéritait; les mœurs du temps étaient favorables aux droits des enfans naturels; ceux de Drogon héritèrent des

duchés de leurs pères, et Théodoald même, que l'on croit fils bâtard de Grimoald, fut nommé maire de Neustrie, quoiqu'il ne fût âgé que de six ans. Un tel choix annonçait assez la décadence des facultés morales de Pepin. Peu de temps avant il avait été atteint d'une maladie grave; une rechute termina ses jours. Aveuglé par son orgueil ou par sa tendresse, il laissa la France sous le sceptre d'un roi enfant et sous l'autorité d'un maire de six ans dirigé par Plectrude, à laquelle sa dernière volonté confia la régence. Pepin mourut en 714, après avoir exercé vingt-sept ans la puissance souveraine sous le nom de quatre rois.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

DAGOBERT III, ROI.
THÉODOALD, MAIRE, ET ENSUITE RAINFROI.

Une ancienne race régnante, soutenue par la vénération générale et par le besoin de l'ordre public, ne peut s'écrouler qu'après avoir long-temps lassé la patience des peuples par les excès, par les fautes de ses princes, et par la mollesse dans laquelle ne tombent que trop souvent les rois élevés sur les marches du trône et corrompus par la flatterie ; leur nom les soutient même encore long-temps lorsque leur autorité a cessé d'être crainte et respectée, tandis que l'usurpation trouve sa route hérissée d'écueils, et rencontre pour adversaires ceux-là mêmes qu'un sentiment élevé dispose le plus vivement à l'amour de l'égalité.

C'est surtout ce penchant naturel qui oppose le plus d'obstacles au fondateur d'une nouvelle race royale; on supporte avec peine l'ambition d'un homme qui s'élève au-dessus de ses égaux; et l'homme nouveau, quelqu'habile qu'il soit, ne s'assied pas sans péril sur un trône où se maintiennent facilement les princes médiocres, mais anciens.

Pepin, trompé par la fortune, crut trop imprudemment que la race de Clovis n'était plus à craindre. L'Austrasie seule s'en était réellement détachée; depuis un demi-siècle elle paraîssait accoutumée à regarder ses ducs comme ses souverains; il n'en fut pas de même en Neustrie et dans la Bourgogne : on avait bien l'habitude d'y voir des rois indolens végéter sous la tutelle d'un guerrier heureux, d'un maire habile; mais un voile de respect couvrait encore la couronne; Pepin le déchira, en léguant le gouvernement de la France à un enfant et à une femme : c'était insulter à la fois le roi, les grands et le peuple.

L'indignation était trop générale pour ne pas éclater promptement; elle réveillait

d'ailleurs dans la Neustrie une antique haine et le souvenir de récens affronts. Les seigneurs neustriens se rassemblent; le plus intrépide d'entr'eux, Rainfroi, marche à leur tête, entre dans le palais du roi Dagobert, et s'efforce de rappeler en lui l'honneur de sa race. Tous le conjurent de sortir d'une tutelle injurieuse, de ne point souffrir qu'on lui donne un enfant pour maître; on le presse de reprendre l'épée de Clovis, et de répondre aux vœux des Francs qui l'appellent.

Le roi étonné, excité, confus, irrité, s'arme, sort du palais, qui lui servait de prison, pour habiter une tente plus digne de lui, quitte son char indolent pour monter un coursier, et présente enfin aux regards surpris des Francs l'apparence d'un prince guerrier.

Entouré de bataillons nombreux, il marche et rencontre dans la forêt de Guise l'armée d'Austrasie. La haine des deux peuples rend le combat long et acharné; l'un veut maintenir sa domination, l'autre recouvrer son indépendance; enfin. après une furieuse mêlée où chacun songe plus à donner la mort qu'à l'éviter, les Austrasiens sont vaincus; la plupart

des anciens compagnons d'armes de Pepin périrent dans cette journée; Plectrude prit la fuite, emportant avec elle son fils Théodoald qui mourut peu de temps après.

Les Neustriens avaient réveillé quelques instans le courage de Dagobert: mais il est plus facile d'exciter le courroux que de changer le caractère; on avait momentanément fait de ce prince un soldat, on ne put en faire un roi: l'habitude lui rendait un maître nécessaire; les seigneurs élurent Rainfroi pour maire.

Ce chef actif, ne voulant pas laisser aux Austrasiens le temps de se relever, s'unit pour les accabler avec Radebod, duc des Frisons. Bientôt l'Austrasie est envahie et ravagée par leurs troupes nombreuses. Plectrude, incapable de leur résister, disperse les débris de son armée dans ses forteresses, et s'enferme ellemême dans Cologne avec les trésors de Pepin, seul reste alors et seule ressource de sa puissance.

Dans les grands dangers l'envie se tait, l'intrigue s'effraie; les courtisans se cachent, et les hommes courageux se montrent. Le jeune Charles, captif de sa belle-

mère, brûlant de venger sa honte et la mort de sa mère Alpaïde, s'échappe de sa prison avec le secours de quelques serviteurs intrépides. A peine libre, il se voit entouré d'un grand nombre de braves qui, las du joug d'une femme et honteux de leur défaite, ne demandaient qu'un chef.

Son air martial ranime l'espérance, excite l'enthousiasme ; les Austrasiens cherchent et revoient en lui les traits de son père ; cette ressemblance leur paraît un présage assuré de triomphes ; avant de combattre, ils se croient vainqueurs, oublient le malheur, rêvent la gloire, et comparent déjà leur jeune prince, comme le disent les annales du temps, au soleil qui se montre plus brillant après une éclipse.

A la même époque Dagobert mourut, et Rainfroi plaça sur le trône de Neustrie un prince mérovingien appelé Daniel : c'était le dernier fils de Childéric II ; les voûtes sombres d'un couvent l'avaient dérobé aux poignards des meurtriers de son père et de sa famille. Il s'était fait moine ; et, à l'âge de quarante-cinq ans, il sortit du cloître pour régner sous le nom de Chilpéric II.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

CHILPÉRIC II, roi de Neustrie et de Bourgogne.
RAINFROI, maire.
Interrègne en Austrasie.
CHARLES, duc des Austrasiens.

Le nouveau roi de Neustrie ne devrait pas, suivant quelques historiens, tels que Mézerai, être confondu avec les rois fainéans, parce qu'on le vit long-temps, disent-ils, combattre pour défendre et pour relever son trône. Il est vrai qu'il parut souvent dans les camps, mais à la suite de Rainfroi qui commandait ses troupes; et, dans plusieurs de ses diplômes, il rappelle lui-même, pour faire respecter ses ordres, que le maire du palais les a revêtus de son consentement.

Charles, sans titres légitimes, sans for-

teresses, sans trésors, sans palais, poursuivi dans son propre pays par la haine de Plectrude, au dehors par les Frisons et les Neustriens, n'avait pour lui que son nom, son épée et le zèle d'une troupe vaillante, mais peu nombreuse : le malheur mûrit son caractère ; les périls fortifièrent son courage, et de grands revers signalèrent le commencement de sa vie héroïque.

Comme il cherchait ses ennemis au lieu de les compter, il attaqua Radebod et Rainfroi réunis. Malgré tous les efforts de ses braves guerriers, le courage fut forcé de céder au nombre. Les Austrasiens se virent encore vaincus, mis en fuite, dispersés; et Charles, battu, mais non découragé, erra dans les bois, n'ayant plus près de lui que cinq cents soldats fidèles.

Cependant, à la tête de cette faible troupe, au lieu de s'éloigner, il revient, cherche l'ennemi, le suit, l'observe, prêt à saisir la première occasion favorable pour frapper un coup heureux. Radebod et Rainfroi, après avoir de nouveau dévasté l'Austrasie et menacé Cologne que Plectrude racheta par une forte rançon, se retirèrent; leurs soldats, chargés de butin, marchaient sans

ordre, campaient sans méfiance, et s'abandonnaient à la débauche.

Charles s'avance avec rapidité mais en silence; la forêt des Ardennes cache à la fois, dans ses ombres, et l'audace du général et la faiblesse de ses troupes; un soldat intrépide lui offre d'aller jeter seul l'épouvante dans le camp ennemi. Charles approuve ce projet hardi. Ce guerrier part, pénètre sous les tentes des Neustriens, immole sous son glaive quelques victimes, en faisant retentir les noms de Charles et d'Austrasie. A ce cri, que répètent bientôt de tous côtés les Austrasiens dispersés dans le bois, tout le camp s'épouvante, la confusion y règne : Charles profite du moment; il s'élance avec ses compagnons, effraie, frappe, poursuit tous ceux qui cherchent leurs armes pour combattre. Les plus braves sont tués, d'autres sans défense sont pris ; la plus grande partie s'échappe et se croit long-temps poursuivie : le camp, les armes, le butin, le trésor, tout tomba dans les mains de Charles qui, avec un seul escadron, mit ainsi en fuite deux armées.

Le bruit de ce succès lui attira bientôt

de nombreux bataillons dont son génie triplait la force. A leur tête, reprenant rapidement l'offensive pour venger la mémoire de son père, les injures de son pays et ses propres affronts, il traverse la forêt Charbonnière, entre dans la Neustrie, la pille, et atteint près de Cambrai l'armée de Chilpéric.

Sa victoire ne l'avait point enorgueilli, et ses revers l'avaient éclairé; avant de combattre, il négocia et proposa à Chilpéric de terminer par la paix les malheurs de la France, et de réunir sous son sceptre les trois royaumes, pourvu qu'il consentît à lui rendre la place de son père et à le prendre pour maire de son palais.

Chilpéric, ou plutôt Rainfroi, reçut ses offres avec mépris, lui reprocha l'illégitimité de sa naissance, et le menaça d'un châtiment sévère. Charles ne lui répliqua qu'en tirant l'épée, et en donnant le signal de la bataille.

Elle eut lieu à Vincy près de Cambrai, l'année 717. Toutes les passions, qui peuvent animer les hommes, se réunissaient pour rendre la lutte opiniâtre; le carnage fut si terrible que la population se ressentit

pendant un siècle des pertes éprouvées dans ce combat sanglant.

La fortune et le courage de Charles triomphèrent; Chilpéric et Rainfroi, mis en fuite, furent poursuivis jusque sous les murs de Paris.

Cette victoire enleva à la régente Plectrude le reste de sa puissance et de son parti. Les Austrasiens livrèrent à Charles la ville de Cologne, le trésor de Pepin, et le reconnurent solennellement pour leur duc.

Plectrude, trop heureuse encore de devoir la vie à celui qu'elle avait chargé de fers, se retira dans un couvent. Charles ne se laissa point éblouir par de si grands succès; il sut limiter en apparence son pouvoir pour l'affermir, et conforma son habile politique aux mœurs du temps. Il faut connaître l'esprit de son siècle pour le dominer.

Charles n'ignorait pas que les Francs, méprisant alors leur roi, vénéraient encore la royauté; les peuples ne voulaient qu'un trône, un simulacre, un nom mérovingien et *une longue chevelure;* ils étaient habitués à leur rendre le même

hommage qu'aux images des saints qu'on promène avec solennité pour obtenir la fin des orages, et qu'on renferme après dans un obscur sanctuaire.

Charles chercha au fond des cloîtres un prince mérovingien qu'il proclama roi d'Austrasie sous le nom de Clotaire IV. On ne sait pas quel était son père, et l'histoire ne nous donne pas plus de renseignemens sur sa vie que sur sa naissance.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

CHILPÉRIC II, roi de Bourgogne et de Neustrie.
RAINFROI, maire.
CLOTAIRE IV, roi d'Austrasie.
CHARLES, maire.

Ce fantôme de roi, indifférent aux Austrasiens, suffit pour imposer quelque respect aux ducs et aux seigneurs de la Frise et de la Germanie, qui déjà s'étaient montrés trop disposés à profiter des troubles de la France, et à se rendre indépendans d'une puissance divisée qu'ils ne redoutaient plus.

Charles, croyant nécessaire de réveiller parmi ces peuples la crainte que leur inspira si long-temps l'ombre de Clovis, ne se laissa point aller au vain plaisir de jouir de son nouveau pouvoir dans un palais. Semblable aux anciens Francs, les

périls l'attiraient, le repos le fatiguait ; il marcha contre les plus redoutables et les plus opiniâtres ennemis de la France, les Saxons, qui venaient de s'emparer du pays des Attuariens et des Bructères. Il les repoussa, les poursuivit, remporta contre eux une victoire éclatante sur les rives du Véser, et revint promptement en France, où le rappelaient de nouveaux dangers.

Rainfroi, son inférieur en génie, mais son égal en activité, s'était assuré, pour attaquer de nouveau l'Austrasie, d'un autre allié, le duc d'Aquitaine, qui devait remplacer le duc des Frisons trop découragé par ses défaites. Il acheta cette alliance en obligeant le faible Chilpéric à reconnaître l'indépendance de l'Aquitaine.

Cette vaste partie des Gaules, qui s'étendait alors des Pyrénées jusqu'aux bords de la Loire, avait conservé, malgré la conquête ou plutôt à cause des excès qui en furent la suite, un grand éloignement pour les Francs. Les conquérans, répandus en trop petit nombre sur ce large territoire, n'y purent changer les mœurs, et ne parvinrent en l'essayant qu'à aigrir les esprits.

Les Visigoths, moins barbares, s'étaient soumis aux lois et aux coutumes romaines ; les Gaulois des provinces méridionales étaient fortement attachés aux usages, à la législation, à l'habillement et au langage des Romains : les vaincus y firent en quelque sorte la loi aux vainqueurs. Ainsi toute cette partie de la France, de même que la Provence, était encore presque romaine à l'époque dont nous retraçons l'histoire, et on y regardait à la fois les Francs comme des ennemis et comme des barbares. Ce fut dans ces contrées que prit naissance la langue romane qui n'était qu'un latin vieilli et corrompu.

Charles n'attendit point l'attaque de ses nouveaux ennemis. Avec sa célérité ordinaire il les prévint, et livra bataille près de Soissons au roi Chilpéric, au duc Eudes et à Rainfroi. Quoiqu'il leur fût inférieur en nombre, la victoire ne resta pas longtemps douteuse ; la confiance environne un nom déjà favorisé par la gloire, et la terreur le précède. Charles défit et dispersa ses ennemis ; les vaincus ne purent rallier leurs troupes. Chilpéric, perdant l'espoir

de défendre la Neustrie, s'enfuit avec son trésor, et se réfugia au-delà de la Loire dans les Etats du duc d'Aquitaine.

Rainfroi, poursuivi et assiégé dans les murs d'Angers, cessa de lutter contre la fortune du vainqueur; il capitula et se dépouilla lui-même de la dignité de maire; pour prix de sa soumission, Charles le nomma comte d'Anjou.

Sur ces entrefaites Clotaire disparut d'un monde et d'un trône où il avait vécu et régné inconnu. Charles, prêt à envahir l'Aquitaine, proposa au duc Eudes de lui accorder la paix, s'il consentait à lui livrer Chilpéric. Le duc effrayé n'hésita pas; il préféra un traité honteux à une guerre dangereuse, et, pour sauver ses États, il sacrifia son allié. Charles accueillit avec respect dans son camp le royal captif, et, regardant son nom comme un étendard utile, il le proclama roi des trois royaumes, bien décidé à ne pas lui en laisser gouverner un seul : ainsi, sous le nom de Chilpéric, Charles se vit de fait, comme son père, le seul et le vrai monarque de toute la France.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

CHILPÉRIC II, ROI ; CHARLES, MAIRE.

(720.)

Les Saxons, aussi belliqueux que les Francs, avaient repris les armes et dévastaient la Thuringe. Charles marcha contre eux, les battit quatre fois sans pouvoir les subjuguer, et rentra précipitamment en Austrasie pour défendre la France, soudainement menacée par un ennemi formidable, conquérant de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, et qui se flattait de réduire bientôt toute l'Europe à se courber sous le joug de l'Alcoran.

Déjà les Sarrasins, poursuivant les Visigoths, avaient franchi les Pyrénées et s'étaient emparés de Narbonne *. Peu de

* 721 à 725.

temps après, Zaman, leur général, les conduisit sous les murs de Toulouse. Là, ils furent attaqués et défaits par le duc d'Aquitaine; Eudes leur prouva que la France, moins facile à épouvanter que le reste de la terre, leur coûterait plus à conquérir que toutes les autres parties du monde; ils n'avaient rencontré ailleurs que des monumens matériels et des vestiges effacés de la grandeur romaine; mais dans les Gaules ils retrouvèrent le courage romain.

Zaman périt dant ce combat; mais dans ce temps les Maures, enflammés par le fanatisme et favorisés par la gloire, voyaient à chaque instant leurs forces grossies par une foule de peuples auxquels leur culte séducteur promettait la richesse sur la terre et des voluptés éternelles dans les cieux.

Leurs nombreux escadrons se renouvelaient sans cesse; et, semblables aux flots de la mer, ils paraissaient rouler les uns sur les autres, et redoubler de furie en se répandant sur la terre qu'ils dévastaient.

Bientôt une armée sarrasine, plus forte que celle qui venait d'être vaincue, rentra



en France, commandée par l'émir *Ambizat*, s'empara de Carcassone et de Nîmes; elle échoua ensuite contre les remparts d'Arles; mais, plus furieuse que découragée elle porta l'épouvante et le ravage dans le Périgord et dans le Quercy. Plusieurs autres corps non moins nombreux de ces ravageurs de la terre, se répandirent dans le midi et dans le centre de la France, renversant les églises, enlevant les femmes, pillant les châteaux et dévastant les campagnes. La marche de cette immense cavalerie était si rapide qu'on ne pouvait ni se préparer à ses attaques, ni l'atteindre dans sa course. Les Sarrasins traversèrent ainsi sans obstacles le Lyonnais, et arrivèrent sans combattre jusqu'aux murs d'Autun que la force de sa position mit à l'abri de leur furie.

Cependant Charles, qui devait enfin opposer seul une digue insurmontable à ces nouveaux dominateurs du monde, s'occupait alors à réunir les débris dispersés de la force publique. Nouveau maître de l'Etat, il sentit qu'il ne pouvait lui rendre sa sécurité au dedans et son énergie au dehors que par l'établissement d'un gou-

vernement militaire vigoureux ; remède funeste pour la civilisation, mais le seul pourtant qui puisse rendre la vie à un peuple tombé dans l'anarchie.

Charles était né pour son siècle ; jamais il ne connut de passion que celle de la gloire ; ses jeux furent les combats, ses palais les camps, ses courtisans des guerriers. Le clergé, enrichi par les rois, lui refusa l'argent que la guerre exigeait; Charles, loin d'imiter son père qui pour s'élever avait accru la puissance des prêtres, disposa de leurs biens pour affermir son pouvoir et pour sauver l'Etat.

Il savait que la politique doit changer avec les circonstances ; respectant la foi et méprisant la superstition, il protégea le pape, triompha des Mahométans, combattit l'idolâtrie, défendit l'Eglise et appauvrit le clergé.

Honorant la noblesse et soutenant le peuple contre elle, il ne traitait les grands en compagnons d'armes que lorsqu'ils se montraient braves, fidèles et généreux; la lâcheté ou la rébellion leur faisait perdre leurs biens et leurs dignités.

L'homme libre le plus obscur était sûr

de s'élever au rang des leudes, en s'illustrant par les armes. Ce fut ainsi que Charles retendit tous les ressorts de l'Etat; mais, pour dominer une nation si turbulente, il fallait un homme ferme et absolu. Charles le fut et le fut peut-être trop dans ses volontés; prompt à récompenser comme à punir; il donna souvent et sans mesure des évêchés à ses généraux, des abbayes à ses capitaines, des cures à ses soldats. Rome le bénit, l'Europe le respecta, les moines le condamnèrent aux feux éternels, et la France l'immortalisa.

L'histoire impartiale, en lui laissant une grande partie de la gloire due à son courage, à sa constance, à son activité, dira que Charles fut un héros, mais un héros barbare, et peut-être un besoin du siècle.

Il releva la France par ses armes; mais, par son despotisme, il acheva de faire rétrograder la civilisation; sous lui les assemblées nationales tombèrent en désuétude; la liberté des Francs s'effaça, et tout ce qui restait de lumières s'éteignit; aussi, dans cette époque de ténèbres, où ne brillèrent que quelques éclairs sortis du choc

des glaives musulmans, saxons et francs, on n'a rien conservé qui puisse nous faire connaître avec quelques détails le caractère, les mœurs et même souvent les noms des personnages qui animaient alors la scène du monde.

On ne trouve dans les légendes du temps que des fables grossières, et dans les chroniques que le laconisme de la crainte et la sécheresse de la servitude. Elles indiquent sommairement quelques événemens mémorables, et quelques batailles dont elles conservent les dates sans en expliquer ni les causes ni les résultats. Enfin, de tous les héros qui partagèrent la gloire de Charles, nous ne connaissons que le nom du comte Childebrand son frère. Ce ne fut que dans le siècle suivant, et sous la domination des rois et des empereurs de sa race, que l'on publia, relativement à son règne, quelques chroniques plus détaillées; mais la vérité s'y montre également altérée par l'adulation des partisans de sa famille victorieuse, et par la haine implacable du clergé pour sa mémoire.

Charles, toujours en guerre et toujours victorieux, accoutuma les Français à ne

plus délibérer et à obéir ; l'admiration ne leur laissait pas le temps de la réflexion ; ils ne voyaient que leur général, et oubliaient leurs lois comme leurs rois.

Le faible Chilpéric mourut sans que la France le remarquât ; il fut enterré à Noyon; Charles, rassemblant les grands pour la forme, proclama roi *Thierry de Chelles*, fils de Dagobert II.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

THIERRY IV, DIT DE CHELLES, AGÉ DE 6 ANS.
CHARLES MARTEL, DUC ET MAIRE.

(721.)

Le duc d'Aquitaine se trouvait placé dans une de ces circonstances critiques dont la fermeté et la bonne foi peuvent seules triompher, mais où la faiblesse et la fausseté succombent toujours. Eudes était jaloux de la fortune, de la puissance et des talens de Charles; cette passion l'égara; espérant follement profiter de l'appui perfide des Sarrasins pour régner sur la France, il se livra honteusement à l'ennemi de sa foi et de son pays, dans le dessein d'abattre son rival, et signa un traité d'alliance avec le général des Maures, Manuza, auquel il donna même en mariage sa fille Lampagie. Fortifié par cette union,

il fit passer la Loire à ses troupes, et enleva plusieurs places aux Neustriens.

Dans ce même temps Charles s'était vu forcé de porter ses armes en Germanie pour réprimer une nouvelle révolte des Saxons, des Allemands et des Bavarois. Il les vainquit, força Hubert, duc de Bavière, à se soumettre, et lui enleva sa nièce Sonechilde qui devint sa femme ou sa concubine : de retour en France, il chassa de Neustrie les troupes du duc Eudes, fondit en Aquitaine et la saccagea.

Le moment était venu où le duc d'Aquitaine devait recevoir le châtiment de sa trahison. Tandis qu'il fuyait devant Charles, il apprend que le farouche Abdérame, nouveau lieutenant du Calife, est entré dans ses Etats à la tête d'une forte armée, qu'il a battu et pris son gendre Manuza, qu'il s'est emparé de Bordeaux et l'a livrée au pillage. Eudes tente vainement d'opposer quelque résistance à ce torrent; il livre bataille sur les rives de la Dordogne, il est vaincu; il perd la plus grande partie de ses troupes, et cherche, avec les débris de son armée, un asile ou des chaînes dans le camp de Charles son ennemi.

Charles, touché par son malheur, oublie ses fautes, ne consulte que la pitié, et n'écoute que la voix de l'honneur qui lui ordonne de se réunir aux vaincus pour combattre les Musulmans. Abdérame, impatient de jouir des fruits de sa victoire, marchait rapidement sur Tours, dans l'espoir de s'emparer des trésors de Saint-Martin; mais il rencontra dans la plaine de Poitiers l'armée de Charles, et là * se livra cette lutte célèbre où le cimeterre des Maures et la hache des Francs devaient fixer les destins du monde et assurer le triomphe ou de l'Evangile ou de l'Alcoran.

Quelques jours se passèrent en escarmouches et en manœuvres, sans que d'aucun côté on osât donner le signal terrible du combat. On eût dit que les deux chefs et les deux armées hesitaient à sonner l'heure qui allait décider de si grands intérêts, donner ou ternir tant de gloire et moissonner tant de têtes.

Ces deux armées se contemplaient avec une égale surprise; les Français ne pouvaient s'empêcher d'admirer avec une sorte de crainte cette immense et brillante ca-

* 732.

valerie orientale, fière de tant de triomphes et chargée des dépouilles de l'Asie et de l'Afrique.

La terre frémissait sous les pas ardens des coursiers arabes; l'œil était frappé de l'éclat des vêtemens flottans des Sarrasins, de la richesse de leurs turbans; les rayons du soleil semblaient faire jaillir des feux de leurs cuirasses et de leurs cimeterres.

L'armée des Francs ne présentait pas aux Maures un spectacle moins nouveau et moins imposant. Les chevaux les plus rapides ne surpassaient pas en célérité ces guerriers agiles, revêtus d'habits courts et étroits, et qui semblaient plutôt voler que marcher à l'ennemi.

Les escadrons sarrasins sentaient leur impétuosité se ralentir à la vue de cette infanterie formidable, de ces piques longues et serrées qui repoussaient et perçaient leurs coursiers, de ces lourdes *francisques* qui brisaient les plus dures cuirasses, de ces phalanges épaisses dont les cris effrayans annonçaient la mort. On y voyait avec terreur un surprenant mélange de l'ancienne tactique des légions de Rome et de la férocité germaine.

Enfin, après avoir préludé au combat général par cent combats particuliers, le signal de la bataille se donna ; elle dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : ce qu'on aurait peine à croire c'est qu'aucun écrivain du temps ne fit connaître en France les événemens de cette journée célèbre. Un Portugais, l'évêque Isidore, et Roderic, dans son histoire des Arabes, nous en ont seuls transmis quelques détails, et encore Isidore en fait plus un tableau qu'un récit.

Les nombreux escadrons des Africains chargèrent plusieurs fois et sans ordre l'armée de Charles; mais leur impétuosité échouait sur les bataillons des Francs, qu'Isidore, plus poète qu'historien, compare *à un mur de glace contre lequel des nuées d'Arabes venaient se briser et se fondre sans y laisser de traces.*

Sans cesse repoussés, ils renouvelaient sans cesse leurs attaques. Cependant les Francs, en masses serrées, avançaient intrépidement au milieu de cette nombreuse cavalerie qui les entourait et qui les chargeait sans pouvoir les entamer. La terrible francisque abattait tous les guerriers

qui s'acharnaient vainement à rompre les phalanges françaises. Le champ de bataille était couvert de morts, et la fortune restait indécise. Enfin le duc d'Aquitaine, qui avait pénétré dans le camp des Sarrasins avec une cavalerie d'élite, revient dans la mêlée, prend en flanc les escadrons africains, et y répand à la fois la surprise et la crainte. Charles profite de ce désordre ; il se précipite au milieu des ennemis ; les Francs le suivent en foule ; sa redoutable hache écrase tout ce qui lui résiste. Abdérame lui-même tombe sous ses coups ; la chute de ce chef décourage les Sarrasins ; ils fuient et se retirent sous leurs tentes qu'ils trouvent désertes et pillées.

Déjà les ombres de la nuit couvraient la terre ; la fatigue et les ténèbres empêchent les Francs de poursuivre les vaincus. Charles lui-même, craignant les surprises et les embuscades, permet à ses guerriers le repos et le sommeil. Le lendemain, au lever de l'aurore, les Français reprennent leurs armes, et à la vue des tentes musulmanes, ils poussent des cris d'ardeur et de joie ; impatiens de compléter la ruine de leurs ennemis, ils se

précipitent sur le camp africain et le trouvent vide ; les Maures avaient fui.

Charles, jugeant que la célérité de leurs coursiers avait dû leur faire prendre trop d'avance pour qu'il pût espérer de les atteindre, ne voulut point par une vaine poursuite épuiser son armée affaiblie ; il revint en Neustrie, chargé de gloire et d'un riche butin. Les soldats, frappés d'admiration par la force de ses coups, lui décernèrent le surnom de *Martel*, regardant sa glorieuse francisque comme le terrible *marteau* qui avait écrasé les Sarrasins.

L'histoire du temps resta muette sur cet éclatant triomphe ; il donna naissance, dans un autre siècle, aux romans de chevalerie et à une foule de chroniques tout aussi fabuleuses que ces contes. Celle de Paul Diacre porte la perte des Maures à trois cent-soixante-quinze mille hommes ; il n'évalua celle des Français qu'à quinze cents soldats : il ignorait qu'on affaiblit tout ce qu'on exagère.

Mais ce qui est certain et prouvé par les faits c'est que cette victoire enleva aux Musulmans l'espoir de conquérir la France

et le nord de l'Europe ; ils évacuèrent même l'Aquitaine, et bornèrent leurs prétentions à s'affermir dans le Languedoc, et à s'étendre dans la Provence, où ils étaient favorisés par l'ambition de quelques leudes qui sacrifiaient à cette passion leur serment, leur religion et leur indépendance.

Quelques moines ont écrit, et plusieurs historiens ont répété qu'en mémoire du triomphe de Poitiers, Charles Martel institua pour récompenser ses preux, l'ordre de la *Genette ;* mais c'est une fable : cet ordre ne fut établi que sous la troisième race de nos rois : la devise de cette décoration, *exaltat humiles* , convenait mal au caractère et à la dignité de Charles ; elle était plus humble et plus chrétienne qu'héroïque.

Si ce grand homme fut regardé dans la suite par la chevalerie comme un modèle , elle ne put lui attribuer son origine qui est d'une date bien plus moderne, car elle naquit des excès mêmes d'un système féodal dont elle devint le seul remède, et qui, à l'époque des exploits de Charles, n'était pas encore organisé. Le libérateur de la France méritait la reconnaissance pu-

blique ; mais les passions du clergé et de quelques grands ne lui firent éprouver d'abord que cette ingratitude dont l'envie paie toujours la gloire.

Arnoul son neveu et plusieurs seigneurs révoltèrent la Bourgogne contre lui; il parut, les combattit et les soumit. Eucher, évêque d'Orléans, excitait le clergé à la résistance et au refus des tributs que les besoins de l'armée exigeaient : Charles l'exila.

La renommée, en publiant ses travaux et ses exploits, exagérait probablement ses fatigues et ses pertes ; les Frisons crurent le moment favorable pour recouvrer leur indépendance ; ils espéraient que les Français, agités par des troubles intérieurs et affaiblis par les combats livrés aux Aquitains et aux Musulmans, n'auraient plus assez de force pour leur ravir la liberté ; mais le génie trompe toujours la médiocrité qui ne le juge que sur sa propre mesure. Les hommes qui savent animer le soldat le rendent infatigable.

Les Frisons virent bientôt apparaître dans leurs plaines cette armée de Francs qu'ils croyaient encore campée sur les rives de la Loire. Charles leur livra bataille, les

défit et tua de sa main leur duc Papon. Après les avoir vaincus, il les dispersa, les poursuivit jusque dans leurs îles et les soumit.

Sa générosité ne lui avait point regagné l'affection du duc d'Aquitaine, les bienfaits, en humiliant l'orgueil, aigrissent l'envie. Tandis que Charles détruisait l'armée des Frisons, renversait leurs idoles, démolissait leurs temples, abattait leurs bois sacrés, démantelait leurs villes, et soumettait toute la Frise à la couronne de France, Eudes soulevait les Aquitains contre lui, et menaçait la Neustrie de ses armes.

Charles revole des rives de la mer du nord aux bords de la Loire, la franchit, tombe comme la foudre sur les Aquitains et les met en déroute (736). Eudes vaincu ne put survivre à sa défaite ; la honte et le chagrin terminèrent ses jours. Ses fils Hunon et Hatton, l'un duc d'Aquitaine et l'autre de Poitou, tentèrent vainement de le venger. Charles leur enleva la ville de Blois, s'empara de Bordeaux, les contraignit à se soumettre, et ne leur rendit leurs États qu'après les avoir forcés à prê-

ter serment de fidélité comme vassaux non au roi Thierry, mais à lui-même comme duc d'Austrasie.

La vie de Charles ne fut qu'un voyage perpétuel ; il put compter autant de guerres que d'années et presqu'autant de combats que de jours.

Les seigneurs de Provence et de Bourgogne, jaloux de son autorité, et méprisant celle du roi, s'étaient ligués, armés, et prétendaient hautement à l'indépendance. Charles y courut, soumit Lyon, entra en Provence, se rendit maître d'Arles et de Marseille, reprit aux leudes infidèles leurs biens, leurs dignités, donna les bénéfices des prêtres remuans à ses guerriers, établit partout des comtes, des ducs, des gouverneurs dévoués à sa personne, et par cette sévérité réprima la rébellion.

De là il reporta rapidement ses armes en Saxe, dont les peuples indomptables se préparaient à le combattre ; effrayés à son approche, ils lui livrèrent des otages et se soumirent à lui payer un tribut annuel.

La plume, moins rapide que son épée, a peine à le suivre. Une trahison rappela bientôt ses armes en France. Tel est l'aveu-

glement des hommes, ils préfèrent souvent la domination d'un ennemi à celle d'un égal. Mauronte, gouverneur de Marseille, de concert avec un grand nombre de seigneurs mécontens, imitèrent la perfidie du comte Julien qui avait livré l'Espagne aux Maures; ils s'allièrent avec ces barbares et les appelèrent dans leurs foyers.

Les Sarrasins accoururent en foule, ravagèrent la Provence, le Lyonnais, et surprirent Avignon; Childebrand les attaqua, les défit et reprit Avignon d'assaut. Les Maures qui le défendaient furent égorgés, et la ville livrée aux flammes.

Charles rejoint son frère, traverse le Rhône, chasse les Africains de la Provence, les poursuit en Septimanie et assiége Narbonne. Cette ville était le siége de la puissance musulmane en France; les Sarrasins, décidés à la secourir, accourent en grand nombre d'Espagne pour la défendre. Cette nouvelle armée était commandée par l'émir Amoroze. Charles vole à sa rencontre, l'atteint dans le val de Corbière sur les bords de la rivière de Bère, lui livre bataille, la taille en pièces, la chasse de la

plaine jonchée de cadavres, et la poursuit jusqu'à la mer; les flots engloutirent ceux que le fer n'atteignit pas.

Athime, gouverneur de Narbonne, après une opiniâtre résistance, la rendit à Childebrand, et par cette éclatante victoire toute la Gaule fut enfin réunie sous la domination des Francs.

Charles, aussi actif pour cueillir les fruits de la victoire que pour vaincre, prit Béziers, Agde, Maguelone et Nîmes; il les démantela, car jamais il ne laissait de forteresses dans les pays conquis par ses armes.

Une nouvelle révolte des Saxons lui donna de nouvelles fatigues et de nouveaux triomphes; cette guerre fut le dernier événement du règne de Thierry IV; son nom avait régné dix-sept ans dans les actes publics. Charles, affermi par la victoire, ne crut plus avoir besoin de l'ombre d'un roi; il ne remplit pas le trône vacant, et dédaigna de s'y asseoir; son épée lui tint lieu de sceptre et sa gloire de couronne.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

INTERRÈGNE (738).

CHARLES, DUC DE FRANCE.

Les Français ne parurent point s'apercevoir de la vacance du trône ; ils virent, sans s'étonner, les actes publics datés de la première, de la deuxième, de la troisième année de la mort du roi. Cette indifférence annonçait évidemment la chute des Mérovingiens. Un flambeau expirant jette ordinairement encore quelque clarté par intervalle avant de périr, mais la race de Clovis s'éteignit sans qu'aucune dernière lueur précédât sa disparition.

Charles, maître de l'Etat sans partage, se vit encore obligé de reprendre les armes par une révolte de Marseille et par une invasion des Sarrasins qui s'emparèrent d'Arles. Si des esprits remuans et des en-

Digitized by Google

nemis vaincus bravaient de loin le héros des Francs, leurs regards ne pouvaient soutenir sa présence. Dès qu'il parut, tout rentra dans le devoir; le roi des Lombards, Luitprand, contracta avec lui une alliance contre les Musulmans, joignit ses troupes aux siennes pour les chasser de la Provence, et adopta même, en signe d'amitié, son fils Pepin; car alors, conformément aux anciennes mœurs germaines, il existait encore une paternité, comme une fraternité d'armes: depuis ce moment les Maures n'osaient plus franchir les Pyrénées, et ils virent même les bataillons français seconder contr'eux en Espagne les généreux efforts des compagnons de Pélage.

La France reprit sa tranquillité; les nations tributaires leur dépendance. L'heureux duc de France, respecté au dedans, redouté au dehors, chéri par les soldats, craint par les grands et vénéré par le peuple, jouit en paix de sa gloire; sa renommée lui attirait les hommages des rois étrangers; tous recherchèrent son amitié.

Une révolution se préparait alors en Italie; Rome ne voulait plus dépendre de Byzance et obéir aux empereurs d'Orient

qui l'opprimaient sans la protéger. Cette ville, qui faisait autrefois trembler la terre, dévastée depuis par les Vandales, dominée par les Goths, délivrée par Bélisaire, trahie par Narsès, et sans cesse menacée du joug des Lombards, n'avait dû son salut, dans les derniers temps, qu'au courage de quelques papes, et au respect que leur sacerdoce inspirait aux barbares. Les Romains regardaient le chef de l'Eglise comme leur vrai prince et comme leur seul appui : cette disposition des esprits fit naître dans celui de Grégoire II une ambition peu évangélique ; il conçut l'espoir de réunir la puissance temporelle à l'autorité spirituelle, et ses successeurs, fidèles à son plan, prétendirent que Rome devînt la capitale et la reine de l'Europe chrétienne, comme elle l'avait été du monde païen.

L'empereur d'Orient, Léon, venait, dans l'année 740, d'abolir par un édit le culte des images ; il ordonnait de les enlever de toutes les églises, et de les livrer aux flammes comme des idoles. Il est souvent plus dangereux d'attaquer la superstition que la foi : le pape excommu-

nia l'empereur ; et, quoique le nom de ce prince parût encore dans les actes publics, Rome ne reconnut plus son autorité; on y rétablit un gouvernement républicain dont le souverain pontife était le chef. Une partie de l'Italie, imitant cet exemple, se souleva ; mais les Lombards, loin de vouloir laisser aux Romains leur indépendance, profitèrent de ces troubles, s'emparèrent de l'*exarchat de Ravenne*, et menacèrent Rome de leurs armes.

Dans ce péril Grégoire III, qui occupait alors le siége de saint Pierre, déployant autant d'audace que de fermeté, entreprit de se soustraire à la fois au joug des Lombards et des Grecs ; Léon et Luitprand ne lui offraient que le choix d'un maître. Le génie de Grégoire conçut qu'il fallait chercher pour Rome un appui plus ferme et moins dangereux.

Ses regards se tournèrent sur la France ; il y vit un grand homme assez puissant pour le défendre, trop éloigné pour le dominer. Rompant alors sans ménagement tout lien avec l'empire d'Orient, il usurpa l'autorité souveraine, et envoya un ambassadeur au duc des Français pour

solliciter son appui, en lui offrant le consulat, et en remettant sous sa garde les clés du tombeau de saint Pierre.

Ainsi Grégoire fut le premier des pontifes romains qui occupa hautement l'Eglise des intérêts temporels des princes de la terre; *exemple pernicieux*, dit avec raison Vely, *et fécond en suites trop funestes pour le sacerdoce et pour l'empire.*

Cette démarche hardie forma le premier nœud de Rome et de la France. Bientôt ses conséquences donnèrent à l'Occident un nouvel empire et de nouveaux Césars.

C'est une trop grande époque de l'histoire moderne pour négliger de faire connaître son plus ancien monument, la première lettre de Grégoire III à Charles Martel. Le temps nous l'a conservé.

Grégoire III à son très-excellent fils le seigneur Charles, vice-roi, *subregulu*, de France :

« Nous sommes accablés de tribulations, et nos yeux versent sans cesse des larmes en voyant l'Eglise abandonnée par ceux de ses enfans qui devraient se consacrer à sa défense. Et

Digitized by Google

» comment ne pas avoir l'âme flétrie de » douleur, lorsque le modique territoire » de Ravenne, qui nous restait pour four- » nir à la subsistance des pauvres et à l'en- » tretien du luminaire des églises, est » livré au pillage et réduit en cendres par » les rois des Lombards, Luitprand et » Hildebert? Ils portent leurs ravages » jusqu'aux environs de Rome, où leurs » armées dévastent et démolissent les » maisons données à saint Pierre.

» Jusqu'à présent, au milieu de tant de » peines, notre très-excellent fils, nous » n'avons reçu de vous aucun secours, » aucune consolation. Au lieu de répri- » mer ces désordres, vous écoutez les » princes qui les ordonnent; vous croyez » les mensonges qu'ils débitent et vous » doutez des vérités que nous vous disons.

» Nous prions Dieu de ne point vous » punir de ce péché. Mais plût au ciel » qu'il vous fût possible d'entendre les » reproches que nous adressent ces prin- » ces orgueilleux, et les propos insultans » qu'ils tiennent sur votre compte : *Où* » *est*, disent-ils, *ce fameux Charles*, » *dont vous avez imploré la protection?*

» *Où sont ces redoutables armées de*
» *Français? Qu'elles paraissent donc;*
» *qu'elles viennent, si elles l'osent,*
» *vous soustraire à notre pouvoir.*

» Ah! qu'il est affligeant, mon cher
» fils, de voir un enfant de l'Eglise si
» peu zélé pour sa défense. Certes le prince
» des apôtres, revêtu de la puissance de
» Dieu, est assez fort pour défendre sa
» maison et son peuple; mais il veut con-
» naître quels sont, dans ces temps cri-
» tiques, ses enfans fidèles. N'ajoutez
» donc aucune foi aux faux rapports des
» rois des Lombards.

» Ils se plaignent éternellement des ducs
» de Spolette et de Bénévent. Ces accusa-
» tions sont des mensonges. Le seul crime
» de ces princes est d'avoir résisté à l'in-
» justice. On les dit infidèles, parce qu'ils
» ont refusé d'obéir à des ordres inhumains,
» parce qu'ils n'ont pas voulu ravager les
» campagnes de Rome et ruiner les terres
» des saints apôtres; ils ont refusé de dé-
» clarer la guerre à l'Église de Dieu qui
» a reçu leur foi et au peuple romain leur
» allié. Pour toute autre cause ils obéis-
» sent fidèlement aux rois Lombards. Ce-

» pendant on veut les dégrader, les ban-
» nir, pour subjuguer l'Eglise sans obsta-
» cles et jeter le peuple dans les fers.

» Envoyez-nous quelque un de vos
» fidèles, et que ce soit surtout un
» homme incorruptible, inaccessible aux
» dons, aux menaces et aux promesses;
» qu'il voie de ses propres yeux nos tri-
» bulations, l'humiliation de l'Eglise, les
» larmes des pélerins, la ruine de notre
» peuple, et qu'il vous en rende compte.

» C'est en présence du Seigneur, c'est
» dans l'attente de son pénible jugement,
» c'est par amour pour lui, et pour le sa-
» lut de votre âme, que nous vous exhor-
» tons à secourir au plus tôt l'Église de
» saint Pierre et son peuple, et d'éloigner
» de nous ces rois iniques.

» Je vous conjure donc, par le Dieu
» vivant, et par les clés sacrées de saint
» Pierre que je vous envoie, de préférer
» l'amour que vous lui devez à la perfide
» amitié du roi des Lombards. Hâtez-
» vous de nous secourir, de nous conso-
» ler, de faire éclater votre foi, et par-là
» d'accroître votre renommée dans tous
» les pays du monde, pour que nous puis-

» sions vous dire avec le prophète *que le* » *Seigneur vous écoute au jour de* » *l'affliction, et que le nom du Dieu de* » *Jacob vous protége.*

» Ancard, un de nos vassaux, por- » teur de cette lettre, vous dira ce que » ses yeux ont vu et vous expliquera nos » pensées. Puisse une prompte réponse » adoucir nos peines, afin qu'alors nous » puissions avec joie, nuit et jour, prier » Dieu pour vous et pour votre peuple » devant les tombeaux des apôtres saint » Pierre et saint Paul. »

Charles, qui cherchait alors à calmer le ressentiment du clergé français, accueillit favorablement l'envoyé romain; mais comme il n'était pas moins important pour lui d'éviter une rupture avec son allié le roi des Lombards, il promit ses bons offices et non des secours, et au lieu de troupes il envoya au pape de riches présens.

Le roi lombard, par égard pour lui, cessa de menacer Rome, et parut renoncer au projet de la conquérir : mais comme il ne rendit point à l'Eglise les villes et les terres dont il s'était emparé, Grégoire,

inquiet et mécontent, résolut de tenter l'ambition de Charles par un appât plus séduisant pour lui.

Une ambassade solennelle, au nom du pape, du sénat et du peuple romain, vint porter au duc des Français les insignes de patrice, et les chaînes de saint Pierre. Grégoire, dans une lettre plus pressante que la première, promettait à Charles, s'il voulait s'armer contre les Lombards, d'effacer des actes publics le nom de l'empereur d'Orient et de faire renaître l'empire d'Occident sous l'égide du chef de la France.

Il paraît que l'éclat de cette gloire nouvelle tenta l'âme héroïque de Charles : il se préparait à franchir les Alpes; mais cette grande révolution était réservée à ses fils, et le sort, qui se joue des projets humains, fit mourir cette même année Charles, l'empereur des Grecs et le pape.

De quelque vigueur que la nature eût doué le héros des Français, son corps était vieilli par la fatigue, son âme seule était encore jeune. Attaqué par une hydropisie et prévoyant sa fin prochaine, il partagea la France entre ses fils sans obstacle, car

son autorité était légitimée par une vie entière de triomphes.

Cependant, pour rendre plus légale aux yeux de la nation l'autorité de ses enfans, il rassembla à Verberie les principaux seigneurs, et régla de concert avec eux le partage de sa succession entre les deux fils qu'il avait eus de sa femme Rotrude; Carloman, l'aîné, eut pour lot l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe; Pepin la Neustrie, la Bourgogne et la Provence; Griffon, son dernier fils, n'eut d'abord aucune part à son héritage, parce que sa mère Sonnechilde était entrée dans les complots tramés contre son pouvoir par les seigneurs bourguignons et par le comte de Paris. Cependant les prières de la mère et du fils le fléchirent; il lui accorda un faible apanage. Il laissait encore d'autres enfans : de sa première femme, une princesse nommée Hildetrude, qui bientôt épousa le duc de Bavière; enfin il laissa trois fils naturels : Remy, depuis évêque de Rouen; Jérôme, père de Fulrade, fondateur de l'abbaye de Saint-Quentin; Bernard, d'abord marié et père de trois enfans, et qui, veuf, prit l'habit de moine à Corbie;

enfin deux filles religieuses, Gontrude et Théodrade ; la dernière devint abbesse de Notre-Dame de Soissons.

Charles, après avoir vainement cherché quelques soulagemens au pied du tombeau de l'apôtre de la France, revint à Crécy près de Noyon, et termina sa vie glorieuse par une mort paisible en 741. Il n'avait point voulu monter sur le trône des rois, mais il prit place dans leurs tombeaux à Saint-Denis.

Sous lui la servitude des princes mérovingiens fut aussi entière mais moins dure qu'elle ne l'avait été sous ses prédécesseurs. Au lieu de les tenir enfermés dans la maison de plaisance ou d'arrêt de *Momague*, il leur laissait promener leur indolence avec faste, mais sans autorité, dans les palais de Coblentz, d'Héristal, de Metz, de Kiersy, de Valenciennes et de Soissons. Comme ils étaient entourés d'esclaves pour les servir, de courtisans pour les flatter, et qu'ils ne manquaient ni de chiens pour la chasse ni de chars pour voyager, ils croyaient encore régner.

Charles fut le plus grand homme de ces temps reculés : phénomène brillant au

milieu des ténèbres, son nom a traversé les siècles. Célébré par les historiens, il fut chanté par les poëtes et par les romanciers, vanté par les guerriers de tous les âges, et inscrit à la tête des protecteurs de l'Eglise, qu'il soutint contre les Lombards, qu'il délivra des musulmans, et dont il étendit la puissance sur les débris des idoles de la Germanie.

Grégoire disait que l'épée de Charles avait converti à la foi chrétienne plus de cent mille païens. La haine du clergé français chercha seule à ternir sa gloire; elle le poursuivit jusque dans sa tombe. Long-temps après sa mort Euchérius, évêque d'Orléans, osa raconter et écrire qu'une révélation lui avait montré le corps de Charles livré aux flammes de l'enfer, et que si l'on visitait son tombeau on en verrait la preuve; les moines de Saint-Denis, dit la chronique du temps, ouvrirent cette tombe, et il en sortit un affreux serpent.

Cette fable fut accueillie par la crédulité du temps. Le célèbre archevêque de Reims, Hincmar, l'appuya de son autorité. Les moines alors écrivaient l'histoire,

et ils trompèrent leurs contemporains en leur faisant regarder comme un ennemi de Dieu le sauveur de sa patrie : *tant il est dangereux*, dit Mézeray, *d'offenser ceux qui disposent de la renommée.*

Mais l'envie ne peut obscurcir que momentanément la gloire ; le temps la venge, et la France rendra un éternel hommage au génie de cet homme extraordinaire qui, à peine sorti d'une sombre prison pour s'élever à la puissance suprême et sans cesse entouré d'ennemis nombreux, suppléa toujours à l'inégalité des forces par son courage, par sa prévoyance et par son activité.

Proclamé chef d'un peuple livré à l'anarchie et d'un pays en proie aux factions des grands et aux invasions étrangères, il rallia les Français en un seul faisceau, leur apprit à obéir, les accoutuma à se passer de roi, ressuscita leur gloire militaire, porta ses conquêtes des Alpes aux Pyrénées, de l'Océan jusqu'au Danube, et sut remplir cette vaste carrière de puissance et de triomphes sans avoir recours à ces crimes, à ces meurtres qui souillèrent le sceptre sanglant de toute la race de Clovis.

La Germanie le nomma *vice-roi;* l'Italie, consul et patrice; la France, prince et duc : mais, de tous les titres que donnait alors l'adulation ou que l'orgueil s'arrogeait, Charles ne prit que celui de *vir illustris*, qu'il méritait et que la postérité lui confirma.

CHAPITRE TRENTIÈME.

CARLOMAN, DUC D'AUSTRASIE.
PEPIN, DUC DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE.

(742.)

Les deux fils de Charles Martel héritèrent d'un nom, d'une puissance et d'une gloire difficiles à soutenir. Le clergé voulait rentrer dans ses biens confisqués, les leudes fiers et turbulens dans leur indépendance. Griffon, dernier fils de Charles, était jaloux de ses frères; mécontent de son apanage, il excitait à la révolte les grands trop heureux de trouver dans son nom un prétexte et un appui pour commencer la guerre civile.

Carloman et Pepin, informés des intrigues de leur frère, le prévinrent, l'attaquèrent, le poursuivirent et prirent d'assaut la ville de Laon où il s'était réfugié;

sa mère fut exilée à l'abbaye de Chelles, et lui-même retenu étroitement dans une prison.

Les princes redoutaient encore l'ambition de l'un de leurs parens nommé Théodoald, fils de l'ancien maire Grimoald; ils le firent périr. Ainsi la coutume, puisée dans la nature, mais contraire à la saine politique, de partager le pouvoir suprême entre les enfans de celui qui l'exerce, oblige toujours l'ambition à sacrifier toutes les vertus naturelles; et chez les Francs, où ce partage avait lieu comme chez les musulmans, plus on était par la naissance près du trône, plus on se trouvait aussi près de l'échafaud.

Pepin et Carloman, après avoir ainsi rétabli, par des mesures cruelles, un ordre passager dans l'intérieur de la France, se virent bientôt contraints de porter leurs armes au dehors pour abattre l'insurrection des étrangers tributaires.

Godefroi, duc des Allemands, et Hunnon, duc d'Aquitaine, résignés à obéir au sceptre d'un roi, ne pouvaient supporter l'autorité des ducs d'Austrasie et de Neustrie qu'ils regardaient comme leurs égaux.

et non comme leurs souverains ; mais les fils de Charles Martel prouvèrent qu'ils avaient hérité de la vaillance et de la célérité de Charles comme de sa fortune. Ils entrèrent en Aquitaine, s'emparèrent de Poitiers, du château de Loches, et contraignirent le duc Hunnon à se soumettre.

Carloman franchit ensuite le Rhin ; il combattit et vainquit les Allemands et les obligea de lui donner des otages. Ce fut au bruit de ces batailles et de ces victoires que naquit en 742, dans le palais d'Ingelheim sur le Rhin, le fameux Charlemagne, fils de Pepin, destiné par le ciel à immortaliser son nom, sa race, son épée, son siècle et la France.

Depuis long-temps la famille de Pepin aspirait au trône ; déja Grimoald avait osé vainement y faire paraître son fils. Charles Martel crut accoutumer les Français à laisser ce trône vide ; mais il fallait quelques triomphes encore pour habituer les peuples à la chute de la dynastie ; la révolution s'avançait rapidement, mais l'heure de la proclamer n'était pas sonnée.

Pepin, aussi sage qu'audacieux, le sentit ; et pour calmer la fermentation des es-

prits, il donna la couronne à un prince mérovingien que les uns disent fils de Thierry de Chelles, et les autres de Clotaire III ; il prit le nom de Childéric. Bientôt le sceptre de Clovis se brisa dans les mains de ce prince inhabile ; son caractère ou son malheur lui fit donner le nom d'*insensé*.

Digitized by Google

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

CHILDERIC III, ROI DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE.
PEPIN, DUC DE FRANCE ET MAIRE DU PALAIS.
CARLOMAN, DUC D'AUSTRASIE.

(743.)

C'ÉTAIT en Neustrie et en Bourgogne que l'attachement à la maison mérovingienne s'était le plus opiniâtrément conservé. Les peuples de ces deux royaumes se regardaient exclusivement comme Francs; les Austrasiens n'étaient à leurs yeux que des Germains. Il existait entr'eux une opposition inconciliable d'intérêts, de mœurs et de langage; en Neustrie on regrettait l'ancienne indépendance des hommes libres, dont quelques princes mérovingiens s'étaient montrés les appuis; et malgré l'habileté des deux Pepin et de Charles Martel,

ils ne pouvaient effacer le souvenir de la bataille de Testry qui avait assujetti les hommes libres aux leudes, la Neustrie à l'Austrasie, et les rois à leurs majordomes ou maires.

Aussi les Neustriens et les Bourguignons apprirent avec transport l'élévation de Childéric au trône, tandis que cet événement ne produisait aucun effet ni aucun changement en Austrasie. Carloman continua de la gouverner en souverain; on en trouve la preuve dans un acte du concile de Leptine, convoqué par ce prince; il y déclare *qu'après avoir pris les conseils de sa noblesse il a rassemblé les évêques dans ses Etats.* Ce concile est doublement remarquable par plusieurs sages réglemens qu'on y fit pour la réformation des mœurs, et parce qu'on y commença à compter les années depuis l'incarnation; jusque là on datait des années du monarque régnant.

Si l'apparition du faible Childéric au trône apaisa les esprits en France, cette ombre de roi ne fit aucune illusion aux étrangers, tous ardens à saisir le premier prétexte pour secouer le joug des ducs de France.

Hildetrude, fille de Charles Martel, mécontente de la sévérité de ses frères, s'échappa de leurs mains, et courut en Bavière chercher un trône, un époux et un appui; elle y donna avec sa main au duc Odillon le désir et l'espoir de succéder à la puissance de son beau-père et de gouverner l'empire des Francs comme Charles Martel.

Excité par son ambition qu'enflammait continuellement celle de sa femme, il unit ses armes à celles des Saxons et des Allemands qu'on trouvait toujours disposés à la guerre et à la vengeance.

En même temps il conclut un traité d'alliance avec le duc d'Aquitaine, qui, fortifié par cet appui, envahit promptement la Neustrie, et s'avança même jusqu'à Chartres qu'il livra au pillage.

Les princes français coururent d'abord en Germanie pour combattre les Bavarois; mais ils trouvèrent Odillon retranché sur les bords du Lech dans une position si forte, que pendant quinze jours ils observèrent l'ennemi sans oser l'attaquer. Les Francs, plus téméraires que leurs chefs, ne purent supporter plus long-temps les

provocations et les insultes que leur prodiguaient les Bavarois, en les raillant sur leur timidité. Emportés par la colère, tout péril disparaît à leurs yeux; ils se jettent à la nage, franchissent la rivière, et mettent en déroute l'ennemi, qui perd ses plus braves soldats, son camp et ses bagages. La Bavière fut dévastée pendant deux mois.

Après avoir ainsi puni le duc Odillon de sa révolte, Carloman marche contre les Saxons, les bat, les disperse, poursuit leur duc Théodoric jusqu'au château d'Hochsbourg, et le contraint à jurer une paix qu'il rompit bientôt.

Libres de crainte du côté de la Germanie, les deux frères, avec leurs troupes triomphantes et réunies, revinrent en France, et entrèrent presque sans obstacles dans les États du duc Hunnon qui ne put leur résister. Ils ravagèrent l'Aquitaine, et forcèrent le duc infidèle de demander grâce pour la troisième fois.

Peu de temps avant, ce prince ambitieux sans talent, et cruel sans courage, avait assassiné son frère Hatton qui voulait le décider à la paix. Enfin, honteux de sa

défaite, revenu de ses illusions, et peut-être repentant de son fratricide, il se détermina à quitter le monde, et prit l'habit de moine dans un couvent de l'île de Ré, laissant ses Etats à son fils, Gaiffre, qui prêta serment de fidélité non au roi Childéric, mais au duc d'Austrasie, (745).

Les Saxons et les Allemands, plus irrités que découragés par leurs défaites, étaient souvent vaincus mais non subjugués. Leur fierté ne voulait point reconnaître la domination de la France; ils reprirent de nouveau les armes. Carloman marcha contr'eux; et, si l'on voulait croire les chroniques fabuleuses du temps, *l'armée germaine serait tombée miraculeusement sans combattre dans les liens des Français*. Mais ce qui est probable c'est que Carloman trompa les Allemands par de feintes dispositions à la paix, et les attira dans un piége où ils furent surpris, entourés et taillés en pièces.

Cette victoire ou plutôt ce carnage termina la carrière politique de Carloman; dégoûté des grandeurs, effrayé par les fables que les moines débitaient sur la damnation de son père, et poursuivi lui-

même par les remords du sang qu'il venait de verser si injustement en Germanie, il livra ses États à Pepin, lui confia son fils Drogon, courût à Rome implorer la protection de saint Pierre, se fit raser, prit l'habit de saint Benoît; et, fatigué des visites fréquentes que lui attiraient encore son nom et son ancienne puissance, il s'enferma dans l'abbaye du Mont-Cassin.

La tranquillité du cloître, seul asile alors contre les orages de la terre et contre les crimes des princes, la crédulité du temps, et la vénération que les guerriers les plus barbares conservaient pour le clergé, inspiraient généralement le goût de la vie religieuse. On ne pouvait plus trouver la paix nulle part que dans l'ombre des monastères; aussi on vit à cette époque deux rois d'Angleterre, deux ducs d'Aquitaine et un duc de France se vouer à la vie du cloître. Alors les moines, ennemis du luxe et de l'oisiveté, travaillaient et fécondaient la terre. Depuis, l'ambition des papes les multiplia sans mesure, et en forma un genre nouveau et bizarre de légions destinées à soutenir les prétentions de Rome à un nouvel empire.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

CHILDERIC III, roi de France.
PEPIN, maire du palais et duc d'Austrasie.

(745.)

Pepin se saisit de l'héritage de son frère : mais la voix de l'ambition était plus forte chez lui que celle de la nature ; au lieu de partager les biens de Carloman avec Drogon et les autres enfans de son frère, il les fit raser, et les enferma dans un monastère ; dans le même temps, par une inconséquence assez difficile à expliquer, il mit en liberté son propre frère Griffon, d'autant plus dangereux qu'il était irrité par une longue proscription.

Il l'appela dans son palais, et l'accueillit avec amitié ; enfin il lui donna pour apanage douze comtés dans le Maine et dans l'Anjou.

Griffon ne tarda pas à prouver qu'il oubliait les bienfaits et ne se souvenait que des injures; il courut soulever les Saxons, espérant avec leur secours dépouiller de sa puissance un frère dont il voulait être l'égal et non le vassal.

Pepin marcha rapidement contre lui. Trente mille Esclavons vinrent grossir son armée. Les Saxons ne purent résister à des forces si redoutables; ceux qui voulurent soutenir cette lutte inégale furent vaincus, et forcés à recevoir le baptême; les autres prirent la fuite sans combattre.

Griffon, abandonné par eux, se réfugia en Bavière. Le duc Odillon était mort; son fils Tassillon, âgé de six ans, venait de lui succéder; ses tuteurs, bravant le courroux des Francs, accordèrent à Griffon une imprudente hospitalité. Ce prince, aussi ingrat qu'ambitieux, les en punit en soulevant contr'eux les Bavarois qui le proclamèrent duc et déposèrent Tassillon.

Les Allemands conclurent une alliance avec lui, et le pape même employa sa médiation auprès de Pepin pour l'engager à ne point combattre son frère.

Pepin, irrité, n'écouta pas les conseils de

Google

Rome, qui tout à la fois sollicitait l'appui des Français et craignait l'extension de leur empire ; il porta ses armes en Bavière. La fortune suit toujours un nom que précède la renommée : dès que Pepin parut, les Bavarois et les Allemands, après une légère résistance, se soumirent et rendirent au jeune Tassillon son autorité. Le prêtre Sergius, envoyé par le pape en Bavière, avait osé défendre aux Français, au nom de saint Pierre, de combattre les Allemands : Pepin vainqueur l'appela et lui dit : *Il est évident que vous n'étiez pas réellement chargé de me transmettre les ordres de saint Pierre, car, si cet apôtre eût trouvé notre cause injuste, il ne nous aurait pas fait gagner la bataille ; notre victoire doit vous apprendre la véritable volonté de Dieu, intercédé pour nous par saint Pierre. Vous voyez qu'ils ont décidé que les Bavarois seraient soumis à la France.*

Griffon, sans allié, sans appui, sans ressources, se vit réduit à implorer la clémence de son frère. Pepin lui pardonna sa rébellion, et lui rendit même le Maine avec l'Anjou ; mais le sceptre seul pouvait

satisfaire cet esprit inquiet et remuant. Excité à la révolte par quelques seigneurs mécontens, il forma de nouveaux complots; mais, craignant la vengeance de Pepin qui les avait découverts, il se sauva dans les États du duc d'Aquitaine. Bientôt, épris d'un fol amour pour la duchesse d'Aquitaine, il fut obligé de se dérober par la fuite au ressentiment de son époux; quelques brigands ou quelques serviteurs de Gaiffre l'atteignirent dans les montagnes et le tuèrent.

Pepin *, délivré de tous ses rivaux et vainqueur de tous ses ennemis, avait enfin fait revivre aux yeux des Français Charles Martel dans toute sa gloire. Maître des trésors et des forces de l'Etat, vénéré par un peuple dont la gloire fut toujours l'idole, le trône seul manquait à sa grandeur; l'oubli profond, suite du mépris dans lequel était tombée la race de Clovis, convainquit Pepin que le moment était favorable pour chasser du palais des rois la dernière ombre qui l'occupait.

Tout semblait disposé pour ce grand

* 750.

changement qui devait s'opérer sans secousse, puisqu'il n'était que la fin d'une révolution commencée depuis un siècle. D'ailleurs Pepin, en suivant les traces de son père dans le chemin de la victoire, avait pris pour arriver à son but politique une route différente.

Charles, toujours au milieu des camps, ressuscitant l'esprit militaire des Francs, leur avait bien appris à obéir et à vaincre; il s'était attaché les leudes en leur donnant des seigneuries, des titres et des richesses; les hommes libres mêmes le considéraient comme leur sauveur; il les avait tirés d'une sorte de servitude en leur permettant *de se recommander* pour des *bénéfices*, et en leur accordant *des concessions fictives de fiefs*, c'est-à-dire le droit de devenir leudes en donnant au roi leurs *alleux*, leurs biens libres, pour les recevoir ensuite du prince en bénéfices; mais en même temps Charles s'était attiré l'ennemi le plus puissant, en dépouillant le clergé de ses biens pour enrichir l'armée.

Pepin se réconcilia avec les évêques en leur restituant une grande partie des biens confisqués; par là il acquit dans les assem-

blées nationales un ferme appui pour contrebalancer l'esprit indépendant et turbulent des leudes. Décidé à s'emparer de la couronne, il n'avait d'obstacle à craindre que la religion du serment, plus puissante chez les peuples encore barbares que chez les nations civilisées; aussi il employa tous ses soins pour légaliser son usurpation par le consentement national, et pour la sanctifier même par l'intervention du saint siége, qui, depuis deux siècles, avait acquis une grande autorité sur l'église gallicane.

Le pape, proscrit dans l'Orient et chancelant en Italie, se trouvait alors très-puissant en France : on y regardait ses ordres comme des oracles, tandis qu'ils étaient bravés par les Grecs et par les Lombards.

Pepin montra dans sa marche audacieuse tant de sagesse que de son temps il était passé en proverbe, parmi les Français, de dire, pour louer un homme habile: *Il est prudent comme Pepin.*

Zacharie occupait alors le saint Siége; menacé d'une ruine prochaine par l'empereur d'Orient et par le roi des Lombards,

il voulait sauver son indépendance et conquérir sur eux une puissance temporelle. Pepin aspirait au trône; cet intérêt commun les unit étroitement; tous deux, guidés par l'ambition, firent taire la morale, et se promirent réciproquement de se donner des biens dont ils n'avaient pas le droit de disposer; ce fut ainsi que Zacharie accorda au duc de France la couronne que portait un roi mérovingien, et que Pepin donna au pape les villes, les terres et l'Exarchat qui appartenaient à l'empereur des Grecs.

Cependant cette négociation dura presqu'une année; beaucoup de leudes, par fidélité ou par jalousie, résistaient aux insinuations de Pepin, et Rome lui opposait quelques scrupules. Saint Boniface, évêque de Mayence, célèbre par la conversion des Saxons et des Allemands, payait, par un dévouement sincère et par un zèle ardent, la protection que lui avait accordée Pepin; la vénération qu'il inspirait aux peuples de France et d'Italie entraîna et rallia toutes les opinions.

Dans le mois de mai 752 les grands, les évêques, le peuple se rassemblèrent à Sois-

sons : rien ne prouve mieux l'excès d'ignorance et de ténèbres où la France était alors tombée, que le silence du siècle sur cet événement mémorable qui enleva le trône aux héritiers de Clovis. Aucun auteur ne nous en a transmis le moindre détail; quelques chroniques du temps se bornent à dire avec une concision servile ou indifférente que les Francs, assemblés à Soissons, déposèrent Childéric avec le consentement ou par l'ordre du pape, et qu'ils donnèrent la couronne à Pepin. Daniel est le seul historien qui nous apprenne avec plus de probabilité que de certitude ce qui se passa dans cette célèbre assemblée. Selon lui, les seigneurs les plus dévoués au duc de France, retraçant aux yeux de la nation les exploits de la race de Pepin, la gloire de Charles-Martel, la défaite des Sarrasins, représentèrent vivement au peuple français les périls dont il était encore menacé par le fanatisme des musulmans, par l'esprit turbulent des nations tributaires et par l'ambition de leurs chefs orgueilleux ; l'expérience avait prouvé l'impossibilité d'exiger de tant d'esprits remuans un respect sincère et une soumission durable pour des

rois méprisables et incapables de régner. Le seul remède aux maux qui accablaient la France était de réunir la puissance au mérite et l'autorité à la gloire. Il fallait enfin, disaient-ils, prier le duc des Français de consolider le bonheur public, en joignant à son autorité la dignité royale; et tous devaient rassembler leurs efforts pour vaincre sa modestie, vertu héréditaire dans sa famille comme le courage.

Cette grande question, ajoutaient les partisans de la révolution projetée, avait été mûrement examinée sous les rapports de la conscience comme sous ceux de la politique, et l'assentiment du pape à un changement si salutaire pour la France suffisait pour lever tous les scrupules.

Le prêtre Lulle, Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrade, abbé de Saint-Denis, envoyés précédemment à Rome, communiquèrent à l'assemblée la réponse du pape Zacharie. La décision du saint siége disait *qu'il était juste et convenable de donner la dignité royale à celui qui en exerçait déjà pleinement la puissance.* Ainsi le pape, prononçant pour la royauté de *fait* contre la royauté de *droit*, con-

seilla, et même, si l'on en croit Eginard, ordonna la déposition de Childéric et l'élévation de Pepin.

Cet avis, soutenu par l'archevêque de Mayence, obtint l'assentiment des leudes, des évêques et du peuple. Ils élurent Pepin et le portèrent sur le pavois. Le saint archevêque Boniface posa la couronne sur le front du nouveau roi. L'indolent ou l'insensé Childéric fut dégradé; un décret de l'assemblée des Francs le contraignit à se faire raser et à prendre l'habit de moine dans le couvent de Sithieu ou Saint-Bertin à Saint-Omer en Artois. Il y mourut deux ans après; car les princes détrônés vivent peu de temps. On croit qu'il avait un fils nommé Théodoric ou Thierry; ce prince, totalement oublié depuis, fut rasé et enfermé dans le couvent de Fontenelle. La race mérovingienne s'éteignit en lui; elle avait régné 334 ans, depuis 418 jusqu'en 752.

L'avénement de Pepin au trône fut évidemment une usurpation et une violation des lois de la monarchie; mais il n'est pas moins certain qu'une loi supérieure à toutes les autres, la nécessité, avait rendu cette révolution inévitable.

A dater du moment où les Francs s'établirent dans la Gaule, tout dans le gouvernement de la première race porta dans l'administration du royaume la funeste empreinte de l'invasion et de la conquête. Les vainqueurs, pour vivre en sécurité au milieu des vaincus, ne connurent d'autre système de gouvernement que le système militaire ; le peuple des Francs offrait toujours le spectacle d'une armée; son camp seulement s'était agrandi; il s'étendait sur toute la Gaule : chaque chef de tribu en resta le général pendant la guerre et le juge pendant la paix.

La force des chefs, l'obéissance des soldats, la fidélité des leudes donnèrent quelque temps à la nation subjuguée un repos qui adoucissait la servitude. La guerre se porta au dehors, et ce furent à leur tour les tribus germaines qui tremblèrent et se soumirent aux armes de la Gaule. Mais bientôt les querelles domestiques des rois mérovingiens, leur cruauté et surtout leur faiblesse replongèrent la France dans tous les malheurs de la tyrannie et de l'anarchie.

Les alarmes régnaient partout; on ne

pouvait nulle part trouver un asile paisible, ni un homme certain de conserver sa vie, son bien et sa liberté ; la force était la seule ressource contre l'injustice. Aussi chaque montagne, chaque rocher se couronna de forteresses élevées pour se mettre à l'abri des invasions étrangères et des hostilités intérieures. Là, du haut de leurs créneaux, les seigneurs bravaient l'autorité des lois et des rois ; semblables aux oiseaux de proie, ils ne descendaient dans les plaines que pour y exercer d'affreux brigandages.

Tous les droits étaient violés ; les désordres d'un état de barbarie succédèrent aux douceurs de la vie sociale. La partie la plus nombreuse du peuple et la plus utile était réduite en esclavage, et le sort des hommes libres, mais pauvres, différait peu de celui des serfs. L'innocent faible cherchait en vain un appui protecteur, et le coupable armé ne trouvait pas de juge qui osât le punir.

Les rois, dépouillés de leur puissance, ne pouvaient faire respecter leur justice, et le maire du palais lui-même, spoliateur de l'autorité royale, ne réunissait les

nobles ses égaux sous ses étendards et sou ses ordres, qu'à la triste condition d'autoriser leurs usurpations, leurs violences, et de partager avec eux les débris d'un trône écroulé.

Aussi les sciences, les lettres, effrayées, virent alors leur flambeau s'éteindre totalement. Pendant quatre siècles, dit Robertson, *l'Europe entière ne produisit pas un seul écrivain qui méritât d'être lu, soit pour l'élégance du style, soit pour la justesse ou la nouveauté des idées, et l'on citerait à peine une seule invention utile ou agréable à la société dont ce long période puisse s'honorer.* Quand les peuples sont si malheureux, ils fuient la lumière; elle ne ferait qu'éclairer l'immense abîme où ils sont précipités.

L'état le plus corrompu de la société humaine, ajoute encore Robertson, *est celui où les peuples ont perdu leur indépendance et la simplicité de leurs mœurs primitives, sans être arrivés à ce degré de civilisation où un sentiment de justice et d'honneur sert de frein aux passions cruelles et féroces. Aussi c'est*

dans l'histoire des temps que nous venons de peindre, plus que dans toute autre période des annales de l'Europe, qu'on trouve le plus grand nombre de ces actions atroces qui frappent l'imagination d'étonnement et d'horreur.

La religion, destinée à épurer les âmes en les éclairant, non-seulement fut longtemps une digue impuissante contre ce torrent de vices, mais elle y vit même trop souvent ses propres ministres entraînés; préférant les biens de la terre aux biens célestes, ils écoutaient plus l'intérêt que la foi, et s'occupaient plus à propager la superstition qui enrichit les prêtres que la morale évangélique qui éclaire les hommes.

Le fameux saint Eloi même, évêque et ministre, écrivait en ces termes dans le septième siècle : *Celui-là est un bon chrétien qui fréquente souvent les églises; qui présente le sacrifice offert à Dieu sur l'autel; qui ne goûte pas des fruits de sa propre industrie avant d'en avoir consacré une partie à Dieu; qui à l'approche des saintes fêtes vit chastement même avec sa femme pendant plusieurs*

Digitized by Google

jours, afin de pouvoir s'approcher avec une conscience pure de l'autel de Dieu, et qui enfin peut répéter le Credo *et la prière du Seigneur. Rachetez donc vos âmes de la destruction, tandis que vous en avez les moyens en votre pouvoir; offrez des dons et des dîmes au clergé; implorez humblement la protection des saints, car si vous observez ces choses, vous pouvez paraître en assurance au tribunal du juge éternel le jour qu'il vous appellera à lui, et vous lui direz* : Donne-nous, ô Seigneur, car nous t'avons donné.

On voit combien ces préceptes d'égoïsme d'ignorance et d'avidité s'éloignaient des préceptes évangéliques; les uns étaient dictés par la passion du pouvoir et des richesses, les autres par l'amour de Dieu et du prochain.

Dans ces temps barbares la législation spirituelle et temporelle consistait à dire au peuple esclave : Priez, souffrez et rampez; aux hommes libres : Faites des offrandes et obéissez; aux leudes et aux nobles : Combattez, commandez, mais donnez; enfin aux rois et aux nations : Si vous rendez

le clergé riche dans ce monde, vous vivrez éternellement heureux dans l'autre.

Le génie de Charles Martel brilla comme un éclair dans ce chaos. Mais, s'il rendit une vie passagère à la France par la fermeté de son commandement et par l'éclat de ses victoires, il acheva peut-être de compléter la confusion et la désorganisation sociale. Les rois, en se dépouillant de leurs domaines qu'ils prodiguaient en bénéfices, avaient perdu leur autorité. Charles, pour la ressaisir, confisqua les biens de ses ennemis et s'empara de ceux de l'Église. Cette violence donna naissance aux plus grands désordres. Les siéges de Reims, de Lyon, et grand nombre d'autres, furent dépourvus de pasteurs. Comme l'armée aux yeux de Charles était toute la nation, et qu'il ne connaissait de citoyens que les soldats, les prêtres, dans la crainte d'être dépouillés, ne se firent aucun scrupule de porter les armes. Ils se couvraient du casque, comme les officiers se paraient de la mitre : les bénéfices ecclésiastiques devinrent en quelque sorte héréditaires; on les faisait entrer dans le commerce; on les partageait comme les

autres biens de famille ; on vit dans certains inventaires vendre des églises, des autels, des cloches, des calices, des croix, des reliques ; enfin on mariait une fille en lui donnant pour dot une cure dont elle affermait la dîme et le casuel.

Ainsi tout dans l'État était confondu: on ne voyait en France que des rois captifs et sans pouvoir, un maire souverain sans droits, des seigneurs sans frein, un clergé sans mœurs, et un peuple sans protection. Il fallait ou que la France pérît ou qu'une autorité nouvelle la fît sortir de ce chaos, en donnant à l'anarchie féodale une organisation quelconque.

Pepin l'osa et réussit; mais, inquiet même après le succès, et peu satisfait d'être élu par des grands qui se soumettaient avec peine à leur égal, le pavois de ses prédécesseurs ne lui parut pas un appui assez solide : connaissant l'ascendant du clergé sur les peuples, il voulut que l'autel servît de base à son trône. Les évêques lui conseillèrent de ressusciter les coutumes des juifs. Comme Samuel, saint Boniface répandit sur le front du nouveau David l'huile sainte ; et Pepin espéra qu'en substi-

tuant le droit divin au droit civil on respecterait plus religieusement l'oint du Seigneur que le leude élu et que le soldat couronné. L'illustre Montesquieu, en parlant de ce sacre et de la déposition de Childéric, borne son opinion à ce peu de mots : *Lorsque Pepin fut couronné roi, ce ne fut qu'une cérémonie de plus et un fantôme de moins.*

FIN DE L'HISTOIRE, DE LA RACE MÉROVINGIENNE.

615374



Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME IV.

pages.

Page.

FIN DE LA TABLE.





Digitized by Google


BIBLIOTECA